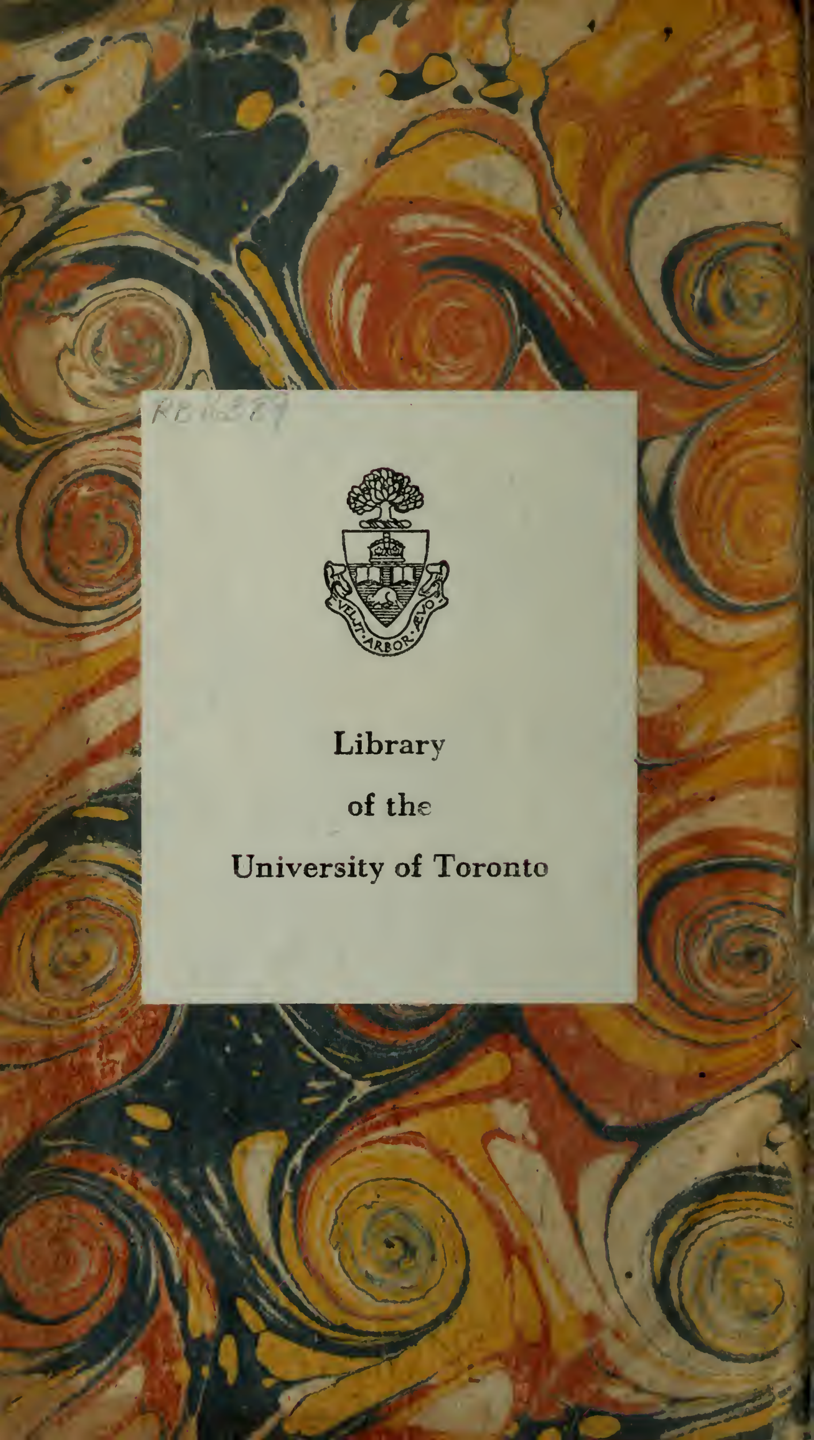



VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto



First French Ed
printed from 3d Ed.
. Cross. 317.

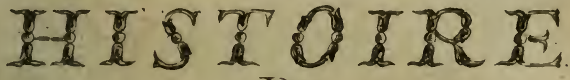

379

HISTOIRE

DE

TOM JONES.


Frontispice
gravelot. inv.
Pasquier. c



DE TOM JONES,

OU

L'ENFANT TROUVÉ,

Traduction de l'Anglois de M. FIELDING.

Par Mr. de la Place.

Enrichie d'Estampes dessinées Par M. GRAVELOT.

3e Edition Revuë & Corrigée.

Tome I



A LONDRES.

se trouve A PARIS

Chèz ROLLIN fils Quay des Augustins.

1751.

Charpentier Sc.





EXTRAIT DE L'EPITRE DEDICATOIRE

DE L'AUTEUR ANGLOIS. *

........LE nom seul d'un Patron tel que vous, justifiera toutes mes vues aux yeux de mes Lecteurs : chacun d'eux, je l'espere du moins, en ouvrant ce Livre, sera convaincu par avance que la vertu & la Religion y sont partout

* A M. *Georges Lyttleton* Esq ; l'un des Lords Commissaires de la Tresorerie.

ſcrupuleuſement reſpectées, & qu'il n'y verra rien de contraire aux plus ſéveres loix de la décence, ni qui puiſſe offenſer l'imagination la plus délicate. Je déclare même, n'avoir eu d'autre deſſein dans tout le cours de cette Hiſtoire, que celui de travailler ſincérement à rendre *l'innocence & la bonté* également aimables. Un but ſi légitime, étoit digne de vous plaire : vous avez cru que je l'avois atteint ; & pour dire le vrai, on peut raiſonnablement eſpérer de l'atteindre dans les ouvrages de ce genre : car, un *exemple* eſt une eſpece de tableau, où la *vertu* devient, pour ainſi dire un objet palpable, & frappe nos ſens de cette idée délicieuſe, dont *Platon* affirme n'avoir jamais été véritablement ſaiſi que lorſ-

qu'il l'a vue dépouillée des frivoles ornemens de l'Art

D'ailleurs, en dévoilant tous les attraits de la *Vertu* capables d'exciter l'admiration des hommes, j'ai essayé de les attirer à son culte par des motifs d'autant plus pressans que j'esperois de les convaincre que leur propre intérêt les invitoit à se soumettre à son empire. C'est dans cette vue que j'ai démontré ; que les succès & les acquisitions du *Vice* ne peuvent compenser la perte de cette consolante tranquilité de l'ame, compagne inséparable de l'Innocence vertueuse ; ni jamais balancer les inquiétudes & les horreurs secrettes, que les crimes les mieux cachés font à chaque instant germer dans le sein des plus fortunés coupables : succès momentanés, ac-

quiſitions généralement moins précieuſes qu'on ne penſe, d'autant moins dignes des voyes baſſes & infâmes qu'on .employe pour y parvenir, qu'elles ſont toujours incertaines, & par conſéquent toujours environnées par les dangers & par la crainte. J'ai enfin oſé tenter de graver fortement dans les cœurs, que l'Innocence & la Vertu peuvent difficilement être avilies, ſi ce n'eſt par l'*Imprudence* ; & qu'elle ſeule peut les faire tomber dans les piéges que leur tendent perpétuellement & la Ruſe & l'Envie.

Tel eſt, Monſieur, le point de morale que j'ai travaillé ici avec d'autant plus de ſoin, qu'il me paroît renfermer tous les autres ; &, qu'une fois bien entendu, il peut m'aſſurer du

ſeul ſuccès que je deſire, puiſque je crois ſincérement, qu'il eſt plus aiſé de rendre l'honnête ſage, que de rendre le méchant honnête homme.

C'eſt cet eſpoir ſeul qui m'a fait employer dans cette hiſtoire tout l'eſprit & l'enjouëment dont je ſuis capable, pour tâcher de corriger les hommes, en les faiſant rire de leurs propres défauts. Et c'eſt au jugement de mes Lecteurs que je ſoumets ma réuſſite, en leur demandant très-humblement deux graces : l'une, de ne pas attendre de ma plume un Ouvrage parfait, l'autre, de vouloir bien excuſer certains endroits foibles, en faveur de ceux qui auront pû leur plaire davantage.

Traduction d'une Lettre écrite à M. FIELDING, Auteur de cet Ouvrage.

Je ne vous ai jamais vû, Monſieur, mais je vous aime; je ne vous connois point, mais je vous admire: quels titres plus propres à ſe concilier la bienveillance de l'Auteur de *Joſeph Andrevs* *, & de l'*Enfant Trouvé*? Cette dernière production de votre plume m'a ſéduit au point qu'il ne m'a pas été poſſible de réſiſter à la tentation de la traduire dans ma langue naturelle: je ne me trouvois ſatisfait qu'à demi,

* Ce petit Roman, qui n'étoit guéres ſuſceptible d'une Traduction Françoiſe, à fait une grande fortune en Angleterre.

ſi je ne partageois pas avec mes Compatriotes le plaiſir que je tenois de vous, & s'ils n'applaudiſſoient point avec moi à la gloire du digne Auteur d'une Hiſtoire auſſi agréable & auſſi utile à l'humanité, que l'eſt celle de *Tom Jones*. J'eſpere vous l'envoyer bientôt aſſez paſſablement imprimée en quatre Volumes, & enrichie d'Eſtampes d'après les Deſſeins de M. *Gravelot*.

Que je ſerai content, ſi le reſpectable pere de l'amante de *Jones* daigne ne pas méconnoître une fille chérie, ſous un habillement François! ne craignez point, Monſieur, elle eſt toujours la même: c'eſt toujours cette même *Sophie*, digne objet de votre complaiſance & de notre tendreſſe.

Mais, vos plus aimables An-

gloiſes, dont l'intention n'eſt pas de traverſer la France comme des Météores, celles en un mot qui ont deſſein d'habiter quelque tems parmi nous, ne prennent-elles pas l'ajuſtement François ? ne joignent-elles pas à leurs charmes naturels, toutes les graces & tous les ornemens *à la mode*, d'une nation à qui chacune d'elles (quoiqu'elles en diſent) eſt ſecrettement flattée de plaire par toute ſorte d'endroits ? D'après cette réflexion, ſi M. *Fielding*, ai-je dit, avoit écrit pour les François, il eût probablement ſupprimé un grand nombre de paſſages très-excellens en eux-mêmes, mais qui leur paroîtroient déplacés. Une fois échauffés par l'intérêt réſultant d'une intrigue patétique & adroitement tiſſue, ils ſupportent impatiem-

ment toute eſpece de digreſſions, de Diſſertations, * ou de Traités de Morale, & regardent ces ornemens, quelque beaux qu'ils ſoient, comme autant d'obſtacles au plaiſir dont ils ſont empreſſés de jouir. J'ai fait ce que l'Auteur eût fait lui-même.

Telle eſt, Monſieur, toute mon apologie, pour avoir oſé, non pas changer, mais accommoder quelques parties de votre Ouvrage au goût d'un peuple aux yeux duquel un choix des Piéces Dramati-

* L'Hiſtoire de *Tom Jones* eſt en 6 volumes, contenant 18 livres, chacun deſqnels eſt précédé d'un diſcours Préliminaire, en forme de Diſſertation, ſur quelque point de littérature, ou de morale, ſouvent étranger au ſujet. J'ai crû devoir ſupprimer ces morceaux, très-bons d'ailleurs, & dont on pourroit dans la ſuite former un petit volume détaché auſſi inſtructif qu'amuſanr.

ques Angloiſes, & la Tragédie de *Veniſe ſauvée* ajuſtée à notre Théatre, ont eu le bonheur de plaire

La crainte qui me reſte, ſi vous daignez m'excuſer, naît du peu de tems que j'ai pû employer à un pareil Ouvrage. Il m'étoit abſolument inconnu avant le 13 Juin dernier; & le bruit ſe répandoit déjà que les Libraires de Hollande, toujours attentifs à leurs intérêts, en faiſoient faire une Traduction précipitée. L'Ouvrage de M. *Fielding* m'avoit rendu trop ami de l'Auteur : cette nouvelle m'allarma. Je pris la plume, avec une ferme réſolution de ne la quitter qu'après avoir mis mon entrepriſe à fin. Je ſouhaite, bien plus que je ne l'eſpere, de voir mes efforts dignes de votre approbation. Je

n'en ſerai pourtant pas moins, avec les ſentimens d'eſtime & de reſpect les plus ſinceres, &c.

DE LA PLACE.

P. S. Pardonnez, de grace, au ſtyle d'un François, qui depuis ſon enfance n'écrivit jamais dans votre langue. Ce n'eſt point ma plume, c'eſt mon cœur qui vous parle.



FAUTES A CORRIGER.

TOME PREMIER.

PAge 6 ligne 17 au ſoir, *liſez* un ſoir.
Pag. 22 *titre*. manieres *liſez* matieres.
Pag. 28 lig. 15 fille prétendue *liſez* fille perdue
Pag. 39 lig. 23. leur fineſſe, *liſez* la fineſſe.
Pag. 40 lig. 5 rien de légitime, *liſez* rien que de légitime.
Pag. 43 lig. 1 du mois, *liſez* d'un mois.
Pag. 60 lig. 17 indigne objet, *liſez* digne objet.
Pag. 64 lig. 2 de maux, *liſez* de ſes maux.
Pag 70 lig. 15 ont ſuivies, *liſez* ont ſuivi.
Pag. 81. lig. 18 guerres, *liſez* gueres.
Pag. 84 lig pénult les nez, *liſez* le nez.
Page 106 lig. 18 qui pouvoit, *liſez* qui pouvoient.
Pag. 134 lig. 15 qui qu'en cet état, *liſez* quoi qu'en cet état.
Pag. 166 lig. 10 continuoit à baiſer, *liſez* continuoit de baiſer.
Pag. 189 lig. 15 à demie cachée, *liſez* à demi cachée.
Pag. 215 lig. 22 fut charmée, *liſez* fut charmé.
Pag. 263 lig. dern. à la portée, *liſez* à la porte.
Pag 280 lig. 24 la maniere, *liſez* la manie.
Pag. 285 lig, 14 j'ignore, non, *éffacez* non.
Pag 295 lig. 8 meilleur humeur, *liſez* meilleure humeur.

Pag. 313 lig. 4 que je ne touchai d'épée, *lisez* que je ne touchai jamais d'épée.
Pag. 315 lig. 21 qu'il n'eût fallu, *lisez* qu'il n'en eût fallu.
Pag. 320 lig. 1 lui faisoit, *lis.* lui faisoient.

TOME SECOND.

Pag. 2 lig. 7 embarrassé, *lisez* embarrassée.
Pag. 10 lig. 22 pourroit, *lisez* pourroient.
Pag. 15 lig. 16 furent tant, *éffacez* tant.
Pag. 19 lig. 17 Barbirr, *lisez* Barbier.
Pag. 23 lig. 10 l'assemblé, *lisez* l'assemblée.
Pag. 38 lig. 11 ne prévenoit, *lisez* ne provenoit.
Pag. 41 lig. 18 fût acquittée, *lisez* ne fût acquittée.
Pag. 45 lig. 5 n'eût même pas tardée, *lisez* n'eût même pas tardé
Pag. 65 lig. 7 en forme simarre, *lisez* en forme de simarre.
Pag. 68 lig. 5 en ca cas, *lisez* en ce cas.
Pag. 148 lig. 21 la conduire, *lisez* le conduire.
Pag. 167 lig. 5 le moment, *lisez* dans le moment.
Pag. 170 lig. 11 mon ami, *lisez* son ami.
Pag. 183 lig. 13 qui leva, *lisez* qu'il leva.
Pag. 199 lig. 14 divina, *lisez* devina.
Pag. 314 lig. pénult soient, *lisez* soit.
Pag. 319 lig. 23. & pour Partridge, *lisez* & heureusement pour Partridge.

TOME TROISIEME.

Pag. 17 lig. 4 n'elle, *lisez* d'elle.
Pag. 20 lig. 7 Madame Partridge, *lisez* Madame Fitz-Patrick.
Pag. 46 lig. 22 parmi ces défauts, *lisez* parmis ses défauts.
Pag. 63 lig. 7 avoit manquée, *lisez* avoit manqué.
Pag. 67 lig. 14 pour en faire, *lisez* dequoi en faire.
Pag. 105 lig. 26 la Milady, *ôtez* la.
Page 122 lig. 3 sur quels pieds, *lisez* sur quel pied
Pag. 128 lig. 7 n'imaginerois, *lisez* n'imaginois.
Pag. 158 lig. 9 & autant, *ôtez* &.
Pag. 240 lig. 1 moins, *lisez* mieux.

TOME QUATRIEME.

Pag. 2 lig. 11 lui conduire, *lisez* l'y conduire.
Pag. 15 lig. 23 où donc, *lisez* par où donc.
Pag. 31 lig. 10 tout serment; *lisez* tout ferment.
Pag. 35 lig. 1 l'arrivé, *lisez* l'arrivée.
Pag 42 lig. 3 j'en ai, *lisez* j'en aye.
Pag. 59 lig. 14 vouloit, *lisez* voulut.
Pag. 62 lig. 3 impute, *lisez* imputer.
Pag. 64 lig. 11 refusé, *lisez* refusée.
Pag. 71 lig. 3 Aussi-tôt de son arrivée, *lisez* Aussi-tôt son arrivée.
Pag. 90 lig. 2 plus suffisante, *lisez* plus que suffisante.

Pag. 106 lig. 25 nous le penſons, *liſez* nous ne le penſons.

Pag. 160 lig. 7 la ller. *liſez* la Miller.

Pag. 177 lig. 6 plus pâle, *liſez* devint plus pâle.

Pag. 209 lig. 9 avoient tirées, *liſez* avoient tiré.

Pag. 214 lig. 13 les ſecoure, *liſez* les ſecourt.

Pag. 236 lig. 13 le ſécret, *liſez* le détail.

Pag. 256 lig. dern. M. Jones, *liſez* que M. Jones.

Pag. 283 lig. 20 redoutable encore, *ôtez* encore.

Pag. 295 lig. 24 avoit ſubſiſtée. *liſez* avoit ſubſiſté.

FIN.



L'ENFANT TROUVÉ
OU
HISTOIRE DE TOM JONES.

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le Lecteur au fait de la naissance du Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de M. ALWORTHY, *& de Miss Brigitte* ALWORTHY *sa sœur.*



ANS cette partie Occidentale de l'Angleterre, vulgairement appellée *Comté de Somerset*, vivoit derniérement (& peut-être vit en-

core) un Gentilhomme nommé *Alworthy*, mortel ſi abondament favoriſé par la Nature & par la fortune, que l'une & l'autre ſembloient s'être diſputé la gloire de le combler de ſes bienfaits. L'une, l'avoit doué d'une figure agréable, d'un bon tempérament, d'un jugement ſain & ſolide; mais il devoit à l'autre la poſſeſſion du plus ample & du plus riche domaine de la Province.

M. *Alworthy* avoit, dans ſa jeuneſſe, épouſé la plus digne & la plus aimable des femmes, & qu'il avoit éperduëment aimée : trois enfans, gages chéris de leur tendreſſe, étoient morts au berceau; pour comble de malheurs, cette épouſe adorée étoit auſſi morte depuis environ cinq ans. Quelque grande que fût cette perte, pour un cœur auſſi ſenſible, il la ſoutint en homme ferme & ſage; il renferma dans ſon cœur, & ſa douleur & ſa tendreſſe, reſta fidéle à la mémoire de ſon épouſe, & n'imagina jamais qu'une autre pût être capa-

ble de lui en faire perdre le ſouvenir.

Il vivoit alors, preſque toujours retiré, dans ſa Terre principale, avec une ſœur qu'il aimoit beaucoup. Cette ſœur atteignoit ſa trentiéme année, époque à laquelle, ſuivant l'opinion des malins du ſiécle, le titre de vieille fille peut être donné, ſans que le terme ſoit impropre. Elle étoit de ces femmes, dont on loue plus volontiers les qualités du cœur, que les charmes de la figure; de celles enfin, que leur ſéxe même qualifie du nom de *bonnes pâtes de femmes*. La privation de la beauté la touchoit ſi peu, qu'elle ne parloit jamais de ce don précieux de la Nature, qu'avec un ſouverain mépris; *Miſſ Brigitte*, en un mot (car c'étoit ſon nom) étoit intimement perſuadée que les attraits & les perfections extérieures d'une femme, étoient autant de piéges tendus pour elle-même ainſi que pour autrui. Elle étoit cependant auſſi circonſpecte & auſſi réſervée dans ſa conduite,

que ſi elle avoit eue à ſe tenir en garde contre tous les piéges qui furent jamais dreſſés contre ſon ſéxe entier ; & je comparerois volontiers la réſerve & les précautions des laides contre la ſéduction, à nos troupes miliciennes, toujours prêtes à ſignaler leur courage, dans les occaſions les moins dangereuſes. Cette comparaiſon paroîtra ſans doute bizarre à quelques-uns de mes Lecteurs : mais avant qu'ils aillent plus loin, je veux bien les avertir que j'aime les réfléxions, & même les digreſſions ; & que je compte en faire dans le cours de cette Hiſtoire, autant de fois que j'en ſerai tenté. Permis aux Critiques de le trouver mauvais, j'ai mon but ; & je me crois ici meilleur Juge qu'eux tous enſemble. Je les ſupplie donc, en m'honorant de leur indifférence, de ſe mêler de leurs propres affaires, ſans ſe morfondre à relever les défauts d'un Ouvrage qui n'eſt point du tout fait pour eux.

CHAPITRE II.

Etrange événement pour M. Alworthy. Caractére de Debora Wilkins.

J'Ai dit, dans le précédent Chapitre, que M. *Alworthy*, étoit possesseur d'un bien très-considérable ; qu'il avoit le cœur excellent, & n'avoit point d'enfans. Bien des gens en induiront sans doute, qu'il vivoit en galant homme, ne devant rien à personne, n'exigeant rien qui ne lui appartînt, tenant une bonne maison, régalant bien ses voisins, fort charitable envers les pauvres, même envers ceux qui pouvant travailler, aimoient mieux demander lâchement leur pain : On ne manquera pas d'en conclure, qu'un homme de ce caractére a dû mourir très-riche, & fonder tout au moins un Hôpital ?

Il eſt vrai, qu'il a fait une partie de tout ceci ; mais s'il s'en étoit tenu là, je lui aurois laiſſé le ſoin de prôner ſes propres vertus ſur quelque marbre digne d'orner la façade de ce même Hôpital. Des faits, d'un genre moins ordinaire, feront le ſujet de cette Hiſtoire.

M. *Alworthy*, avoit paſſé trois mois à Londre, pour quelque affaire particuliére que j'ignore, mais dont on peut préſumer l'importance, puiſqu'elle l'avoit retenu ſi longtems hors de chez lui, d'où il n'avoit jamais été abſent pendant un mois entier, depuis pluſieurs années. Il arriva au ſoir fort tard, à ſon Château ; & après un léger ſouper avec ſa ſœur, il ſe retira fort fatigué dans ſon appartement. Là, après avoir employé quelques minutes en priéres, coûtume que les plus grandes affaires ne lui firent jamais interrompre, il ſe diſpoſoit à ſe mettre au lit, lorſqu'en levant la couverture, il apperçut avec ſurpriſe un enfant enveloppé de langes, & profondément endor-

mi. Frappé d'étonnement, il resta quelque tems immobile : mais comme la bonté de son naturel influoit toujours sur tous ses sentimens, il se sentit bientôt touché de compassion pour le petit infortuné qu'il avoit devant les yeux : il sonna, & fit appeller une vieille servante qui ne couchoit pas loin de là : *Debora Wilkins*, étoit son nom, fille plus que doublement majeure, qui par droit de vétérance commandoit aux autres domestiques, & avoit acquis par degrés celui de parler familiérement à son Maître. Sa surprise, son trouble, & sa consternation à la vûe du poupart, sont plus aisés à ressentir qu'à exprimer. Un cri d'horreur, fut le premier signal du recouvrement de ses sens.... ah, Monsieur! ah, Monsieur, dit-elle, que ferons nous de cet enfant?... Il faut en prendre soin, répondit M. *Alworthy*, & demain matin lui chercher une nourrice. Oui, Monsieur, répliqua-t-elle, & j'espére que vous ordonnerez les informations con-

venables, pour connoître sa coquine de mere, car elle est sans doute de notre voisinage; & je brûle déja de la voir conduire à *Bridwel*. * Peut-on punir trop rigoureusement de pareilles canailles? Ce n'est surement pas son premier, Monsieur.... Jugez-en par son impudence, en vous attribuant cet enfant!..... A moi? répondit M. *Alworthy*, je ne puis croire qu'elle ait pû concevoir un pareil dessein: je pense, plutôt, que cette malheureuse a cru cette voie la plus propre pour assurer la subsistance de son fils: & je suis vraiment ravi qu'elle n'ait pas fait pis.... Ah, Monsieur! y songez-vous? Que ne dira-t-on pas, que ne croira-t-on pas, si l'on vous voit prendre soin de cet enfant? La Paroisse n'est-elle point là? Pourquoi vous charger du péché d'une aussi vile créature? Ah quelle horreur! Je ne puis regarder ce marmot, sans répugnance & sans dégoût. Si

* Maison de correction.

vous daignez m'en croire, la nuit eſt belle, un peu de pluie & de vent n'y font rien; je puis l'enfermer chaudement dans un panier, & le mettre ſous le portail de l'Egliſe: quel mal en peut-il arriver? Vous en ſerez du moins débarraſſé.

Plus d'un trait de cette harangue eût ſans doute offenſé M. *Alworthy*, s'il avoit pu l'entendre avec plus d'attention; mais la gentilleſſe de l'enfant, qui s'étoit emparé d'un de ſes doigts, qu'il preſſoit dans ſes petites mains, comme s'il eût imploré ſon aſſiſtance, le rendoit ſourd à l'éloquence de la Duëgne. Il lui ordonna ſéchement, de coucher l'enfant dans ſon lit même, & de faire lever une ſervante pour pourvoir à ſes autres beſoins. Il ajouta, qu'il entendoit qu'on lui achetât des langes plus propres dès le matin, & qu'on le lui apportât dans ſon appartement, dès qu'il ſeroit levé.

Debora avoit du diſcernement: le ton de ſon Maître lui rappella le reſpect qu'elle devoit à ſes volon-

tés ; elle craignoit, d'ailleurs, de perdre le poste avantageux qu'elle occupoit dans la maison. Cette réfléxion dissipa ses scrupules ; elle prit l'enfant dans ses bras, le trouva charmant, le combla de caresses, & l'emporta dans sa chambre. M. *Alworthy* se mit au lit, & se livra à ce sommeil tranquile dont les cœurs purs & bienfaisans sont seuls capables de goûter les douceurs.

CHAPITRE III.

Description abrégée. Complaisance de Miss Brigitte Alworthy.

CE que l'Architecture Gothique eut jamais de plus noble, avoit été employé dans la construction du Château de M. *Alworthy*. L'air de grandeur, qui résultoit de son *Ensemble*, frappoit le Spectateur d'une sorte de respect, que

nos Châteaux les plus modernes n'inſpirent pas toujours ; il étoit d'ailleurs auſſi commode au dedans, que vénérable au dehors. Les jardins, les bois, les eaux, les terraſſes, tout enfin ce que la nature & l'art, joint à la ſituation la plus avantageuſe, peuvent produire d'utile & d'agréable aux yeux, ſembloit s'être réuni dans la vaſte enceinte de ce Château, pour en former à la fois le plus beau lieu, & le plus champêtre de l'Angleterre.

On touchoit à la *mi-Mai*, la matinée étoit belle, & M. *Alworthy* s'étoit levé avec l'Aurore. Il ſe promenoit depuis longtems, & s'étoit enfin arrêté ſur une terraſſe, d'où il jettoit un œil de complaiſance ſur toutes les richeſſes de ſon domaine, lorſque le ſon de la cloche du Château, en le tirant tout à coup de ſa rêverie, l'avertit que *Miſſ Brigitte* étoit debout, & que le déjeuné étoit prêt.

Après les politeſſes ordinaires entre le frere & la ſœur, & le thé

pris, M. *Alworthy* parla bas à *Debora*, qui ſortit d'abord. Il dit enſuite à *Miſſ Brigitte*, qu'il avoit un préſent à lui faire. La bonne Demoiſelle, croyant qu'il s'agiſſoit de quelque habillement que ſon frere lui avoit apporté de Londre, attendu qu'elle avoit ſouvent reçu de lui de pareils préſens (dont elle ſe paroit deux ou trois fois l'an, pour lui plaire) s'épuiſoit déja en longs remercimens.... Mais, quel coup de ſurpriſe, en voyant rentrer *Debora Wilkins*, avec un enfant dans ſes bras! L'excès de ſon étonnement la rendit muette, c'eſt l'ordinaire; & le frere eut le tems de raconter toute l'hiſtoire de la veille, ſans la moindre interruption de la part de la ſœur.

Debora, qui connoiſſoit le caractére auſtére de *Miſſ Brigitte*, & ſon extrême délicateſſe ſur ce qu'il plaît aux femmes d'appeller la vertu, s'attendoit à lui voir témoigner quelque aigreur à la vûe de ce prétendu préſent. *Miſſ Brigitte* (penſoit-elle) alloit parler

haut : elle alloit très-fortement prier ſon frere, de mettre au plutôt hors de la maiſon cette *pierre de ſcandale !* Point du tout : auſſi ſenſible que M. *Alworthy*, auſſi touchée de compaſſion pour la pauvre petite créature, elle applaudit beaucoup à tout ce qu'avoit fait ſon frere, & finit par recommander l'enfant à ſa charité.

Cette complaiſance, de la part de *Miſſ Brigitte*, paroîtra pourtant moins extraordinaire au Lecteur, quand il ſçaura que cet homme reſpectable avoit terminé le récit qu'il venoit de faire à ſa ſœur, en l'aſſurant qu'il étoit déterminé à faire élever l'enfant avec la même attention que s'il étoit ſon propre fils.

Quoiqu'il en ſoit, *Miſſ Brigitte* s'indemniſa ſur le compte de la mere inconnue, de tout ce qu'elle étoit forcée de taire ſur le compte de l'enfant. Elle épuiſa, ſur ce ſujet, toutes les Epithétes que le langage de la vertu prodigue à celles qui, par quelques diſgraces de ce genre, ſont cenſées avoir fait quelque deſhonneur à leur ſéxe.

On tint enfin conſeil, ſur la façon de s'y prendre, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant. On paſſa d'abord en revue toutes les ſervantes de la maiſon : la ſévére *Debora* les connoiſſoit juſqu'à l'ame ; jamais enquête ne jetta plus d'épouvante, & ne produiſit moins d'effet.

On convint, en ſecond lieu, d'examiner toutes les jeunes filles de la Paroiſſe ; & *Debora* fut encore chargée de cette commiſſion, qu'elle accepta avec ardeur, & dont elle s'engagea de rendre compte dès l'après-midi même.

Les choſes ainſi arrangées, M. *Alworthy*, ſuivant ſa coûtume, ſe retira dans ſon Cabinet, & laiſſa l'enfant à ſa ſœur, qui, pour lui faire ſa cour, parut en être charmée.

Dès que ſon Maître fut ſorti, *Debora* garda le ſilence, en attendant que *Miſſ Brigitte* lui donnât le ton : la prudente Gouvernante en ſçavoit trop pour s'en tenir à ce qui venoit de ſe paſſer en préſence

de M. *Alworthy*. *Miss Brigitte* ne la tint pas long-tems dans cet état douteux. Après avoir regardé tendrement l'enfant, qui dormoit sur les genoux de *Debora*, la bonne Demoiselle ne put résister à l'envie de lui donner un baiser, en s'écriant qu'elle étoit enchantée de sa beauté & de son innocence. A ces mots *Debora* pressant & caressant le petit Orphelin, l'accable de baisers, l'étouffe de tendresses, & répéte à l'unisson, *O l'aimable petite Créature ! O le beau petit garçonnet !*

Ces exclamations ne furent interrompues que par les ordres que lui donna sa Maîtresse, de pourvoir à tous les besoins de l'enfant, & de faire préparer, tant pour lui, que pour sa nourrice, une des plus belles chambres du Château.



CHAPITRE IV.

Découvertes de D E B O R A. *Combien il eſt dangereux, pour les jeunes Filles, de vouloir devenir trop ſçavantes.*

APrès avoir exécuté les ordres de ſon Maître, la vigilante *Debora* ſe diſpoſa à faire ſes informations dans la Paroiſſe, pour parvenir à connoître la mere de l'enfant.

Ainſi qu'à l'aſpect de l'Epervier, animal redoutable pour toute l'eſpéce emplumée, on voit les timides Oiſeaux fuyant en foule chercher leur ſureté dans le creux des arbres & des rochers; tandis que ce Tyran enflé de ſa puiſſance, plane dans les airs, en méditant de nouveaux forfaits: de même, au premier bruit de l'approche de Debora dans le Village, tous les habitans allarmés ſe ſauvent en

tremblant dans le fond de leurs chaumieres; tout craint également, les femmes ſurtout, d'être l'objet de ſa viſite. Ce n'eſt pas que ces bonnes gens euſſent aucun ſoupçon du projet qui conduiſoit vers eux la ſuperbe *Debora* .... ſaiſi par la beauté de cette comparaiſon, je prétens ſeulement faire entendre, que s'il eſt dans la nature de l'Epervier de faire main-baſſe ſur les petits Oiſeaux, il eſt également dans celles des *Deboras*, tant mâles que femelles, d'inſulter & de tyranniſer le petit peuple.

Il étoit dans le Village une Matrône, qui par ſa figure, & plus encore par le caractére, avoit l'honneur de reſſembler à *Debora*: c'eſt chez elle que notre *inquiſitrice* jugea à propos de deſcendre d'abord, pour lui faire part du ſecret de ſa miſſion. Toutes deux, à l'envi, parcoururent, ſcrutérent la vie & les déportemens de toutes les jeunes filles de la Parroiſſe, & fixérent enfin leurs ſoupçons ſur une certaine *Jenny Jones*, qui de-

puis long-tems bleſſoit leurs regards.

Cette fille, n'étoit pourtant pas abſolument jolie ; mais elle avoit de la gentilleſſe, & une ſorte d'eſprit qu'elle avoit eu ſoin de cultiver. *Jenny Jones* avoit ſervi pendant quelques années chez un Maître d'école, qui s'étant apperçu des talens naturels de cette jeune perſonne & du déſir extrême qu'elle avoit de s'inſtruire davantage, avoit été aſſez généreux, ou aſſez fou, pour s'attacher à ſon éducation, juſqu'au point de la faire parler latin beaucoup mieux qu'il ne le parloit lui-même.

Cet avantage eut cependant quelques inconvéniens pour *Jenny* : car, s'il n'eſt pas étonnant que cette aimable fille ſe plût médiocrement dans la ſociété de celles que la fortune avoit rendu ſes égales, quoique très-inférieures du côté de l'éducation ; il n'eſt pas ſurprenant non plus, que cette ſupériorité, jointe à ſa façon de ſe conduire avec elles (qui eſt toujours

d'une conféquence néceffaire) n'eût excité l'envie, & peut-être la haine fecrette de la plûpart de fes compagnes.

Elle n'avoit pourtant encore fait que de légeres épreuves de cette jaloufie cachée, depuis qu'elle avoit quitté le fervice. Mais, s'étant avifée de paroître un Dimanche à l'Eglife, avec une robbe de foie neuve, ce fpectacle imprévu fut un coup de tocfin qui ameuta, & déchaîna contre elle toutes les femmes du canton. Il parut impoffible, qu'un fafte auffi éclatant pût être acquis & foutenu par des voies légitimes: les meres les plus folles de leurs filles, auroient rougi de leur fouhaiter une femblable fortune à pareil prix.

Nos deux Sybilles étoient fans doute parties de là, pour affeoir leurs foupçons fur la pauvre *Jenny*: une autre circonftance, que *Debora* fe rappella tout-à-coup, les confirma totalement. *Jenny* avoit beaucoup fréquenté, depuis peu, le Château de M. *Alworthy*; elle

avoit gardé *Miss Brigitte* dans une grande maladie ; & qui pis est, *Debora* l'avoit apperçue sortant du Château, le jour même du retour de son Maître, arrivant de Londre !.....

Il n'en fallut pas davantage pour faire sommer *Jenny*, de comparoître sur le champ, en personne, pardevant Madame *Debora* ; qui, ajoutant la gravité d'un Juge, a la sévérité ordinaire de son visage, commença son interrogatoire par ces douces paroles : *C'est donc toi malheureuse ? &c.*

Le Lecteur peut juger, par le début, du reste de la harangue ; mais ce qui le surprendra, c'est que *Jenny*, accablée par l'éloquence de son Juge, & fondant en larmes, n'eut ni la force de nier, ni d'excuser son crime !... Cet aveu, accompagné des marques apparentes de la contrition la plus sincere, eût attendri toute autre que *Debora* ; mais, ses principes de vertu fermoient son cœur à des mouvemens de pitié, qui lui sembloient une foiblesse,

L'éclat de cette ſcene avoit attiré la foule autour de la maiſon : elle en ouvrit les portes ; & notifiant à l'aſſemblée la turpitude de *Jenny*, elle expoſa cette pauvre fille à tous les opprobres, dont une populace envieuſe & vindicative, eſt capable de couvrir impunément l'objet de ſa haine ſecrette.

Debora ayant réuſſi au de-là de ſes eſpérances, retourna triomphante au Château, & fit ſon rapport à M. *Alworthy* ; qui, n'ayant jamais oui dire que du bien de *Jenny Jones*, (qu'il avoit même réſolu de marier à ſes dépens, avec un Curé voiſin,) fut très-ſurpris & mortifié d'apprendre de pareilles nouvelles.

CHAPITRE V.

Manieres graves, où le Lecteur ne trouvera guéres le mot pour rire, si ce n'est peut-être aux dépens de l'Auteur.

CEpendant, M. *Alworthy*, en qualité de Seigneur de Paroiſſe, & de premier Magiſtrat du Lieu, fit appeller *Jenny Jones.* La pauvre fille obéit en tremblant, & fut introduite dans le cabinet de ſon Juge, aux pieds duquel elle ſe jetta toute en larmes. Ce digne Seigneur en fut touché : il lui fit un diſcours très-long & très-patetique ſur l'énormité de ſon crime, ſur le ſcandale qu'elle avoit cauſé dans la Paroiſſe, ſur les ſuites funeſtes qu'entraîne toujours après lui le libertinage, ſur le châtiment enfin, qu'elle avoit déja mérité : mais, qu'il vouloit bien lui ſauver en faveur de ſon repentir, qu'il

croyoit ſincere, pourvû qu'elle ſe rendît digne de ſes bontés, par une conduite plus réguliere à l'avenir. *Jenny*, pénétrée juſqu'au fond de l'ame, étoit toujours à ſes pieds, qu'elle ſerroit avec tranſport : les dernieres paroles de M. *Alworthy*, produiſirent en elle un mouvement ſubit : elle ſe leva tout-à-coup, elle voulut parler, elle n'en eut pas la force ; de nouveaux ſanglots lui couperent la voix, elle ne put que pleurer.

Le bon Seigneur, lui ſçut gré de l'excès de ſon trouble ; il augura bien des ſentimens de *Jenny* ; & voulant totalement la raſſurer : ce n'eſt pas dit-il, mon enfant, pour inſulter à votre malheur que je viens de vous parler ſi vivement ; je ſçai que le paſſé eſt irrévocable. C'eſt votre avenir ſeul, qui m'intéreſſe ; & je n'ai prétendu que vous fortifier, & vous exhorter à vous tenir en garde contre les nouveaux piéges que l'on pourroit tendre à votre vertu. Croyez, que je n'euſſe pas pris ce ſoin, ſi le bon

ſens & l'eſprit que je vous connois ne m'avoient pas tout fait eſpérer d'un repentir, dont la ſincérité de votre confeſſion ne me laiſſe plus douter. Si ces indices ne ſont point trompeurs, je prens ſur moi le ſoin, en cachant votre crime autant qu'il me ſera poſſible, de vous ſauver la honte & le châtiment qui lui étoient réſervés par les loix. Tranquiliſez-vous donc, ma fille; banniſſez toutes vos terreurs; & quant à votre enfant, les ſoins que je prendrai de lui, paſſeront vos eſpérances. Il ne vous reſte plus qu'à me nommer le coupable, qui vous a ſéduit : il n'eſt pas, ainſi que vous, digne de ma clémence; parlez : il faut qu'il ſoit puni.

A ces mots, *Jenny*, qui avoit eu le tems de ſe remettre, leva modeſtement les yeux, & répondit ainſi.

Qui peut vous connoître, Monſieur, & n'être pas pénétré de l'extrême bonté de votre caractére, doit n'avoir aucun ſentiment de généroſité; & je ſerois un monſtre d'in-

d'ingratitude, ſi je reſſentois moins vivement tout ce que je vous dois aujourd'hui. Vous daignez me pardonner mon crime ; pardonnez à ma rougeur, ſi je ne vous en parle plus : ma conduite future vous prouvera bien plus la vérité de mes remords, que toutes les proteſtations que je pourrois vous faire maintenant...... *Jenny* fut ici interrompuë un moment par ſes larmes, & reprit ainſi.....

Oui, Monſieur, votre généroſité me confond ! mais je m'en rendrai digne. Mille & million de graces, pour mon malheureux enfant ! puiſſe cette innocente créature vivre aſſez long-tems pour mériter, en s'immolant pour vous, toutes les faveurs dont vous daignez la combler!...... Mais, c'eſt à vos genoux, Monſieur, que j'oſe vous ſupplier de ne pas exiger que je vous en nomme le pere. Je vous proteſte, que vous le connoîtrez un jour ; je ne puis ſans parjure, & ſans bleſſer tout ce que l'honneur & la Religion même ont de plus

respectable, trahir ce secret aujourd'hui ; & je crois trop bien vous connoître, pour craindre que vous exigiez de moi de pareils sacrifices.

M. *Alworthy*, dont la délicatesse sur ce qui touche la Religion & l'honneur est déja connuë, frappé de cette réponse, hésita un moment avant que de répliquer ; & lui dit enfin, qu'elle avoit eu tort de contracter de pareils engagemens avec un scélérat : mais que le mal étant fait, il n'insisteroit plus sur cet article. Ce n'étoit pas, ajouta-t-il, par un motif de curiosité qu'il avoit voulu connoître le coupable : mais uniquement, dans la crainte qu'un sujet indigne ne profitât peut-être de ses bontés. Quant à cet article, il reçut de *Jenny* les assurances les plus solemnelles, que la personne en question ne dépendoit en aucune façon de lui, & selon toute apparence n'en dépendroit jamais.

La franchise & l'ingénuité de *Jenny*, avoient tellement disposé M. *Alworthy* en faveur de cette fil-

le, qu'il la crut aisément. Elle avoit dédaigné de s'excuser elle-même, par un mensonge; elle avoit même osé risquer d'indisposer son Juge, dans une circonstance aussi dangereuse pour elle, plûtôt que de manquer à autrui, en trahissant son serment: étoit-il vraisemblable qu'elle manquât alors si indignement à son bienfaicteur.

Satisfait & affermi par cette réfléxion, il congédia *Jenny*, en l'assurant qu'il lui chercheroit bientôt un azile, où à l'abri des témoins de son avanture, il la mettroit en situation de remplir les promesses qu'elle lui avoit faites.

CHAPITRE VI.

Moins instructif & moins ennuyeux peut-être, que le précédent.

A Peine M. *Alworthy* étoit-il entré dans son Cabinet avec *Jenny Jones*, que *Miss Brigitte &*

Debora s'étoient poſtées dans une chambre prochaine, d'où, par le trou de la ſerrure, elles avoient vû & entendu tout ce qui s'étoit paſſé entr'eux. Dieu ſçait, quel ſilence fut obſervé tant que dura le dialogue du Juge & de la coupable! Dès que les deux *écoutes* crurent pouvoir parler impunément, *Debora* débuta par s'écrier que ſon Maître étoit trop bon; qu'il devoit du moins inſiſter ſur le nom du pere de l'enfant; que cet excès de complaiſance, pour une fille prétenduë, étoit une foibleſſe déplorable; que quant à elle enfin, elle le connoîtroit ce pere ſi caché, & même avant la fin du jour, dût-il être au centre de la terre. A ces mots, *Miſſ Brigitte* décompoſant les traits de ſon viſage, par un diſgracieux ſourire; condamna charitablement cet excès de curioſité: béniſſant toujours Dieu (car c'étoit ſon refrain d'habitude) de ce que parmi tous les défauts qu'elle ſe connoiſſoit, ſes ennemis ne pouvoient du

moins la taxer de mettre jamais le nez dans les affaire d'autrui. Elle loua ensuite la façon modeste & spirituelle dont *Jenny* avoit parlé à M. *Alworthy*; elle convint, que la sincérité de cette fille & la noblesse de son procédé, en s'exposant à tout plûtôt que de manquer à la foi promise à son Amant, avoit dû désarmer son frere, & l'intéresser pour elle. Qu'à son égard, elle avoit toujours regardé *Jenny* comme une bonne & honnête fille, & qui sans doute n'avoit été séduite par quelque libertin, que sous promesse de mariage, ou par quelque artifice que l'on connoîtroit peut-être un jour.

A ces mots, *Debora* se vit cruellement désorientée. On sçait déjà que cette *Duëgne* n'ouvroit jamais son sentiment sur rien, sans avoir auparavant sondé & pressenti celui de ses Maîtres: aussi ne manqua-t-elle pas, en fine politique, d'entrer d'abord dans la pensée de *Miss Brigitte*, & de louer à toute outrance l'excès de la pénétration & de la charité de

cette Demoiſelle. Ce colloque fut terminé par une invective des plus améres contre la *beauté* , fléau funeſte & dangereux pour tant d'honnêtes filles , que ce fatal préſent du Ciel expoſe chaque jour à ſe voir trompées par les ruſes infernales des prétendus admirateurs de leurs charmes !

CHAPITRE VII.

Sujets de ſurpriſe pour le Lecteur.

CEpendant , *Jenny* étoit retournée chez elle , fort ſatisfaite de la réception de M. *Alworthy* , dont elle laiſſa tranſpirer adroitement l'indulgence , qui devint bientôt publique : ſon intention étoit ſans doute de ramener les eſprits en ſa faveur , ou du moins de calmer les clameurs des femmes irritées contre elle. Quelles que fuſſent ſes vuës , le ſuccès ne répondit point à ſes eſpérances. Lorſqu'elle avoit

été citée devant M. *Alwotrhy*, toute cette populace qui s'étoit flattée de la voir bientôt conduire à la maison de correction, commençoit à plaindre sont sort; dès qu'on sçut la façon dont son Juge en avoit agi avec elle, tout condamna la conduite de M. *Alworthy*, tout se déchaîna de nouveau contre *Jenny jones*; les bruits les plus injurieux, les commentaires les plus malins, n'épargnerent ni le Juge ni la coupable.

L'imprudence & l'ingratitude de cette canaille, étonneront peut-être le Lecteur, qui connoît déjà le caractére bienfaisant de ce Seigneur, ainsi que sa puissance; mais, quant à sa puissance, il n'en usoit presque jamais; quant à sa bienfaisance, il l'avoit poussée si loin, qu'il étoit parvenu par degrés à désobliger tout le monde. Les grands hommes sçavent seuls, que si un bienfait ne nous attache pas toujours celui qui le reçoit, il est du moins certain qu'il nous attire souvent plus d'un ennemi.

Quoiqu'il en ſoit, *Jenny* ne tarda pas à ſe voir affranchie des perſécutions de la Paroiſſe, & à devoir à ſon bienfaiteur un azile qui la mettoit à l'abri de toute eſpece de reproches. Cette nouvelle mit le comble à la rage des envieux : dès que leur malice eut perdu de vuë ſon principal objet, il lui en fallut une autre ; & cet autre ne fut pas moins que M. *Alworthy* lui-même.

On ſe dit bienôt à l'oreille, que lui ſeul étoit le pere de l'enfant en queſtion. On en trouva la preuve dans ſa conduite pendant le cours de cette affaire : s'il n'avoit eu ſes raiſons ſecrettes, le crime auroit été puni, *Jenny* ſeroit déjà à *Bridwel.*

Ces calomnies euſſent pû toucher un homme moins ferme, & d'une réputation moins bien établie ; mais M. *Alworthy* les mépriſa : elles tomberent d'elles-mêmes, ou ne ſervirent plus que d'un amuſement innocent aux comméres du voiſinage.

Cela posé, nous souhaiterons un bon voyage à *Jenny*, nous laisserons à son enfant le tems de croître un peu, & nous passerons à des matiéres de plus grande importance.

CHAPITRE VIII.

L'Hospitalité de M. Alworthy. Caracteres crayonnés de deux freres, un Médecin & un Capitaine.

Le Château de M. *Alworthy*, ainsi que son cœur, étoit ouvert à tout ce qui tenoit à l'humanité ; & principalement, aux personnes de quelque mérite. C'étoit, à dire vrai, la seule Maison d'Angleterre où l'on fût sûr de trouver à dîner, pourvû qu'on en fût digne. Les hommes de génie, les Sçavans, les Artistes distingués, étoient ceux qu'il chérissoit le plus. Quoique son éducation eût été négligée, ses lumieres naturel-

les perſectionnées par une application réflêchie à l'étude des Belles Lettres, & par la fréquentation des gens de goût, l'avoient rendu Juge trés-compétent en pluſieurs genres de Littérature. Il n'eſt donc pas étonnant, que dans un ſiécle où cette ſorte de mérite eſt ſi fort hors de mode, (pour ne pas dire mépriſée) les Auteurs, de différens genres, abondaſſent dans une maiſon où ils étoient ſi bien reçus, où ils étoient ſûrs de la bienveillance du maître; où enfin, ils pouvoient ſe regarder comme maîtres eux-mêmes. Car, M. *Alworthy* n'étoit pas de ces opulens généreux, toujours prêts à choyer les Auteurs d'une certaine claſſe, ſans autre eſpoir que celui d'en être amuſés, inſtruits, flattés, & prônés dans le monde. On étoit à ſoi même, étant chez lui, on y diſpoſoit à ſon gré de ſon tems, ſoit pour l'étude ou pour la diſſipation: incapable de gêner, ou de prétendre aſſervir ſes hôtes, on penſoit haut ou bas chez M. *Alworthy*, ſûr d'en être égale-

ment éstimé ; dès que par le fond du caractere on étoit véritablement estimable.

Le Docteur *Blifil* , étoit un de ceux qui cultivoient le plus M. *Alworthy*. Cet homme , avoit eu le malheur de perdre l'avantage de beaucoup de talens , par l'opiniâtreté d'un pere à vouloir lui faire embrasser une profession totalement contraire à son goût. Le Docteur , par pure obéissance , s'étoit donc appliqué , ou plutôt avoit feint de s'appliquer à la Medecine : car , de tous les livres , ceux qui concernent cette matiere étoient ceux qu'il connoissoit le moins ; & malheureusement pour lui , le Docteur étoit en effet parvenu à pouvoir mériter ce Titre , en toute espece de science , hors celle qui pouvoit lui rapporter du pain. En conséquence de quoi , notre homme se trouvoit à l'âge de quarante ans , dans la dure nécessité de vivre aux dépens d'autrui.

Un tel Convive , étoit sûr d'ê-

tre bien venu à la table de M. *Alworthy*, auprès de qui l'infortune étoit toujours recommandable quel que fût le malheureux, pourvu sur-tout qu'il ne le fût point par sa faute. Ajoutons à ceci, que le Docteur paroissoit avoir de grands sentimens de Religion ; & que par cet endroit seul, il avoit droit de plaire également à M. *Alworthy*, & à Mademoiselle sa sœur, *Miss Brigite*, qui possédoit les matieres de controverse au point d'avoir souvent embarassé tous les Curés des environs, trouvoit un singulier plaisir à les agiter avec lui, & plus encore à la façon polie dont le Docteur sçavoit presque toujours la faire briller, en cédant à la force des argumens qu'elle lui opposoit.

Le Docteur s'apperçut bientôt, qu'il commençoit à plaire à *Miss Brigitte* : son amour propre en fut d'abord flatté ; mais un ressouvenir cruel empoisonnoit toute sa joie. Il étoit marié depuis dix ans & séparé de sa femme, ce secret,

qui pis eſt, étoit connu de M. *Alworthy* ! Cet obſtacle fatal barroit invinciblement l'eſpoir de la félicité à laquelle il auroit pû ſi vraiſemblablement prétendre, en épouſant cette riche héritiere, il étoit trop religieux, pour oſer concevoir d'autres penſées !

A force de rêver à ſon malheur, il ſe rappella qu'il avoit un frere, grand garçon bien bâti, âgé d'environ 35 ans; d'une phiſionomie un peu dure, à la vérité, & qui n'étoit point du tout adoucie par une large balafre qu'il avoit au front, (car il étoit Officier réformé) mais qui, à tout prendre, étoit pourtant aſſez agréable quand notre Militaire étoit de bonne humeur, Son éducation avoit été ſoignée, ainſi que celle du Docteur, attendu que leur pere avoit, avec la même autorité paternelle ci-devant mentionnée, deſtiné ce ſecond fils à l'Etat Eccléſiaſtique. Mais, le vieux bonhomme ayant ceſſé de vivre, avant que ſon cadet

eût pris les Ordres, ce jeune étudiant, qui avoit toujours eu un goût décidé pour la guerre, n'avoit pas balancé un instant à préférer la Commission du Roi à celle de son Evêque.

Il étoit parvenu, par grades, au poste de Capitaine de Dragons; mais une querelle qu'il avoit euë avec son Colonel, l'avoit forcé de se défaire de sa Compagnie. Depuis sa retraite, il s'étoit jetté, pour fuir l'oisiveté, dans l'étude des matieres de Religion, & ne pouvoit, par conséquent, être soupçonné des sentimens à la mode.

Ce personnage étoit, selon toute apparence, très-propre à réussir auprès d'une femme du caractére de *Miss Brigitte*: le Docteur le sentit, & se détermina à l'amener sur la scéne. Il n'aimoit pourtant guéres son frere; & les bienfaits qu'il avoit reçus lui-même de M. *Alworthy*, ne méritoient pas un pareil retour. Quel étoit donc le but du Docteur? cela n'est pas trop aisé à décider.

Etoit-il de ces gens, qui se plaisent autant à faire le mal, que d'autres à faire le bien ? ou de ceux, qui ne pouvant commettre un larcin par eux-mêmes, sentent du moins quelque plaisir en y participant par leurs conseils ? ou enfin (l'expérience du monde rend cette derniere conjecture assez probable) trouvons nous quelque satisfaction réelle à procurer l'aggrandissement de notre famille, quoique très-indifférens, pour ne rien dire de plus, sur le compte de nos parens ?

Quel que fut le motif du Docteur, il suffit de sçavoir qu'il y tint fermement ; qu'il trouva bientôt le moyen d'introduire son frere dans le Château ; & qu'à peine le Militaire y eut-il passé huits jours, que le Docteur eut tout lieu de s'applaudir de leur finesse de son discernement. Il est vrai que le Capitaine avoit jadis lû son *Ovide*, qu'il sçavoit le mettre en pratique auprès des femmes, & que son charitable frere avoit eu soin de l'endoctriner.

CHAPITRE IX.

Amours raiſonnables.

M*Iſſ Brigitte* s'étant bientôt apperçuë du penchant qu'elle avoit pour le Capitaine, & ſentant en même-tems que ſon but n'avoit rien de légitime, n'en fut ni honteuſe ni effrayée. Elle avoit pourtant le goût extrêmement délicat; mais les charmes de la converſation de ſon amant n'avoient pas tardés à lui faire oublier ce que le premier coup d'œil lui avoit montré de peu prévenant dans ſa figure. Le Capitaine, de ſon côté, calculoit les avantages ſolides qu'il comptoit rencontrer dans ce mariage, & s'embaraſſoit peu des autres, qu'il croyoit dignes de n'occuper que les amans vulgaires. Pour n'en pas impoſer au Lecteur, diſons-lui nettement que le Capitaine, depuis ſon arri-

vée au Château, ou pour le moins depuis l'inſtant que ſon frere lui avoit fait quelque ouverture de ſon projet, étoit déjà très amoureux, c'eſt-à-dire, de la maiſon de M. *Alworthy*, de ſes jardins, de ſes terres, & de ſes amples poſſeſſions.

Comme M. *Alworthy* avoit déclaré au Docteur qu'il ne ſe remarieroit jamais; & qu'il lui avoit laiſſé preſſentir, que ſon intention étoit d'inſtituer pour ſon héritier l'un des enfans que ſa ſœur pourroit avoir: le Docteur & ſon frere crurent faire une bonne action, en ſe hâtant de donner l'être à une créature, qui devoit ſe voir ſi libéralement partagée des dons de la fortune.

On vient de voir, que cette même fortune étoit ſi propice aux louables intentions du Capitaine, que tandis qu'il dreſſoit ſon plan d'attaque ſur *Miſſ Brigitte*, cette Demoiſelle nourriſſoit dans ſon cœur les mêmes intentions & les mêmes déſirs, n'ayant de ſon côté

d'autre crainte, que celle de laiſſer trop éclater ſes ſentimens aux yeux du Capitaine, & voulant pourtant en laiſſer aſſez entrevoir, pour l'encourager dans ſon entrepriſe. Cette conduite devoit réuſſir avec un homme à qui rien n'échappoit : auſſi réuſſit-elle.

Mais ſi le Capitaine étoit comblé du ſuccès de ſes eſpérances auprès de *Miſſ Brigitte*, il n'étoit pas ſans inquietude du côté de M. *Alworthy*. Quel que fut le déſintéreſſement de ce Seigneur, le Capitaine imaginoit qu'il en ſeroit de lui, comme de tous les autres hommes ; & qu'un mariage auſſi diſproportionné, pour ſa ſœur, ne pouroit certainement lui plaire. Il ſe détermina à ne laiſſer échaper aucune occaſion de marquer en ſecret ſa tendreſſe à *Miſſ Brigitte* ; ſauf à être toujours ſur ſes gardes en préſence de M. *Alworthy* ; & cette régle de conduite, qui fut très-approuvée par M. le Docteur, eut toute la réuſſite que l'un & l'autre en attendoient. En

moins du mois, le Capitaine & *Miss Brigitte* furent mari & femme, ſans que M. *Alworthy* ſe doutât ſeulement qu'ils s'aimaſſent.

CHAPITRE X.

Matières prévuës.

LEs nouveaux époux, & le Docteur, étoient également contens; mais il falloit rompre la glace avec M. *Alworthy*, & perſonne n'oſoit l'entreprendre : le Docteur enfin s'en chargea. Un jour, que ce bon Seigneur ſe promenoit dans ſon jardin, le Docteur, après avoir monté ſon viſage ſur l'air ſérieux & affligé, lui fit part de cette nouvelle qu'il feignoit d'avoir appriſe dans le moment même; & termina ſon diſcours, par jurer à M. *Alworthy*, qu'il étoit ſi indigné de l'audace de ſon frere, que, dût-il vivre cent ans, il ne le reverroit jamais, que pour lui reprocher ſon crime.

Mais M. *Alwórthy* étoit trop philoſophe, pour qu'un événement de cette nature pût troubler ſa tranquilité, il ſe rappella, que ſa ſœur étoit plus qu'en âge de faire un choix ; & que l'époux qu'elle avoit pris, étoit d'une naiſſance à ne point la faire rougir : il ſe plaignit ſeulement, mais avec modération, de n'avoir pas été conſulté par elle, dans une affaire d'où dépendoit le bonheur de ſa vie ; & finit ſa réponſe au Docteur, en l'aſſurant que pourvû que les nouveaux époux fuſſent également ſatisfaits de leur ſort, il ne conſerveroit contre eux aucune ombre de reſſentiment.

Le Docteur, quoiqu'intérieurement au comble de ſes vœux, éxagéra le trop de bonté de M. *Alvorthy*, accuſa ſon frere de la plus noire ingratitude, & s'emporta au point, que ce Seigneur eut toutes les peines du monde à l'appaiſer, & à obtenir de lui la grace du Capitaine.

Le Docteur céda enfin, & n'eut

rien de plus pressé, que d'aller faire part à son frere du succès de son ambassade.

CHAPITRE XI.

Conclusion du premier Livre.

J'Ay lû, je ne sçai où, que l'un des bons conseils que le Diable laissa à ses disciples, lors de son dernier voyage sur terre, étoit celui-ci ; *quand tu es parvenu où tu prétendois atteindre, renverse l'échelle.* C'est-à-dire, en bon françois, si-tôt que ta fortune est faite, quel que soit l'ami qui te l'ait procurée, hâte-toi de t'en défaire.

Soit que le Capitaine connut, ou non, cette maxime, il n'est pas moins certain qu'il se hâta d'agir en conséquence. Il ne fut pas plutôt paisible possesseur de *Miss Brigitte*, & parfaitement réconcilié avec M. *Alworthy*, que son réfroidissement pour le Docteur fut re-

marqué par les yeux les plus indifférens, & s'accrut tellement de jour en jour, qu'il ne tarda pas à dégénérer en mépris.

Le Doćteur, qui s'en apperçut des premiers, ne put s'empêcher de lui en porter ſécrettement quelques plaintes : mais il n'en eut d'autre réponſe, ſinon, *que s'il n'étoit pas content des égards qu'on avoit pour lui dans le Château, il étoit maître de ſe retirer partout où il trouveroit bon.*

Cet excès de dureté, dans le Capitaine, perça l'ame du pauvre Doćteur. Rien en effet ne pénétre plus vivement le cœur humain, que l'ingratitude de ceux en faveur deſquels nous nous ſommes rendus coupables. Lorſqu'en faiſant le bien nous trouvons des ingrats, le ſeul plaiſir de l'avoir fait nous offre du moins un conſolation : mais, comment ſe conſoler des procédés inſultans d'un ami, lorſque notre cœur nous reproche ſans ceſſe de nous être rendu criminels pour un ſujet qui n'en étoit pas digne ?

Les chofes furent pouffées au point, que M. *Alworthy* lui-même voulut fçavoir du Capitaine en quoi le Docteur avoit pû l'offenfer; & ce frere denaturé eut l'ame affez baffe pour révéler la turpitude du Docteur, en proteftant qu'il ne pouvoit lui pardonner de l'avoir induit à tromper un beau-frere, qu'il aimoit & refpectoit autant que M. *Alworthy*.

Ce dernier fut fi indigné de cette déclaration & marqua tant de reffentiment contre les perfonnes incapables d'oublier une offenfe, que le Capitaine feignit enfin de céder à la force de fes raifonnemens, & confentit à un racommodement avec fon frere.

Quant à *Miff Brigitte*, elle étoit encore dans le premier mois de fon mariage; par conféquent fi enchantée de *M*r. *Blifil* qu'elle n'imaginoit pas qu'il pût avoir tort. Ainfi, le dégoût ou l'indifférence de fon mari, pour quelque perfonne que ce fût, étoit une raifon fuffifante pour la faire penfer de même. Cependant,

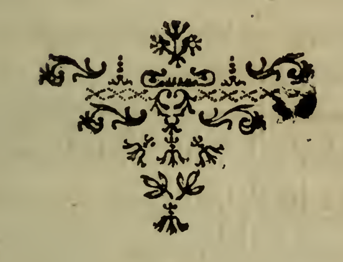
les deux freres, à la ſollicitation de M. *Alworthy*, ſe racommoderent en apparence : mais le même fiel ſubſiſta toujours dans le cœur du cadet. Il ſaiſit tant d'occaſions d'en donner ſecrettement des preuves au Docteur, que ce malheureux trouvant enfin ſon ſéjour au Château inſoutenable, ſe détermina à affronter tous les déſagrémens qu'il pourroit rencontrer dans le monde, plutôt que de ſupporter plus long-tems les mauvais procédés d'un frere, qu'il gémiſſoit d'avoir ſi bien ſervi.

Il feignit des affaires, qui exigeoient un voyage ; il promit de revenir bientôt, & prit congé de ſon frere même, avec un viſage ſi tranquille, que M. *Alworthy* ne douta point de ſon retour, & de la parfaite réconciliation des deux freres.

Le Docteur s'en alla droit à Londre, où bientot il mourut de chagrin : eſpece de maladie, qui tuë bien plus de gens que l'on ne penſe

& qui tiendroit une place éminente dans les Papiers publics, si Messieurs les Médecins avoient appris à la guérir.

Fin du premier Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE SECOND.

Contenant divers événemens arrivés pendant les deux premieres années après le mariage du Capitaine BLIFIL *avec* MISS BRIGITTE ALWORTHY.

CHAPITRE PREMIER.

Délicatesse du Capitaine, au sujet des bâtards. Grandes découvertes de DEBORA WILKINS.

HUit mois apèrs la célébration des nôces, *Miss Brigitte Alworthy*, à la suite d'un saisissement, se trouva mere d'un beau garçon, qui se portoit très-bien.

La naissance d'un héritier, né d'une sœur chérie, en comblant M. *Alworthy* de la joie la plus vive,

ne diminua pourtant rien de la tendre affection qu'il portoit au petit enfant trouvé, dont il avoit été le parein, auquel il avoit donné le nom de *Thomas*; (celui de ſon propre Patron) & qu'il n'avoit jamais manqué d'aller voir au moins une fois le jour, depuis qu'il le faiſoit nourrir au Château.

Il propoſa même à ſa ſœur de faire élever ſon fils avec le petit *Tom*; * & elle y conſentit, quoiqu'avec quelque répugnance : car elle avoit réellement beaucoup de complaiſance pour ſon frere. De là venoit, ſans doute, qu'elle avoit toujours eu plus de bontés pour cet Orphelin, que les femmes d'une vertu rigide n'en ont d'ordinaire pour ces ſortes d'enfans, qui, quoiqu'innocens, ſont pourtant toujours regardés par elles comme de vivans trophées de l'incontinence.

Le Capitaine ne ſupporta pas ſi aiſément ce qu'il regardoit comme une foibleſſe dans M. *Alworthy*.

* Abbréviation, de Thomas.

Il tenta même, plus d'une fois, en jettant adroitement des ſcrupules dans l'ame de ſon beau frere, de lui ouvrir les yeux ſur un attachement qui pouvoit être mal interprété par les rigoriſtes, & par conſéquent nuire à la réputation du monde la mieux établie. Mais M. *Alworthy*, dont rien n'étoit capable d'ébranler les principes, (la charité en étoit la baſe) le rembârra ſi vertement ſur cet article, que le Capitaine ſentit qu'il falloit ſe taire, & renfermer dans ſon cœur des ſentimens de jalouſie qu'il n'avoit pû cacher.

Mais, tandis qu'il rongeoit ſon frein, la Dame *Debora* venoit de faire une découverte, qui par ſes ſuites, menaçoit d'être plus fatale pour le pauvre *Tom*, qne tous les argumens du Capitaine.

Soit que l'inſatiable curioſité de cette femme l'eût entraînée dans cette recherche, ſoit qu'elle ne s'y fût appliquée que pour ſe mettre d'autant plus dans les bonnes graces de ſa maîtreſſe, il n'eſt

pas moins vrai qu'elle étoit parvenuë à déterrer le pere du petit *Tom.*

Le Lecteur se ressouviendra sans doute, d'avoir été informé que *Jenny Jones* avoit passé quelques années chez un Maître d'école, qui s'étoit plû à lui enseigner le latin; & qui enfin, en avoit fait une écoliere plus sçavante que son maître même. Il est vrai que cette homme, quoique d'une profession où la science paroît être nécessaire, étoit en effet très ignorant. C'étoit un des meilleurs baptisés du Canton, un vrai *Roger Bontems*, d'un caractére d'esprit si jovial, qu'il étoit regardé comme le *plaisant* de la Province: aussi tous les Gentils-hommes voisins se l'arrachoient pour l'avoir à leur table; & comme notre homme n'avoit pas la faculté négative, il passoit volontiers souvent, en se réjouissant chez eux, un tems qu'il auroit pû employer avec plus de profit dans son école. On peut juger de-là, qu'il n'avoit guéres d'écoliers, qu'il n'é-

toit rien moins qu'opulent, & que ſans l'office de Clerc de la Parroiſſe, celui de Barbier, & dix livres ſterlin qu'ils recevoit chaque année à Noël, du généreux M. *Alworthy*, le pauvre *Partridge* (c'étoit ſon nom) n'eût pas été fort à ſon aiſe. Il avoit pris femme dans la cuiſine de M. *Alworthy*, & l'avoit épouſée pour ſa fortune : elle y avoit amaſſé environ vingt livres ſterlin; laide, au ſurplus, autant que mauvaiſe; & qui, en conſéquence, s'étoit bientôt renduë plus redoutable dans l'école, & partout ailleurs, que ſon mari lui-même.

Dix ans s'étoient paſſés depuis qu'il avoit épouſé cette femme; il n'en avoit pas encore trente, & Madame *Partridge* n'étoit pas encore mere. De-là, naiſſoient chaque jour de nouvelles tribulations pour notre Pédagogue : ſa jalouſe moitié ſouffroit avec peine qu'il enviſageât d'autres qu'elle; la moindre politeſſe de ſon époux à ſes voiſines, ſuffiſoit pour la mettre en fureur. De-là encore, le ſoin qu'elle avoit tou-

jours eu de n'avoir dans ſa maiſon que des ſervantes très mauſſades, de ces filles en un mot dont la figure eſt une caution de la vertu.

Jenny, quoique jeune, étoit de ce nombre, nous l'avons déjà inſinué; elle étoit d'ailleurs extrêmement modeſte, qualité chére aux femmes jalouſes : auſſi avoit elle paſſé quatre ans entiers chez *Partridge*, ſans avoir inſpiré l'ombre même du ſoupçon à ſa maîtreſſe, qui bien loin de la regarder comme un objet de tentation pour ſon mari, n'avoit même pas trouvé mauvais qu'il la mît au nombre de ſes diſciples.

Mais il en eſt de la jalouſie, comme de la goutte : quand ces ſortes de maladies ſont dans le ſang, rien n'en peut prévenir les accès; un rien ſuffit pour les produire, ſouvent lorſqu'on s'y attend le moins. C'eſt ce qui étoit arrivé à Madame *Partridge*, après avoir ſouffert pendant quatre ans, que ſon mari enſeignât cette fille, ſans avoir conçû contre eux le moindre ſoupçon,

Elle étoit un jour entrée dans l'école, où cette fille lisoit, tandis que son maître étoit appuyé sur elle, & *Jenny Jones*, à la vuë de sa maîtresse, s'étoit levée brusquement de sa chaise avec un air de confusion qui n'avoit paru que trop suspect. Madame *Partridge*, pour la premiere fois, ayant ouvert les yeux sur les complaisances de son mari pour cette jeune fille, n'avoit attendu pour éclater qu'une occasion que le hazard fit bientôt naître. *Partridge* & sa femme étoient à table ; le Pédagogue en demandant à boire à *Jenny*, s'étoit exprimé en ces termes : *Da mihi aliquid potum.* La pauvre fille, à ce mauuais latin, n'avoit pu s'empêcher de soûrire ; lorsque sa maîtresse jettant les yeux sur elle, & interprétant ce sourire conformément à ses idées, lui avoit fait voler son assiette à la tête, & l'avoit poursuivie le coûteau à la main jusques dans la ruë, en l'accablant des noms les plus infâmes.

C'est ainsi que *Jenny* étoit sortie de chez *Partridge*, qui pour faire

ſa paix avec ſa chere épouſe, s'étoit cru obligé de convenir, (en niant pourtant formellement qu'il fût queſtion d'amour entre eux,) que *Jenny* étoit devenue obſtinée & impertinente depuis qu'elle s'étoit imaginée en ſavoir autant, & peut-être plus que ſon maître.

Cette docilité de l'époux, jointe à quelques careſſes de ſurérogation, avoit tellement calmé l'épouſe que pluſieurs mois s'étoient paſſés entre eux dans la tranquilité la plus profonde, quand le babil d'une veille Commére vint tout-à coup la troubler de nouveau, en apprenant à Madame *Partridge*, l'accouchement de *Jenny*, & tout ce qui venoit d'arriver au Château.

Jamais incendie ne fut plus prompt, & n'eut de ſuites plus terribles! Madame *Partridge*, après avoir calculé ſur ſes doigts, voit que l'enfant peut avoir été fait chez elle; ſes anciens ſoupçons renaiſſent, & ſe changent en certitude; ſon mari n'a laiſſé mettre *Jenny* à la porte, que pour tromper

d'autant mieux ſa femme ; peut-être même étoit-il déja dégouté de cette fille, & avoit-il ſaiſi l'occaſion de s'en débarraſſer. *Partridge* n'eſt donc qu'un traitre, un perfide, un monſtre digne des plus affreux ſupplices!..... A ces mots, elle vole chez elle : ſes mains, ſes dents, ſa langue, tombent & agiſſent à la fois ſur le pacifique époux, qui tout étourdi de l'orage, laiſſe le tems à l'Amazone de le couvrir & de ſang & de playes ; mais qui, réveillé par la douleur & la violence des coups, quitte la défenſive, ſe ſaiſit des bras de ſon épouſe, & lui fait enfin ſentir la vigueur des ſiens.

Le bruit attire les voiſins ; Madame *Partridge* échevelée, & couverte du ſang de ſon mari ne manque pas de s'évanouir : toutes les femmes la ſecourent. Elle ouvre enfin un œil mourant, pour accuſer *Partridge* d'avoir voulu l'aſſaſſiner, après avoir déshonoré ſon lit : grande rumeur, grand ſcandale dans la Paroiſſe.

Le pauvre *Partridge* montre en-

vain les Preuves ſanglantes de la douceur de ſon épouſe; toutes les femmes le condamnent, tous les hommes l'exhortent à vivre mieux à l'avenir; chacun retourne enfin chez ſoi, & laiſſe nos deux époux vis-à-vis l'un de l'autre.

CHAPITRE II.

Suite du précédent.

DEbora ne fut pas la derniere à être inſtruite des particularités de cette Avanture. Elle avoit penétré les ſentimens du Capitaine *Bliſil* à l'égard du petit *Tom Jones*: elle ne perdit pas l'occaſion de ſe concilier les bonnes grace de ce nouveau maître, en lui donnant des armes pour combattre l'extrême attachement de M. *Alworthy* pour le prétendu orphelin.

Le Capitaine, en bon Politique, ne parut que médiocrement flatté de cette confidence, très ré-

ſolu pourtant d'en faire uſage dès qu'il croiroit l'occaſion favorable.

Elle ſe préſenta environ un mois après, dans une grande converſation qu'il eut en ſe promenant avec M. *Alworthy*, ſur la charité. Le Capitaine y ſoutenoit, contre le ſentiment de ſon beau-frere, que la charité ceſſoit d'être vertu, & devenoit foibleſſe, dès qu'elle s'étendoit juſques ſur des ſujets dont les mœurs corrompuës avoient droit d'exciter l'indignation plûtôt que la pitié. Un homme comme *Partridge*, par exemple, (ajouta-t'il avec un ſang froid réfléchi,) paroîtra-t'il à tous les yeux, un indigne objet de charité ?

M. *Alworthy* marqua quelque ſurpriſe au nom de *Partridge*; & bien plus encore, lorſqu'après avoir prié le Capitaine de s'expliquer, il eut appris que cet homme étoit le pere de l'enfant qui s'étoit trouvé dans ſon lit.

Debora fut d'abord appellée; elle eut ordre, de ſe rendre de nouveau ſur les lieux, d'y faire de plus am-

ples informations ; & au cas que *Partridge* se trouvât réellement coupable, de le faire citer juridiquement au Tribunal de M. *Alworthy*, en qualité de *Juge de Paix*, du Canton.

Il est bon de sçavoir, que la femme de *Partridge*, après le combat sanglant dont nous avons parlé dans le dernier Chapitre, avoit constamment refusé toute espece d'accommodement avec son mari, à moins qu'il ne s'avouât coupable du crime dont elle prétendoit avoir eü pleine certitude ; & que *Partridge*, soit par foiblesse, par crainte, ou pour le bien de la paix, avoit fait cet aveu, sous condition expresse qu'elle ne lui en reparleroit jamais.

La vigilante *Debora*, informée de cette circonstance, courut chez cette femme, lui promit la protection de M. *Alworthy*, l'assura même de la sienne; & après lui avoir protesté que la punition de son mari ne nuiroit en aucune façon au bien de ses affaires, non plus qu'à sa famil-

le, elle détermina Madame *Partridge* à ſoutenir en jugement tout ce qu'elle venoit de lui avouer en particulier.

Les Parties aſſignées en conſéquence, c'eſt-à-dire, *Partridge* & ſa femme, comparurent au Tribunal de M. *Alworthy*. L'époux prétendit en vain reclamer contre l'aveu fait à ſa femme, en faveur des motifs qui le lui avoient arraché. Tout ce qu'il put obtenir, fut de faire renvoyer la cauſe à trois jours, après avoir ſupplié M. *Alwotthy* de faire appeller *Jenny Jones* pour lui être confrontée : ne doutant pas que cette fille ne dût lui rendre toute ſon innocence.

M. *Alworthy*, quoique indigné contre *Partridge*, qu'il avoit tout lieu de regarder comme coupable, étoit un Juge trop intégre pour refuſer d'entendre tous les témoins qu'un Accuſé pouvoit citer pour ſa défenſe. Un Meſſager fut dépêché pour chercher, & amener *Jenny* au Château. Mais ſon voyage fut inutile : il rapporta, que cette

fille, depuis quelques jours, avoit abandonné le lieu de ſa retraite, pour ſuivre un Officier qui venoit d'y faire recruë.

Cette nouvelle acheva de décider le Juge : la dépoſition d'un pareil témoin pouvoit-elle être regrettée ? *Partridge*, malgré ſes pleurs & ſes proteſtations, fut déclaré coupable, indigne à l'avenir des bienfaits de M. *Alworthy*, & chaſſé pour jamais du Château.

Sa femme ne tarda pas à connoître que *Debora* l'avoit trompée, & à ce répentir amérement du témoignage qu'elle avoit porté contre ſon mari : mais il étoit trop tard ; il fallut ſe ſoumettre à ſon ſort, qui devint bientôt déplorable.

Partridge n'étoit déja que trop pareſſeux, le déſeſpoir le rendit inſenſible. Son école fut bientôt déſerte, la miſére l'aiſſaillit de toutes parts : ſans quelques charités ſecrettes, dont le Lecteur n'aura pas de peine à démêler la ſource, ſa femme & lui ſeroient peut-être morts de faim.

Madame *Partridge* ne put longtems ſoutenir le poids de maux ; elle périt ; & ſon mari, n'ayant plus rien qui l'arrêtat dans le canton, partit un beau matin pour aller chercher fortune ailleurs.

CHAPITRE III.

Changement de Scene.

QUoique le Capitaine *Bliſil* fût ainſi parvenu à néïer totalement le pauvre *Partridge*, il n'avoit pourtant point atteint le but après lequel il aſpiroit le plus : le petit *Tom* étoit encore dans le Château ; M. *Alworthy* l'aimoit toujours. Il ſembloit même, que la ſévérité dont il avoit uſé envers le pere, eût accru la tendreſſe qu'il avoit maintenant pour le fils. Cette remarque acheva d'aigrir la bile du Capitaine : tout ce que ſon beau-frere donnoit, étoit à ſes yeux autant de diminué ſur un bien,

qu'il tegardoit déja comme le sien propre.

Il s'en falloit beaucoup, sur cet article, & sur bien d'autres, que sa femme pensât comme lui. Depuis que les premiers transports de leur tendresse étoient rallentis, elle s'appercevoit chaque jour d'un nouveau déchet dans les attentions & dans les complaisances qu'il avoit euës pour elle. L'air rêveur & soucieux, le ton sec & dur, le verbe impératif, ne lui montroient plus qu'un Maître despotique & farouche, dans le même homme qu'elle avoit jusques-là regardé comme un Amant, ou tout au moins comme un Ami digne de toute sa tendresse. Cette même femme, qui avoit toujours eu raison, qui se croyoit un Aigle dans la controverse la plus sublime, n'étoit plus digne de disputer avec un époux, qu'elle croyoit avoir subjugué ; ses argumens les plus pressans, n'excitoient plus que la pitié, on ne daignoit plus y répondre : qu'elle chûte d'*actions !* elle en fut bientôt outrée au point

de méditer quelque vangeance tragique. Mais l'amour-propre, ce ſentiment ſi ſecourable (& ſurtout chez les femmes) changea tout à coup le cours de ces diſpoſitions funeſtes : un coup d'œil de complaiſance ſur la réalité de ſon propre mérite, deſarma Madame *Blifil*, & ne laiſſa ſubſiſter dans ſon cœur que le plus grand mépris pour ſon époux

L'orgueil a les yeux fins : le Capitaine démêla aiſément les ſentimens de ſa femme, & en fut d'autant plus humilié, qu'il ne pouvoit intérieurement l'accuſer d'injuſtice : le dégoût qu'il avoit conçu pour elle, en augmenta du double. Du dégoût à la haine, il ne reſtoit qu'un pas à faire ; il fut bientôt franchi.

A datter de cet inſtant, le fin du commerce qu'ils eurent enſemble, ne conſiſta plus que dans la façon de ſe faire mutuellement enrager, en ſe gênant & ſe contrariant en tout, de maniere pourtant (& ce, par différens motifs)

à n'en laiſſer rien tranſpirer aux yeux de M. *Alworthy*. De ce moment, Madame *Blifil*, qui connoiſſoit la haine invétérée de ſon mari pour le petit *Tom Jones*, redoubla ouvertement de tendreſſe pour lui, & lui prodigua autant de careſſes qu'à ſon propre enfant.

CHAPITRE IV.

Recette infaillible pour regagner l'affection d'une épouſe, même dans les cas plus déſeſpérés.

LE Capitaine ſe conſoloit des mauvais quart-d'heures, qu'il paſſoit le moins qu'il pouvoit avec ſon épouſe, dans la contemplation & dans le calcul des richeſſes immenſes, qu'il comptoit recueillir au décès de M. *Alworthy*.

Il viſitoit, toiſoit ſecrettement, eſtimoit tout, projettoit des changemens, des réparations, des aggrandiſſemens, tant au Château,

qu'aux jardins & aux parc. Ces utiles amusemens occupoient presque tout son loisir ; & il étoit enfin parvenu à dresser un plan conforme à ses projets, & pour l'exécution duquel il ne manquoit plus qu'une bagatelle, c'est à-dire, le prompt trépas de M. son beau-frere.

Au milieu de ces riantes spéculations, un accident aussi hors de propos qu'imprévû, vint tout-à-coup en interrompre & en borner le cours : Toute la malignité de la fortune ne pouvoit en imaginer un plus cruel & plus propre à renverser tous les desseins & les plans de notre homme. Bref, (pour ne point tenir le Lecteur trop en suspens) au moment même où son cœur, dévorant d'avance la succession, nageoit dans la joie, & se flattoit le plus de la mort prochaine de M. *Alworthy*, le pauvre Capitaine..... mourut d'apopléxie.

Ce contretems lui arriva un soir, qu'étant sorti pour se promener seul, il s'amusoit à toiser les allées d'un Parc, qu'il se promettoit

bientôt d'aggrandir. Grand exemple de cette vérité, si vivement exprimée dans ce Passage d'*Horace !* ...

Tu, secanda marmora,
Locas sub ipsum funus : & sepulchri
Immemor, struis domos.

Ce qu'on pourroit, je crois, paraphraser ainsi en François : » Mortel aveugle ! tu rassembles les » matériaux les plus précieux pour » te faire un Palais, quand le pic » & la bêche te sont seuls nécessaires. Qu'as-tu besoin d'un logement de cinq cent pieds, sur » cent ; Songe à celui de six, sur » deux !

M. *Alworthy*, sa sœur & une auautre Dame, étoient rassemblés à l'heure ordinaire du souper, dans la salle à manger, lorsqu'on vint leur apprendre ce tragique événement. M. *Alworthy* en fut véritablement affligé ; & Madame *Blifil*, après un long évanouissement, ne manqua pas de faire retentir les voûtes du Château des sons aigus

de ſa douleur. Tout cela étoit dans *l'ordre* : elle n'étoit pas femme à y manquer ; auſſi rendit-on exactement à la mémoire de ce cher Epoux tous les devoirs que la coûtume & la décence la plus rigide exigeoient de ſa veuve.

Ce ſecond Livre, quoique court, ſera, avec la permiſſion du Lecteur, terminé à cette époque. Nous lui épargnerons même le détail de tout ce qui a pû ſe paſſer de peu important dans la famille de M. *Alworthy*, pendant le cours des douze années qui ont ſuivies la mort du Capitaine *Bliſil*, dans la juſte impatience d'amener plutôt ſur la ſcene le vrai Héros de cette Hiſtoire, que nous allons enfin trouver âgé d'environ quatorze ans.

Fin du ſecond Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. ALWORTHY, pendans le cours de deux années : c'est-à-dire, depuis que TOM JONES eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

CHAPITRE PREMIER.

Peu de choses, mais nécessaires.

COmme nous avons résolu, en écrivant cette Histoire, de ne flater personne, & de laisser à la vérité seule le soin de guider notre plume, nous sommes forcés de présenter ici notre Héros

d'une façon bien moins avantageuse, que nous ne l'eussions souhaité. Il faut donc l'avouer, de bonne grace: *Tom Jones*, en croissant, n'avoit pas donné bonne opinion de lui, & étoit regardé par toute la famille de M. *Alworthy*, comme devant être un jour un très-mauvais *sujet*.

Le plus grand mal de l'avanture, c'est que plus d'une raison fondoit & justifioit le jugement que l'on portoit de lui. Son penchant au libertinage, s'étoit manifesté dès l'enfance: il avoit, par exemple, été déja convaincu d'avoir volé du fruit dans un Verger voisin, un canard chez un Fermier, & une bale de paûme dans la poche de M. *Blifil*.

Les vices du petit *Jones*, grossissoient encore aux yeux des spectateurs, même indifférens, à côté des vertus du jeune M. *Blifil*. Tout retentissoit des louanges de ce dernier; on ne promit jamais tant à son âge: il étoit sobre, posé, pieux, discret bien plus qu'un autre

à quarante an ; on l'aimoit, en un mot, autant que l'on haïſſoit *Jones* ; & l'on blâmoit fort M. *Alworthy*, de ſouffrir que ſon neveu fut élevé avec un petit *vaurien*, dont l'exemple pouvoit être ſi contagieux.

Une petite avanture qui arriva alors, peindra mieux le caractére de nos deux condiſciples, que tout ce que nous pourrions en dire.

Tom, qui tout méchant qu'il eſt, eſt le Héros de notre Hiſtoire, dans tout le domeſtique de la famille, n'avoit qu'un ſeul ami. C'étoit un Garde-Chaſſe, qui ainſi que lui, ne valoit pas grand'choſe, & dont les notions ſur la différence du *Tien* & du *Mien*, n'étoient pas plus étenduës que celles de *Tom* lui-même ; & l'on ſoupçonnoit, avec quelque eſpéce de fondement, que les mauvais conſeils de ce drôle-là, n'avoient pas peu ſervis à engager notre Orphelin dans les mauvaiſes actions que nous venons de rapporter. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le Canard & les fruits dérobés, avoient été portés chez lui ;

& que sa famille en avoit profité. Ce qu'il y a encore d'aussi certain, c'est que *Jones* seul fut accusé & convaincu du vol, & qu'il en porta seul & la peine & le blâme, ainsi que dans l'occasion suivante.

Le petit *Tom* étoit à la chasse avec notre Garde, lorsqu'une compagnie de Perdreaux qu'il avoit fait lever sur les terres de M. *Alworthy*, alla se *remettre* sur le territoire d'un Gentilhomme voisin.

M. *Alworthy* avoit expressément défendu au Garde, sous peine d'être renvoyé, de suivre le gibier sur les terres de ses voisins, & notamment sur celles du Gentilhomme en question; plus jaloux mille fois de sa chasse, qu'un Espagnol de sa maîtresse. Cependant les instances de *Jones*, jointes au penchant particulier du Garde, l'emportérent sur les défenses de M. *Alworthy* : ils passérent les bornes fatales, & tuerent une Perdrix. Malheureusement pour eux, le houbereau, qui ne dormoit jamais, n'étoit pas loin : il accourut au coup,

prit *Tom* ſur le fait, & chercha en vain le Garde, qui s'étoit caché dans l'épaiſſeur d'un buiſſon voiſin.

M. *Alworthy* fut d'abord averti du crime, dont on demandoit une vengeance éclatante contre les deux chaſſeurs. Quoi qu'on n'en eût attrapé qu'un, on avoit très-diſtinctement entendu deux coups de fuſils : c'étoit au coupable ſaiſi à dénoncer ſon camarade, peut-être encore plus criminel que lui.

A ſon retour au Château, *Tom* interrogé ſur le fait, avoua ingénuement la vérité, prétendant ſeulement qu'il avoit crû pouvoir ſuivre une couvée appartenant à M. *Alworthy*, puiſqu'elle étoit originaire de ſon territoire; mais il nia ſi fermement (quoiqu'après avoir un peu héſité d'abord) qu'il eût aucun compagnon avec lui, que M. *Alvvorthy* l'en auroit crû ſans doute, ſi le Gentilhomme & ſon laquais n'euſſent pas inſiſté par ſerment dans leur accuſation.

Le Garde-Chaſſe, dont la répu-

tation étoit déjà plus que ſuſpecte ; fut mandé ſur le champ. Mais, comptant ſur la parole que *Jones* lui avoit donnée, de tout prendre ſur ſon compte, il proteſta ſans balancer de ſon innocence, en aſſurant qu'il n'avoit pas vu *Tom* de tout le jour.

M. *Alworthy*, après avoir vivement preſſé *Jones* de confeſſer la vérité d'un fait, qu'il étoit réſolu d'approfondir, indigné enfin d'une obſtination dont il n'étoit pas la dupe, renvoia *Jones* avec colere, en lui donnant juſqu'au lendemain matin à faire ſes réflexions, & en l'avertiſſant qu'un autre Juge auroit ſoin de l'intéroger, alors, & d'une autre façon.

Le pauvre *Tom* paſſa une très-mauvaiſe nuit, & d'autant plus triſte qu'il étoit ſeul, ſon compagnon *Blifil* étant parti pour faire quelques viſites aux environs avec ſa mere. Sa plus grande terreur n'étoit pas celle du châtiment, il craignoit d'être trahi par ſon courage, & de ſe voir forcé de manquer à ce

qu'il avoit promis au Garde-chaſſe, dont la ruine alors étoit certaine. Celui-ci n'étoit pas plus tranquille : la fermeté de *Jones* l'inquiétoit beaucoup plus que ſa peau.

Le matin venu, le Révérend M. *Tuakum*, à qui M. *Alworthy* avoit confié l'éducation des deux jeunes gens, vint gravement renouveller l'intérogatoire de la veille, & reçut les mêmes réponſes, dont le réſultat fut une correction ſi ſanglante, que tout autre que *Jones* y eût ſans doute ſuccombé. Il la ſoutint avec conſtance, très-réſolu de ſe voir plûtôt écorché vif, que de trahir ſon ami.

M. *Alworthy*, qui s'aperçut bientôt, par les diſcours du Précepteur, enragé de n'avoir pu parvenir à vaincre ſon diſciple, que cet homme avoit pouſſé la ſévérité au-de là de ſes intentions, commença à plaindre le petit Orphelin, à croire que le Gentilhomme accuſateur pouvoit s'être trompé, & que le domeſtique pouvoit n'avoir parlé que par complaiſance pour ſon

Maître. Et comme la cruauté, ainſi que l'injuſtice, étoient deux idées dont ce digne Seigneur étoit incapable de ſupporter un ſeul inſtant le ſentiment intérieur, il envoya d'abord appeller *Jones*, auquel il dit, après quelques exhortations auſſi tendres que ſinceres.... Je ſuis maintenant convaincu, mon cher Enfant, de l'injuſtice de mes ſoupçons, & bien fâché de la punition rigoureuſe qu'ils vous ont attireé.... il lui donna enſuite, par forme de réparation, un petit cheval, en lui répétant combien il avoit de regret de tout ce qui s'étoit paſſé.

Cet excès de bonté pénétra *Jones*. Plus accablé de la généroſité de M. *Alworthy*, que des coups de fouëts de *Tuakum*, il ſe précipita aux pieds de ſon bienfaicteur.... Ah, Monſieur! Ah, Monſieur (lui dit-il en pleurant) vous êtes trop bon! Non je ne ſuis pas digne de vos moindres faveurs.... Cédant alors, au torrent de ſa reconnoiſſance, il alloit tout avouer à M. *Alworthy*, lorſque le bon génie du Garde-

chasse lui remit devant les yeux toutes les conséquences de cet aveu, pour ce pauvre misérable; & cette seule considération lui ferma dans l'instant la bouche.

Tuakum épuisa sa Rhéthorique, pour dissuader M. *Alworthy* d'une clémence qu'il croyoit déplacée, en insinuant qu'une seconde correction arracheroit probablement la vérité de la bouche du coupable: son expérience fut absolument rejettée. Il n'a déja que trop souffert, répondit M. *Alworthy*, même en le supposant criminel; & dans ce cas, je le crois pardonnable, puisque l'honneur seul a pû l'engager à se taire.

L'honneur! s'écria *Tuakum*, avec chaleur: pur entêtement, pure obstination! l'honneur peut-il inspirer un mensonge? l'honneur peut-il subsister indépendamment de la Religion?

Ce discours se tenoit à table, vers la fin du dîner, en présence d'un troisiéme personnage qui y prit part, & qu'avant d'aller plus

loin, il faut faire connoître au Lecteur.

CHAPITRE II.

Caractere de M. Square le Philosophe, & de M. Twakum le Puritain.

CE Gentilhomme, qui depuis quelque tems demeuroit chez M. *Alworthy*, se nommoit *Square*. Ses talens n'étoient pas du premier ordre ; mais une éducation sçavante y avoit suppléé. Fort versé dans l'étude des Anciens, & sçachant sur le bout du doigt son *Aristote* & son *Platon*, il avoit surtout travaillé à se former sur ces grands modèles, suivant tantôt l'opinion de l'un, tantôt celle de l'autre : toujours Platonicien pour la Morale, souvent Péripatéticien pour la Religion.

Mais, quoiqu'il eût formé sa Morale sur celle de *Platon*, il s'accor-

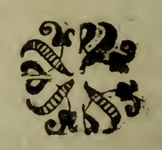
doit assez avec l'opinion d'*Aristote*; lorsqu'il le regardoit plûtôt comme Philosophe, que comme Législateur. Ce dernier sentiment fut long tems celui de notre homme, & le conduisit par dégrés au point de n'envisager toute espece de vertus, que comme matieres de théorie. Il est vrai qu'il n'en fit jamais confidence à personne; mais, après avoir éclairé de près sa conduite, je suis en droit de croire que ce fut en effet son sentiment, qui d'ailleurs est très-propre à concilier les contradictions qui, sans cela, surprendroient dans son caractére.

Tuakum & lui ne se rencontroient guerres sans disputer. Eh, pouvoient-ils être d'accord? leurs principes étoient diamétralement contraires. *Square* étoit convaincu, que toutes les vertus étoient dans la nature, & qu'il n'en étoit pas plus des vices de l'ame, que de la difformité des corps. *Tuakum* tenoit, au contraire, que l'ame humaine, depuis la chûte du premier homme, n'étoit plus qu'une sentine

d'iniquités. Ils ne s'accordoient que dans un ſeul point : c'eſt que dans leurs diſſertations morales, il n'étoit jamais mention du mot *Bonté*. Le premier, ne jugeoit de toutes les actions, que par *la Regle inaltérable du droit, & l'éternelle Convénance des choſes*; l'autre, ne décidoit de rien, que par les loix de *l'expreſſe Autorité*.

Après cette courte introduction, le Lecteur eſt prié de ſe rappeller, que le Miniſtre avoit crû accabler M. *Alworthy*, en lui demandant, *ſi l'honneur pouvoit ſubſiſter indépendamment de la Religion ?*

Square ſe chargea de la réponſe, qui produiſit une longue diſpute que je crois devoir ſupprimer, & ſur laquelle les deux champions s'eſcrimeroient peut-être encore, ſans un incident qui vint tout-à-coup les interrompre.



CHAPITRE III.

Apologie nécessaire pour l'Auteur; Incident trivial, qui peut-être en a aussi besoin.

JE dois encore, avant d'aller plus loin, supplier le Lecteur, de ne pas craindre que mon but soit d'offenser personne, & surtout ceux qui ont le bonheur d'être attachés à la Religion, ainsi qu'à la vertu. Loin de prétendre jetter un ridicule mal fondé sur ce qui seul est capable de purifier & ennoblir le cœur de l'homme, je n'ai d'autre but, au contraire, que celui de démasquer les Sectateurs outrés de deux sistêmes mal entendus, & par conséquent plus dangéreux en Angleterre, où tout est enthousiasme, que par-tout ailleurs. Ce n'est donc, ni la Religion, ni la vertu que je prétens exposer içi, c'est l'abus de l'une, &

le défaut de l'autre, dans deux personnages aussi vains qu'entêtés de l'obscure sublimité de leurs idées. Si *Tuakum* avoit moins négligé la vertu, & *Square* la Religion, dans la composition de leurs différens sistêmes, & n'eussent pas rejetté du cœur humain tous principes de *bonté naturelle*, je me serois bien gardé de les représenter comme deux objets de dérision dans cette Histoire : que je crois, après cette déclaration, pouvoir enfin poursuivre.

L'incident qui mit fin à la contestation rapportée au dernier Chapitre, n'étoit autre chose qu'une querelle entre M. *Blifil* & *Tom Jones*, en conséquence de laquelle ce dernier avoit ensanglanté le nez de son camarade. Le jeu avoit occasionné leur différend. Le sage *Blifil* s'étoit échappé au point de traiter *Tom*, de *vilain bâtard;* & l'autrre, qui souvent n'étoit pas tendre, y avoit répondu par un vigoureux coup de poing.

Blifil, les yeux en larmes, & les nez en sang, demandoit justice à

ſon oncle, & au redoutable *Tuakum*. *Tom*, ne s'excuſoit que ſur l'atrocité de l'inſulte, dont *Bliſil* n'avoit eu garde de parler; & M. *Alworthy*, penſoit déja à abſoudre *Jones*, en lui recommandant plus de modération à l'avenir, lorſque le vindicatif *Bliſil*, obſtiné à nier l'injure qu'il avoit faite à *Tom*, s'écria, *qu'il n'étoit pas étonnant qu'un menteur, capable de nier certains faits, ſçût au beſoin en inventer d'autres*.

Quels ſont, quels ſont ces faits, interrompit *Tuakum* avec chaleur?

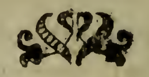
Bliſil, ſe ſentant ſoutenu, révéla alors le ſecret que *Tom* lui avoit confié la veille, de ſa chaſſe avec le Garde.

A ces mots, *Tuakum* les yeux étincelans de joie, chanta victoire; & inſulta au malheur de *Jones*, autant qu'à la crédulité de M. *Alworthy*.

Tom, aux genoux de ce Seigneur, ne ſe fit plus preſſer d'avouer ſa faute. Le menſonge, dit-il, lui étoit auſſi odieux qu'à tout autre; mais il avoit cru que l'honneur l'o-

bligeoit de ſauver le Garde-Chaſſe ; d'autant plus, que c'étoit lui-même, qui par ſes inſtances, avoit forcé ce pauvre malheureux d'entrer avec lui ſur le terroir du Gentilhomme voiſin. Il affirma ce fait ; & finit par ſupplier vivement M. *Alworthy*, de ne punir que le vrai coupable, & de regarder en pitié la famille d'un infortuné, dont lui ſeul avoit cauſé la perte. Reprenez vos bienfaits, Monſieur, s'écrioit-il encore en pleurant, je vous ai déja dit que j'en étois indigne ! Otez-moi le petit cheval, qui fait toutes mes délices ; mais pardonnez au pauvre *George !*

M. *Alworthy*, après avoir héſité quelques inſtans, renvoya les Parties, en leur ordonnant de vivre mieux enſemble, à l'avenir.



CHAPITRE IV.

Opinions diverſes.

IL eſt aſſez probable que le jeune *Bliſil*, en dévoilant ainſi un ſecret qui ne lui avoit été révélé que ſous le ſceau de la plus intime confiance, épargna à *Tom Jones* une nouvelle correction, peut-être un peu plus vive encore que la premiere : la circonſtance du nez caſſé, donnoit ſi beau jeu au débonnaire *Tuakum* ! mais l'importance de l'autre matiere, fit oublier celle-ci. M. *Alwotthy* déclara même, qu'à cet égard, *Tom* méritoit plûtot d'être récompenſé, que puni ; & cette ſentence fit tomber les verges de la main du Pédagogue.

Il n'en reclama pourtant pas moins contre une indulgence, qu'il regardoit comme criminelle. C'eſt, diſoit-il, encourager le crime ; c'eſt

s'en rendre complice, que de ne le point punir. Il s'étendit long-tems sur ce sujet, & notamment sur la correction des enfans; il cita *Salomon*, les Peres, & leurs Commentateurs. De-là, passant à l'horreur du mensonge il prouva à l'Assemblée, qu'il n'étoit pas moins sçavant sur ce point que sur l'autre,

Square, après avoir rêvé long-tems, dit qu'il tâchoit envain d'accorder le procedé de *Jones*, avec l'idée de la *Vertù parfaite*. Il avoua, qu'au premier coup d'œil, on trouvoit dans cette action, l'air de la *force* : mais que la *force* étant une vertu, & la *fausseté* un vice, il n'étoit pas possible de les allier ensemble. Il termina son discours, dont je ne donne que la substance, par dire, que la vertu & le vice se trouvant ici confondus, il laissoit aux lumieres de M. *Tuakum* à décider si quelques coups de fouet seroient absolument inutiles en cette occasion.

Nos deux Docteurs étant d'accord, pour condamner *Jones*, ne

pouvoient manquer de l'être pour exalter le jeune *Blifil*. Mettre la vérité au jour, c'étoit suivant le Docteur, remplir le premier devoir d'un homme religieux; suivant le Philosophe, c'étoit éminemment se conformer *à la régle du droit*, & *à l'inaltérable convénance des choses*.

Tout ceci cependant, quoique profondément raisonné, étoit de peu de poids auprès de M. *Alworthy*, & ne put le résoudre à permettre que l'on châtiât *Jones*. Il sentoit, au dedans de lui-même, que l'invincible fidélité que ce jeune homme avoit gardée à son ami, s'accordoit davantage avec sa propre façon de penser, qu'avec la religion de *Tuakum*, & la vertu de *Square*. Sur quoi, il défendit expressément au premier, de maltraiter *Tom*, & de lui parler du passé. Le Pédant fut forcé d'obéir; mais ce ne fut pas sans repugnance, ni sans répéter plus d'une fois entre ses dents que ce jeune homme étoit perdu.

Quant au Garde-chasse, M. *Al-*

worthy crut devoir être plus févére. Il penfoit, avec juftice, qu'une fauffeté hazardée pour excufer un ami, eft bien moins criminelle, que celle que nous inventons pour nous excufer nous-mêmes. Ce qu'il reprochoit encore plus à cet homme, c'étoit d'avoir lâchement fouffert que le pauvre *Tom* s'exposât pour l'amour de lui à un châtiment auffi rigoureux, que le Garde pouvoit prévénir, en ofant déclarer la vérité. Arrêt, en conféquence, en vertu duquel *George* fut payé, & chaffé du fervice de M. *Alworthy*.

Dès que cette hiftoire fut rendue publique, bien des gens, en jugeant la conduite de *Blifil & de Jones*, ne furent pas du fentiment de *Square & de Tuakum. Blifil*, qu'on aimoit, qu'on eftimoit auparavant, fut regardé comme une ame baffe, comme un Tartuffe fans honneur fans foi. *Tom*, qui la veille, étoit auffi craint que haï, devint auffi généreux qu'eftimable, en un mot un *brave garçon*, & prôné par tout.

Jugez de la rage de nos Doc-

teurs, en apprenant ce changement de ſcene ! Tous deux avoient une prédilection décidée pour *Blifil*, ſouple, docile, recueilli, attentif à leurs leçons, admirateur de leur doctrine, vantant les talens de chacun d'eux en particulier, & ne ceſſant en leur abſence de rendre graces à ſon Oncle de lui avoir choiſi de ſi grands Maîtres : louanges indirectes, qui leur revenoient, par le canal de l'oncle, & qui par conſéquent les flatoient davantage. Tous deux haïſſoient *Jones*, étourdi, diſſipé, ſouvent ſans reſpect pour eux, inattentif à leurs préceptes ainſi qu'à leurs exemples, incapable d'en ſentir l'exellence & de les admirer, bâtard de plus, & par conſéquent indigne que des Maîtres auſſi ſublimes fuſſent forcés, par complaiſance, de ſe ravaller juſqu'à lui.

Lorſque M. *Alworthy*, preférant ſagement l'éducation privée, à celle des Colléges d'Angleterre, avoit cherché un bon Précepteur pour ſon neveu & pour *Jones*, un de ſes

intimes amis lui avoit indiqué & recommandé *Tuakum*. Ce Docteur, qui avoit passé presque toute sa vie dans un Collége, avoit une grande réputation du côté de la science, de la Religion, & des mœurs. Cet homme, à son arrivée au Château, avoit sçû plaire à M. *Alworthy* : il ne démentoit point, en effet, le caractére qu'on lui avoit donné. Cependant, à la longue, les imperfections parurent ; mais comme elles ne l'emportoient pas sur les bonnes qualités, du moins aux yeux de M. *Alworthy*, il prit patience, & garda le Docteur. D'ailleurs, les erreurs qu'il avoit apperçues dans la doctrine de *Square*, engageoient encore plus ce Seigneur à ne pas se défaire de *Tuakum* : il pensoit, que le tempérament différent de ces deux personnages, étoit très-propre à les corriger mutuellement de leurs défauts ; & qu'avec sa propre assistance, il n'en pouvoit résulter, pour les deux disciples, que d'excellens principes de Religion & de vertu.

Après avoir fait part au Lecteur de cette obſervation néceſſaire, il nous reſte à lui rendre raiſon d'un nouveau motif qui engageoit ſécrettement le Philoſophe & le Pédagogue à marquer plus d'attachement pour *Blifil*, que pour *Tom*. Mais cette matiére eſt aſſez importante pour mériter un Chapitre exprès.

CHAPITRE V.

Cela eſt encore mieux fondé.

SAchez donc maintenant, que dès leur arrivée au Château, nos deux Sçavans avoient pris tant d'affection pour M. *Alworthy*, l'un à cauſe de ſa vertu, l'autre à cauſe de ſon amour pour la Religion, que chacun d'eux avoit réſolu, de s'attacher à lui par les liens les plus étroits : c'eſt-à-dire, qu'ils avoient jetté les yeux ſur Madame *Blifil*, cette plus riche qu'aimable veuve, dont nous

n'avons pas fait mention depuis la mort de son mari ; mais que le Lecteur n'a sans doute pas encore oubliée.

Le désir de lui plaire, les rendoit attentifs à en chercher toutes les occasions ; & la constante préférence qu'ils donnoient à son fils sur le petit *Jones*, leur paroissoit un moyen naturel de parvenir à leur but. Ils ne doutoient pas, que la tendre amitié de M. *Alworthy* pour *l'Enfant trouvé*, ne dût infiniment déplaire à Madame *Blifil*. Raisonnant d'après eux-mêmes, ils regardoient les caresses qu'elle faisoit à cet enfant, comme partant de sa politique, ou de sa complaisance pour son frere : d'où ils induisoient, que *Tom* devoit paroître, intérieurement, encore plus odieux à la bonne Dame.

Quelque discrete que fût leur passion, Madame *Blifil* n'avoit pas tardé à s'en appercevoir, & à en tirer tout le fruit qu'elle en vouloit : c'est-à-dire beaucoup de complaisance de leur part pour ses

ſentimens, quels qu'ils fuſſent; & le plaiſir, toujours ſenſible, de ſe croire aimée.

Il faut ſcavoir encore, que nos deux Amans s'étoient trompés dans la prétendue haine intérieure qu'ils ſuppoſoient à Madame *Bliſil* pour le Héros de notre hiſtoire. Cette femme, comme on l'a vu, n'avoit pas eu tout lieu d'être contente des procedés de ſon mari; elle étoit même parvenuë à le haïr autant qu'elle le croyoit haïſſable, lorſque la mort l'en avoit délivrée. Il ne paroîtra donc pas ſurprenant, que le gage qui lui reſtoit de la tendreſſe d'un tel époux, ne fût pas extrêmement cher à ſes yeux; ni qu'elle ſe fût accoutumée à voir, ſans répugnance & ſans jalouſie, toutes les faveurs que ſon frere répandoit ſur *Tom Jones*.

Un fait certain (car ceux-ci ſont un peu fondés ſur conjectures) c'eſt, qu'à meſure que *Jones* grandiſſoit & donnoit des preuves de ce bon fond de caractére, de cette

franchise généreuse, si fort en possession de plaire aux Dames, on voyoit insensiblement disparoître en Madame *Blifil* cette froide indifférence, si voisine du mépris, qu'elle avoit toujours eu pour lui dans son enfance. On la vit même, avec étonnement, lui marquer en toute occasion plus de tendresse qu'à son fils même ; & se plaire tellement dans la compagnie de *Tom*, qu'à peine avoit-il atteint l'âge de dix-huit ans, qu'il parut aux yeux de *Square* & *Tuakum*, un Rival dangereux. Cette découverte les outra contre lui : l'un & l'autre en particulier, lui jura une haine éternelle.

CHARITRE VI.

Où l'Auteur paroît sur la Scène.

QUoique M. *Alworthy* ne fût pas disposé, par lui-même, à envisager les choses du mauvais côté,

côté, cependant les attentions trop marquées de Madame *Blifil* pour *Tom Jones*, & la préférence qu'elle lui donnoit ſur ſon propre fils, firent naître dans ſon eſprit, des diſpoſitions déſavantageuſes pour *Tom*. Pour intéreſſer M. *Alworthy*, il ſuffiſoit d'être malheureux, ſans être criminel.

Dès qu'il s'apperçut que *Blifil* n'étoit pas aimé de ſa mere, (& cela n'étoit que trop vrai) il ſe ſentit ému pour lui de la compaſſion la plus tendre; & l'on ſçait de quel œil la compaſſion voit toujours les objets! Les défauts ne parurent plus que dans le lointain, les vertus ſe raprocherent : *Blifil* étoit jeune; la haine de ſa mere étoit injuſte; ſon neveu n'avoit plus de pere : que falloit-il de plus pour remuer les entrailles de M. *Alworthy*?

Il eſt vrai cependant, que ces motifs ſeuls n'euſſent pas été capables d'éteindre totalement dans ſon cœur les ſentimens qu'il avoit pour *Tom* : mais ils préparoient ſon ame

à recevoir des impreſſions qui produiſirent les grands événemens que nous aurons bientôt à raconter, & auxquels (il le faut confeſſer) l'imprudence & la légéreté de l'infortuné *Tom* ne contribuerent pas peu.

Nous nous flattons, en les tranſmettant à la mémoire, qu'ils pourront tenir lieu d'une leçon utile aux jeunes gens qui liront un jour cet ouvrage, ne ſeroit-ce que par eſprit d'amuſement. Ils pourront ſe convaincre, que la bonté du cœur, & la franchiſe la plus noble, quoique très eſtimables à tous égards, & dignes d'enorgueillir quiconque en eſt doué, ne peuvent point ſeules, hélas ! les avancer aujourd'hui dans le monde. La prudence, & la circonſpection, ſont néceſſaires au meilleur de tous les hommes : on peut les regarder comme les gardiennes de la vertu, qui ſans elle n'eſt jamais en ſureté. Il ne ſuffit pas, en effet, que nos intentions ſoient exactement bonnes, il faut en même-tems avoir

grand ſoin qu'elles paroiſſent telles. Quelque orné que ſoit l'intérieur, il faut ſonger à décorer le dehors, ſans quoi la malice & l'envie ſçauront tellement le noircir, que la ſagacité d'un *Alworthy* même ne pourra peût-être diſcerner les beautés du dedans. Daignez, jeunes Lecteurs, adopter pour maxime conſtante, que nul homme ne peut ſe flatter d'être aſſez parfait pour ſe croire en droit de négliger les loix de la prudence; la vertu même ceſſe d'être belle, dès qu'elle s'affranchit des ornemens extérieurs du *decorum*. Si vous liſez la ſuite de cet ouvrage avec attention, j'eſpere que vous ſerez bientôt pénétrés de la ſolidité de ces préceptes.



CHAPITRE VII.

Evénement peu important, qui fait pourtant mieux augurer de TOM JONES.

LE Lecteur se ressouvient sans doute, que M. *Alworthy*, pour consoler *Jones* de la correction qu'il avoit reçue de *Tuakum.*, lui avoit fait présent d'un petit cheval. *Tom* le garda environ six mois, & le vendit ensuite à une foire voisine du Château.

A son retour, questionné par *Tuakum*, sur ce qu'il avoit fait de son argent : il répondit résolument, que ce n'étoit point son affaire, & qu'il n'avoit rien à lui dire là-dessus. *Tuakum*, toujours attentif à saisir l'occasion de faire sentir à son sujet la pesanteur de son sceptre classique, en avoit déja armé sa main vengeresse, lorsque M. *Alworthy* parut. Il accorda un délai au criminel, & voulut, avant

que justice fut faite, être instruit du délit.

Je n'ai rien à vous refuser, Monsieur, répondit *Jones*, en se jettant aux pieds de *M. Alworthy* : mais, quant à ce bourreau, je ne lui répondrai jamais que par cet organe, dont j'espere être bientôt capable de me servir, pour le récompenser de ce que je luis dois (Il montroit un bâton à côté du lit.)

M. *Alworthy* aussi surpris qu'indigné de cet emportement, menace *Tom* de toute sa colére s'il s'avisoit jamais de s'échaper ainsi.

Jones moins effrayé, que pénétré du repentir d'avoir offensé son bienfaicteur, embrassa de nouveau ses genoux, en s'écriant, ah, Monsieur! qui dans l'Univers vous aime, & vous revére autant que moi? puis-je ignorer tout ce que je dois au plus généreux de tous les hommes? ne serois-je pas détestable à mes yeux mêmes, si je pouvois me croire ingrat? j'aimois, je chérissois le présent que j'ai reçu de vous; j'ai gémi mille

fois d'être obligé de m'en défaire; rien au monde, que le besoin le plus pressant n'a pû m'y forcer.... vous même.... oui, vous-même eussiez commis ce crime, si tant est que c'en soit un : je connois trop la sensibilité de votre cœur. Ah ! que n'auroit-il pas senti, mon cher Maître ? si témoin de l'état déplorable de ces pauvres enfans, & s'accusant d'avoir causé leur infortune!...

De quels enfans entendez-vous parler ? interrompit M. *Alworthy* tout ému : quel est donc cette enigme ?

Hélas, Monsieur ! de ceux de votre malheureux Garde-chasse. Depuis que *George* est l'objet de votre ressentiment, sa nombreuse & triste famille périt de faim, de froid, & de misére ! je n'ai pû supporter le spectacle affreux de leurs souffrances ! . . . C'est pour les soulager, que j'ai osé me défaire du cher présent que je tenois de vos bontés. .. c'est pour eux que je l'ai vendu : il ne m'en reste pas un sol.

Mr *Alworthy*, pendant cette confeſſion, que l'éloquence de la vérité rendoit attendriſſante, étoit preſque immobile, & les yeux tout en pleurs. Il ſe remit enfin, & renvoya *Tom*, après quelques tendres reproches, en l'exhortant à ne s'adreſſer deſormais qu'a lui-même lorſqu'il ſeroit queſtion de ſoulager les malheureux, plûtôt que de recourir à des moyens extraordinaires, ſouvent ſujets à mauvaiſe interprétation.

CHAPITRE VIII.

Un malheur n'arrive jamais ſeul.

QUelques jours après cette avanture, M. *Alworthy* ſe promenant un ſoir dans la campagne avec *Blifil* & *Tom*, ce dernier les conduiſit inſenſiblement à la chaumiere où la famille du Garde-chaſſe formoit un vivant tableau des miſéres humaines. Leurs créanciers avoient déja enlevé le

peu d'argent qu'ils avoient reçu de *Jones*.

Un tel ſpectacle ne pouvoit manquer d'attendrir M. *Alworthy*, qui ſur le champ donna quelques *guinées* à la mere, en lui recommandant de vêtir ſes enfans. La pauvre femme, à ce bonheur inattendu, fondit en larmes, & ne put cacher plus long-tems les obligations qu'elle avoit à *Jones*. Elle apprit à M. *Alworthy*, que *Tom* ſeul avoit préſervé depuis quelques mois ſa famille de ſuccomber ſous le poids des beſoins. Il eſt vrai, qu'indépendamment du cheval, *Tom* avoit vendu pluſieurs petits meubles à ſon uſage, pour ſecourir cette pauvre famille.

En revenant au Château, *Tom* fit les plus vives inſtances pour obtenir de M. *Alworthy* le pardon du Garde-chaſſe ; & réuſſit enfin dans ſa demande.

A l'inſtant, transporté de joie d'avoir une ſi bonne nouvelle à porter, *Jones* malgré la pluie & l'obſcurite de la nuit, vola chez la femme du Garde.

Mais la mauvaiſe étoile de *George* operoit pendant l'abſence de ſon ami, & renverſoit toutes ſes eſpérances.

CHAPITRE IX.

Dans lequel Meſſieurs BLIFIL & JONES *paroiſſent dans un jour opposé*

Blifil ne ſe piquoit pas d'être à beaucoup près auſſi ſenſible à la pitié que l'étoit *Jones*, mais auſſi ſe vantoit-il d'être beaucoup plus juſte. Il ſuivoit, en cela, les préceptes de *Square* & de *Tuak um*: l'un, comme l'on ſçait, ne la croyoit pas compatible avec la *Regle inaltérable du droit*, l'autre tenoit toujours fermement pour la *juſtice*, laiſſant au Ciel ſeul le droit de faire grace.

M. *Blifil*, qui s'étoit tû en préſence de *Jones*, profita donc de

ſon abſence. Toutes réflexions faites, il ne pouvoit ſouffrir que ſon oncle s'écartât des bons principes, en répandant ſes faveurs ſur des Sujets qu'il n'en croyoit pas dignes.

Il avoit ſçû, que *George* avoit été accuſé & pourſuivi quelque tems auparavant, par un Gentilhomme nommé M. *Weſtern*, pour un liévre tué au gîte. Le délit étoit réel; mais il n'étoit pas moins vrai, que le liévre s'étoit trouvé ſur le paſſage de ce malheureux, dont la famille mouroit alors de faim.

Quoiqu'il en ſoit, la choſe rapportée ſans aucune des circonſtances qui pouvoit la rendre excuſable, & ſous le ſceau du ſecret, indiſpoſa de nouveau M. *Alworthy* contre *George*; & d'autant plus, que M. *Alworthy* voiſin de M. *Weſtern*, avoit des ménagemens à garder avec ce Gentilhomme.

Tom fut inconſolable de ce contre-tems, & chercha vainement ce qui l'avoit pû cauſer. Mais le coup étoit porté, & M. *Alworthy*

étoit ferme quand il croyoit avoir raiſon de l'être. Il défendit à *Tom* de lui parler jamais du Garde, en promettant pourtant d'avoir quelque pitié de ſa famille. Il fallut ſe taire, & chercher quelqu'autre moyen d'être utile à *George*.

Ce M. *Weſtern*, dont nous venons de parler, étoit un déterminé Chaſſeur, & paſſionné pour toutes les eſpeces d'exercices uſités en Angleterre. *Tom* s'étoit lié avec lui depuis quelque tems, & avoit acquis ſes bonnes graces, en franchiſſant à cheval plus d'une barriere, & en faiſant maints autres tours de force, qui, aux yeux de M. *Weſtern*, préſageoient que *Jones* ſeroit un jour un grand homme, pourvû qu'il fût bien cultivé.

Les talens n'ont beſoin que d'être encouragés : *Tom* fit des progrès rapides, & fut bientôt de toutes les parties de M. *Weſtern*. Les chiens, les fuſils, les chevaux, la table de cet opulent Seigneur de Paroiſſe furent, bientôt à la diſpoſition de notre Héros, qui ſe pro-

mit de profiter de ſa faveur pour obtenir le pardon de ſon ami *George*, & le faire placer chez ce Gentilhomme même.

Pour réuſſir dans un projet ſi difficile, & que le bon cœur de *Jones* peut ſeul juſtifier, il crut devoir faire ſa cour à la fille unique de M. *Weſtern*, jeune Demoiſelle de dix ſept ans, qu'après ſes chiens & ſes chevaux, le pere chériſſoit au delà de toutes choſes. Il ſuffiſoit que *Tom* connût le pouvoir qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon pere, pour ne pas balancer à s'attacher fortement à elle.

Mais, attendu qu'il s'agit de l'Héroïne de notre Hiſtoire, que nous aimons beaucoup, & que le Lecteur aimera peut-être auſſi lui-même, il ne nous paroît pas décent de la faire paroître à la fin d'un livre.

Fin du troiſiéme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait abregé de Sophie Western. *Enfantillage, qu'il étoit nécessaire de rappeller, à cause de ses suites importantes.*

Le véridique Auteur de cette histoire, a fait un portrait en grand & très détaillé des charmes, de la figure, du caractére, & des talens de notre Héroïne ; & moi, pour épargner à nos François, moins patiens que nos voisins, l'ennui toujours inséparable des longueurs, je dirai tout simplement,

Que Sophie étoit belle, & qui plus est aimable.

Ceux de mes Lecteurs dont l'imagination, pour s'échauffer, a besoin d'être fixée sur un objet particulier, peuvent ouvrir celui de nos Romans qui leur tombera le plûtôt sous la main ; le portrait de la premiere Princesse, pourvû qu'elle ait de grands yeux noirs, bien coupés, vifs, & pleins de douceur, tous les autres traits du visage dignes d'accompagner de si beaux yeux, une peau plus blanche que l'albâtre, une taille de Nimphe, *la noble modestie de Diane, & les graces de Venus* : pourvû, dis-je, qu'il trouve à peu près ce portrait-là, dans *Cyrus*, dans *Clelie*, ou ailleurs, c'est d'après nature celui de notre Héroïne ; & ma besogne est faite.

J'ajouterai pourtant, que si cette charmante fille devoit beaucoup à la nature, on s'appercevoit aisément que l'art n'avoit pas peu contribué à en faire une personne accomplie. Elle avoit été élevée par une tante, qui après avoir passé sa jeunesse à la Cour, & bien connu le monde, s'étoit enfin reti-

rée depuis quelques années dans ses Terres ; où, charmée des heureuses dispositions de sa niéce, elle s'étoit attachée à les cultiver.

C'est donc à l'âge de dix-huit ans que *Sophie* paroît ici sur la scène, acccompagnée de tous ses charmes, qu'embellissent encore les attraits touchans de l'aimable innocence.

J'ai déja dit, à quel point elle étoit aimée de son Pere : & combien *Jones*, par cette raison, croyoit devoir s'attacher à elle, dans l'espoir de l'intéresser pour son ami le Garde-chasse.

Mais nous sommes forcés, avant que de passer plus loin, de récapituler en bref quelques matieres antérieures, plus nécessaires qu'on ne pense.

Quoique les différens caractéres de M. *Alworthy* & de M. *Western* ne permissent pas entr'eux une intime amitié, ils vivoient cependant en bons voisins : moyennant quoi, les jeunes gens des deux familles, qui se connoissoient depuis l'enfance, avoient souvent joué ensemble.

La gayeté de *Tom* ſympatiſoit plutôt avec le caractére de *Sophie*, que la grave auſtérité de M. *Blifil* ; & la préférence qu'elle donnoit toujours au premier étoit ſi marquée, qu'il falloit avoir toute l'indifférence de *Blifil*, pour n'y paroître point ſenſible.

Cependant, comme nous préſumons volontiers le reſſentiment de ceux que nous croyons avoir offenſés, Mademoiſelle *Sophie* attribua à celui de M *Blifil*, une action, que *Square* & *Tuakum* prétendirent être partie d'un bien meilleur principe.

Tom, étant encore fort jeune ; avoit fait préſent à *Sophie* d'un petit oiſeau qu'il avoit déniché, élevé, & inſtruit à chanter.

Sophie, qui touchoit à treize ans, étoit ſi attachée à ſon oiſeau, que ſa principale affaire, & ſon plus grand plaiſir étoit de le nourrir, & de s'en amuſer. Auſſi, le petit *Tomy* (c'étoit le nom qu'elle avoit donné à l'oiſeau) mangeoit-il toujours dans la main de ſa

belle maîtreſſe, & couchoit-il toujours dans ſon ſein.

Un jour que M. *Alworthy*, & ſa famille, avoit dîné chez M. *Weſtern*, tout le monde étant dans le jardin, & *Bliſil* ayant plus que jamais remarqué l'extrême attachement de *Sophie* pour ſon oiſeau; la pria de le lui confier un inſtant. Elle ne crut pas devoir lui refuſer ce leger plaiſir. Mais à peine eut-il l'oiſeau dans ſa main, que dénouant le ruban attaché au pied du petit animal, le cruel *Bliſil* l'élança tout à coup dans les airs.

L'oiſeau ne s'étoit pas plutôt ſenti en liberté qu'oubliant tous les bienfaits de ſa maîtreſſe, il s'étoit allé percher ſur un arbre voiſin.

Sophie, auſſi ſurpriſe qu'affligée, fit un cri perçant, qui attira bientôt *Tom Jones*.

Son premier mouvement fut d'inſulter *Bliſil*; le ſecond, de ſe débarraſſer de ſon habit, & de grimper ſur l'arbre où l'oiſeau s'étoit refugié.

Il étoit ſur le point de le rattraper, lorſque la branche qui s'étendoit ſur un canal aſſés profond, vint à manquer, & le laiſſa tomber dans l'eau.

L'inquiétude de *Sophie*, alors, changea d'objet : le danger que couroit *Tom* la fit crier dix fois plus fort qu'auparavant : & *Blifil* même fut preſque aſſez humain pour la ſeconder

La compagnie, qui n'étoit pas loin de-là, accourut au moment que le pauvre *Tom*, après s'être longtems debattu, atteignoit le rivage. *Tuakum*, à cet aſpect, débuta par entrer en fureur; mais il fut retenu par l'arrivée de M. *Alworthy*, qui demanda à *Blifil* ce qui pouvoit avoir occaſionné cet accident.

Blifil avoua, ſans balancer, ce qu'il avoit fait, en s'excuſant ſur ce que, par la Loi naturelle, toute créature vivante avoit droit à la liberté. Qu'il n'auroit jamais imaginé que Mademoiſelle *Sophie* pût être ſi ſenſible à une ſemblable perte ; & qu'il étoit d'autant plus fâché de

l'avoir exposée à ce chagrin, que le petit oiseau, au moment de la chûte de *Jones*, ayant volé sur un autre arbre, étoit tombé dans les griffes d'un Epervier.

La triste *Sophie*, dont l'accident de *Jones* avoit attiré toute l'attention, apprenant la malheureuse fin de son oiseau, versa beaucoup de larmes, que M. *Alworthy* tenta vainement d'arrêter, en lui en promettant un plus beau. Elle se retira dans sa chambre, en protestant qu'elle n'en auroit jamais d'autre; les deux jeunes gens furent renvoyés au Château; & les gens raisonnables retournerent à leur bouteille, où *Tuakum* & *Square*, en louant également l'action de *Blifil* (quoique très peu du gout de MM. *Alworthy* & *Western*) prétendirent en attribuer la gloire aux différens principes de Religion & de vertu qu'ils avoient inspirés à leur disciple.

Telle fut la conclusion de l'avanture de l'oiseau, que nous n'avons pû nous dispenser de raconter,

quoiqu'arrivée quelques années avant l'époque où notre Histoire est maintenant parvenue.

CHAPITRE II.

Matiere accommodée à tous les goûts.

Parva leves capiunt animos : peu de chose gagne un cœur tendre; c'étoit le sentiment d'*Ovide*, de ce grand maître, en fait d'amour ! ce qu'il y a de certain, c'est que, de ce moment, *Sophie* se sentit autant de penchant pour *Jones*, que d'aversion pour *Blifil*. Plus d'une rencontre de ce genre, arrivées depuis de tems à autres, & que la différence du caractére de nos deux condisciples doit faire présumer au Lecteur, ne servirent qu'à fortifier les sentimens de la jeune *Sophie*.

Quel que fût son peu d'expérience, elle pensoit assez pour apper-

cevoir que *Tom*, tout éventé, tout dissipé, tout polisson (tranchons le mot) qu'il sembloit être, n'avoit d'autre ennemi que lui-même : tandis que M. *Blifil*, quoique prudent, discret, & sérieux, n'avoit d'autre intérêt en vuë que celui d'un seul : & quel étoit ce seul ? la belle énigme à deviner.

Il y avoit trois ans passés que *Sophie* étoit sous la tutelle de sa Tante; & pendant tout ce tems, elle avoit peu vû nos deux jeunes gens. Elle avoit pourtant un jour dîné avec cette même Tante chez M. *Alworthy*; & c'etoit justement quelques jours après l'avanture du Garde-chasse, & de la perdrix tuée en contrebande. L'action généreuse de *Tom* avoit été racontée par M. *Alworthy*; & *Sophie* l'avoit écoutée, sans répondre un seul mot; la Tante même n'avoit pû tirer une parole d'elle, à leur retour au Château de M. *Western*.

Mais, la Femme-de-chambre de *Sophie* lui ayant demandé, en la deshabillant, des nouvelles du jeune M.

Blifil : Ne me parlez point de cet homme (répondit *Sophie* avec chaleur) je hais autant ſon nom , que je déteſte tout ce qui tient de la baſſeſſe & de la perfidie. Je ne conçois pas même , que M. *Alworthy* ſouffre qu'un pédant barbare puniſſe ſi cruellement un pauvre garçon , pour une action qui ne part que de l'extrême bonté de ſon caractére.

Au retour de *Sophie* chez ſon pere , il lui avoit confié le gouvernement de la maiſon , & l'avoit fait aſſeoir au haut bout de la table , où *Tom* (qui par ſes talens pour la chaſſe , étoit devenu le plus cher favori de M. *Weſtern*) dînoit preſque chaque jour.

Les caractéres francs & vifs , ſont ordinairement galans ; & cette galanterie , lorſqu'elle part d'un bon fond , tel qu'étoit réellement celui de *Jones* , rend bientôt un jeune homme attentif, obligeant, & preſque toujours complaiſant pour les femmes.

Tom , par cet endroit ſeul , ie

faiſoit heureuſement diſtinguer parmi toute la foule des Gentilshommes voiſins, qui fréquentoient chez M. *Weſtern*. Auſſi, à peine avoit-il atteint dix-neuf ans, qu'il avoit acquis parmi les Dames du canton, la réputation d'un très-aimable Cavalier. Il ne marquoit pourtant rien de particulier pour *Sophie*, que plus de reſpect peut-être que pour toute autre femme: il croyoit devoir cette eſpéce de diſtinction à ſa beauté, à ſa fortune, & à toutes les qualités aimables qui la rendoient à ſes yeux ſi ſupérieure à celles de ſon ſéxe: mais, de deſſeins ſur ſa perſonne, il n'en avoit aucun. Cet excès d'inſenſibilité, fait ſans doute dès-à-préſent mal augurer de lui; peut-être l'en juſtifierons nous bientôt.

Sophie, avec toute l'innocence & la modeſtie poſſible, avoit le cœur tendre & les paſſions vives. Ces ſentimens ſe développoient ſi ſenſiblement dans les converſations qu'elle avoit avec *Jones*, qu'il falloit être auſſi jeune & auſſi étour-

di qu'il étoit, pour n'en rien appercevoir. M. *Weſtern* lui-même, ſi toutes ſes idées n'avoient pas été renfermées dans ſon écurie & dans ſon chenil, en auroit ſûrement conçu des ſoupçons. Mais, le bon homme étoit ſi loin de-là, qu'il procuroit lui-même à *Tom* autant d'occaſions de voir ſa fille que le plus tendre amant en eût pû déſirer.

Il doit pourtant paroître moins étonnant, que ce penchant de *Sophie* pour *Tom* eût échappé à tous les autres yeux, puiſque la pauvre fille ne s'en étoit jamais apperçue elle-même; & que ſon cœur étoit irrévocablement perdu, avant qu'elle ſe doutât qu'il fut en danger.

Telle étoit la ſituation des choſes, lorſqu'une belle après midi, *Tom* ayant trouvé *Sophie* ſeule, lui dit, d'un grand ſérieux, après quelques complimens, qu'il avoit une grace très-importante à lui demander.

Quoique rien, ſoit dans la contenance, ſoit dans le propos de

Tom

Tom, ne dût le faire ſoupçonner d'être prêt à parler d'amour; cependant, un friſſonnement qui s'empara tout-à-coup de *Sophie*, ne lui eut pas laiſſé la force de répondre, ſi *Jones*, qui pour lors n'avoit que ſa requête en tête, ne ſe fut point hâté de la tirer d'embarras, en implorant ſa protection, pour ſon ami le Garde-chaſſe.

A ces mots, *Sophie* revenue de ſon trouble, lui répondit en ſouriant avec douceur, telle eſt donc cette grace importante que vous me demandez d'un air ſi grave? Je vous l'accorde de tout mon cœur: je plains véritablement ce pauvre homme; j'envoyai même hier quelques bagatelles à ſa femme.

Ces bagatelles, étoient une de ſes propres robbes, du linge, & dix shellings en argent. *Tom* en avoit eu le vent, & c'eſt ce qui l'avoit encouragé à parler enfin à *Sophie*; qui, charmée d'avoir trouvé l'occaſion de l'obliger, lui demanda une grace à ſon tour.

Une grace, Madame ! (s'écria *Tom*) si vous connoissiez le plaisir que m'inspire l'espoir de recevoir vos ordres, vous sentiriez qu'il n'en est point pour moi de plus extrême. Oui, Madame, je vous le jure ; oui, je jure, par cette chere main, que je voudrois sacrifier mes jours pour vous ! ....

Il s'étoit saisi, en s'exprimant ainsi, de la main de *Sophie*, qu'il baisoit & rebaisoit avec ardeur : c'étoit la premiere fois qu'il avoit osé les toucher. Les joües de cette aimable fille, qui, l'instant auparavant, étoient pâles, se couvrirent tout à coup d'une rougeur, *qui changea tous les lys en roses* : *Sophie*, pour la premiere fois, sentit des mouvemens, jusqu'alors étrangers pour elle ; & qui, lorsqu'elle eut le tems d'y penser à loisir, commencerent à lui dévoiler des secrets, que le Lecteur a sans doute déja suffisamment pénétrés.

Dès qu'elle put parler (& ce ne fut pas d'abord) elle lui dit, que la

grace qu'elle attendoit de lui, étoit de moins expoſer ſon pere aux dangers de la chaſſe; qu'on lui avoit parlé de leurs excès de maniere à la faire trembler chaque jour pour ſa vie; enfin, qu'elle le ſupplioit de faire en ſorte que M. *Weſtern* ſe ménageât à l'avenir un peu plus qu'il ne l'avoit fait.

Tom promit ſincerement d'exécuter les ordres de *Sophie*; & après l'avoir tendrement remerciée des bontés qu'elle daignoit avoir pour *George* & ſa famille, il la quitta tranſporté de ſon heureux ſuccès.

Sophie, n'étoit pas moins contente, mais dans un autre ſens. Le cœur du Lecteur, mâle ou femelle, (ſi l'un ou l'autre en eut jamais) ſe repréſentera mieux ce qui ſe paſſoit en elle que je ne pourrois le lui dire, euſſai-je autant de bouches qu'un Poëte en pourroit deſirer, pour manger aux dépens d'autrui.

M. *Weſtern* étoit accoûtumé l'après midi, ſitôt qu'il étoit ivre, de s'en-

dormir au ſon du clavecin. Il étoit grand amateur de Muſique ; & peut-être, même, auroit-il pû paſſer pour connoiſſeur : car, il déclamoit toujours contre les plus fameux ouvrages de *Handel*. Rien ne trouvoit grace devant lui, que ce beau ſimple & naturel, que tout le monde peut chanter, & qu'on retient dès la premiere fois ; auſſi, *le vieux Sir Simon*, *Jean Bobbing*, & quelques autres Vaudevilles de cette eſpece, étoient ſes airs les plus chéris, & les ſeuls qu'il put trouver bons.

Sa fille, quoique Muſicienne, & zélée partiſanne de *Handel*, avoit tant de plaiſir à amuſer ſon pere, qu'elle s'étoit prêtée, à apprendre toutes ces belles choſes. Elle tâchoit pourtant, de fois à autres, de le ramener à ce qu'elle appelloit le bon goût, & obtenoit avec peine la permiſſion de jouer quelques ſymphonies modernes.

Le ſoir même qui avoit ſuivi ſa converſation avec *Jones*, *Sophie*, au moment où ſon pere quittoit ſa

bouteille, joua trois fois de ſuite, ſans ſe faire prier, tous les airs favoris du bon homme : faveur dont il fut ſi comblé, que ſautant tout à coup en bas de ſon lit, il jura, en embraſſant tendrement ſa fille, que ſa main ſe perfectionnoit tous les jours. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable, pour remplir la promeſſe qu'elle avoit faite à *Jones* : *Sophie* en profita, & obtint toutes ſes demandes.

Le ſuccès de *Tom*, dans cette grande affaire, fit bruit dans le pays : on en parla diverſement. Les uns, applaudiſſoient à ſon bon cœur, d'autres s'en mocquoient, en diſant, qu'il n'étoit pas étonnant qu'un *vaurien* protégeât ſon ſemblable.

Blifil, ſur tout, en étoit indigné : il avoit toujours meſuré ſa haine, pour le Garde-chaſſe, à l'amitié que *Tom* avoit pour lui ; non pas qu'il en eût jamais reçu la moindre offenſe, mais par pur amour de la Religion & de la vertu : il ſuffiſoit que *George* n'eut pas bonne réputa-

tion. Ainsi *Blifil* regarda son rétablissement comme un reproche tacite très-offensant pour M. *Alworthy* ; & soutint, gravement, que nul autre motif n'avoit pû induire qui que ce soit à faire du bien à un aussi mauvais *sujet.*

Tuakum & Square, chanterent sur le même ton : la jalousie de tous les deux, & surtout celle du dernier (qui s'étoit d'abord flatté d'avoir fait quelque progrès dans le cœur de la veuve) étoit parvenue à son comble, contre notre ami *Jones*. Le drôle, qui touchoit alors à sa vingtiéme année, étoit en effet un très-beau garçon ; & la Dame, à toutes les attentions qu'elle avoit pour lui, paroissoit s'en appercevoir mieux qu'un autre.

Cependant, toute leur malice échoua auprès de M. *Alworthy*. Il se déclara très-satisfait du procédé de *Tom*, loüa sa persévérance, la candeur de son amitié, & souhaita qu'il pût donner souvent de nouvelles preuves d'une vertu qu'il trouvoit si louable.

Mais la fortune, qui d'ordinaire, ſert peu les jeunes gens du caractére de *Tom*, pour ſe venger peut-être du culte un peu trop négligé qu'ils lui rendent, ſe préparoit à mettre les actions de ce jeune homme dans un jour bien moins favorable aux yeux de M. *Alworthy*. C'eſt ce que nous verrons dans l'autre Chapitre.

CHAPITRE III.

Motifs de l'inſenſibilité de JONES *pour* SOPHIE.

J'Ai bien peur, que deux ſortes de gens n'ayent déja conçu quelque mépris pour mon Héros, relativement à ſa conduite envers *Sophie*. Les uns l'accuſent ſans doute d'imprudence, en le voyant ainſi négliger l'occaſion de faire une grande fortune ; les autres, ne condamnent peut-être pas moins ſa froideur pour une belle fille, qui

paroît n'avoir d'autre désir que celui de voler dans ses bras, pour peu qu'il veuille les ouvrir.

Je n'entreprendrai point de le justifier totalement. Je dirai seulement, que *Jones*, soit qu'il les tînt de *Tuaxum*, de *Square*, ou d'ailleurs, avoit ce qu'on appelle, des *principes*.

Ces principes, il est vrai, ne l'empêchoient pas toujours de faire le mal; mais aussi ne lui permettoient-ils jamais de le faire, sans le sentir, & sans s'en faire des reproches. C'est cette voix sécrette, par exemple, qui lui avoit appris, qu'un homme, qui après avoir été bien fêté dans une maison, finit par en voler le Maître, doit être regardé comme le plus lâche & le plus méprisable des scélérats. C'est ce sentiment intérieur, qui lui disoit tout bas, que si ce même homme, non content de voler le bien de son hôte, lui enlevoit encore sa fille, il n'étoit point de supplice dont cet infâme ne fût digne.

S'il eut été bien amoureux de

Sophie, je ne dis pas qu'il n'eut oublié tant ſoit peu, ces *principes*. Mais permettez-moi de penſer, que la différence eſt grande entre un enlevement motivé par l'amour aveugle, & celui qui n'auroit d'autre motif que le vil intérêt.

Diſons donc, que ce jeune homme n'étoit point du tout inſenſible aux charmes de *Sophie*; qu'il étoit, au contraire, enchanté de ſa beauté, & de tout ce qu'il découvroit chaque jour d'aimable en elle : mais, que tant de mérite n'avoit pas gravé dans le cœur de *Jones* des impreſſions auſſi profondes que le Lecteur eût pû le déſirer. Cependant, comme indépendamment de toutes ces raiſons, on pourroit peut-être encore l'accuſer de ſtupidité, ou de défaut de goût, il faut vaincre nos répugnances, & dire les choſes telles qu'elles ſont.

Apprenez donc, amis Lecteurs, que *Tom* étoit amoureux; mais qu'il l'étoit d'une autre femme.

Je vois votre ſurpriſe, & je vous entens déja condamner ma réticen-

ce : vous ne devinez pas ; quelle eſt cette rivale de *Sophie*, dont nous n'avons pas encore dit un mot ? Car, quant à *Madame Bliſil*, quoique nous ayons été obligés de faire mention des égards qu'elle avoit pour *Tom*, nous n'avons pourtant, je crois, rien dit, d'où l'on puiſſe induire qu'il ſe ſentît quelque penchant pour elle ?

Pour ne pas vous faire trop languir, rappellez-vous donc, que nous avons déja parlé pluſieurs fois de la famille de *George Seagrim*, le Garde-chaſſe, conſiſtant maintenant en une femme & cinq enfans.

La cadette des filles, que l'on nommoit *Moly*, paſſoit pour une des beautés du canton.

Congreve dit fort bien, *qu'il eſt dans le vrai Beau, un je ne ſçai quoi, qui frappe rarement les ames vulgaires* : donc la craſſe, & les haillons mêmes ne peuvent dérober ce précieux *je ne ſçai quoi*, aux ames d'une eſpece plus ſublime.

Quoiqu'il en ſoit, la beauté de

cette fille n'avoit fait quelque impression sur *Tom*, que lorsque *Moly* avoit commencé à atteindre sa seiziéme année : c'est alors que *Tom*, âgé de trois ans plus qu'elle, en étoit devenu amoureux. *Moly* avoit déja senti pour lui quelque tendresse ; & sans les principes de *Jones*, il n'eut pas dédaigné d'en profiter. Mais, quoique son tempérament le portât assez à jouir du bien présent, notre Héros ne pouvoit pourtant s'empêcher de regarder l'abus qu'on fait de la foiblesse d'une jeune personne, quoique d'un rang inférieur au nôtre, comme un crime trés-condamnable. D'ailleurs l'amitié qu'il avoit pour *George*, & la pitié que lui inspiroit l'état de sa famille, fortifiant chaque jour ces bonnes réfléxions, il obtint enfin sur lui-même d'abandonner cette poursuite, & d'être trois mois entiers sans aller chez le Garde-chasse.

Ce refroidessement subit, de la part d'un jeune homme dont on se flattoit d'être aimée, n'accom-

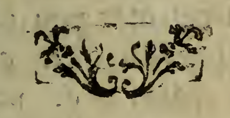
modoit pas *Moly*. Cette fille, que nous avons dit si belle, l'étoit en effet : mais, c'étoit de ces beautés mâles & vigoureuses, dont les inclinations ne démentent presque jamais la figure ; de ces femmes, en un mot, qui de leur sexe, n'ont tout au plus que les dehors. Son dépit, & quelqu'autre chose encore, augmenta sa passion pour *Jones*, au point de ne laisser perdre aucune occasion de se rencontrer sur ses pas ; elle en fit tant enfin, que *Tom* eût surpassé tous les Héros, s'il avoit eu la force de résister à tant d'amour.

Elle se conduisit pourtant avec assez d'adresse (& en falloit-il beaucoup avec un Amant, de l'âge & du caractere de *Tom* !) elle se conduisit si bien, dis-je, qu'il n'attribua la défaite de *Moly*, qu'à lui-même ; & qu'il ne la regarda que comme une tendre Amante, qui avoit enfin succombé à la violence des feux de son Amant, & à la force de sa passion pour lui.

La façon de penser, & le bon

cœur de ce garçon , ſont aſſez connus, pour que le Lecteur ne trouve point étrange qu'il ne vit plus *Moly*, que comme un objet, dont le bonheur, ou l'extrême infortune, étoient maintenant dépendans de la façon dont il agiroit avec elle.

Telle eſt enfin la vraie raiſon de cette inſenſibilité qu'il avoit marquée pour les charmes de *Sophie*: d'un côté, il ne pouvoit ſe réſoudre à abandonner *Moly*, ſurtout dans la ſituation critique où il l'avoit miſe; de l'autre, à tromper une fille auſſi aimable & auſſi reſpectable à ſes yeux, que l'étoit *Miſs Weſtern*.



CHAPITRE IV.

Le plus court de ce Livre.

LA mere de *Moly* fut la premiere à s'appercevoir du naiſſant embonpoint de ſa fille. Elle crut, ſottement, que le moyen de la cacher aux yeux du voiſinage, étoit de lui faire porter cette même robbe dont *Sophie*, peu de jours auparavant, lui avoit fait préſent.

Moly fut charmée de cette occaſion de rehauſſer ſes attraits: car, quoique ſon miroir les lui eût ſouvent exagerés, mêmes à travers l'extrême ſimplicité (pour ne rien dire de plus) de ſon ajuſtement; quiqu'en cet état peu avantageux, elle fût parvenue à conquérir le cœur de *Jones*, & peut-être de quelques autres; elle imagina pourtant, que cet accroiſſement de parure, ne pouvoit qu'augmenter ſes charmes aux yeux de ſon Amant,

& peut-être étendre aussi ses prores conquêtes

Le Dimanche suivant, *Moly* revêtue de la robbe, coëffée d'un bonnet à dentelle, & ornée de quelques autres présens de *Jones*, sort brillante de chez elle, l'éventail à la main, & s'achemine à la Paroisse.

Que les Grands sont trompés, s'il croyent s'être appropriés tout ce qui est du ressort de l'ambition, & de la vanité ! ces nobles qualités fleurissent tout autant dans une Eglise, ou dans un cercle de Vilage, que dans les Assemblées les plus illustres : plus d'une chétive Sacristie a vû concerter des projets, & des ressorts politiques, dignes d'étonner un conclave. Les femmes du bas étage ne le cédent pas d'avantage aux autres ; & ne sont pas moins sçavantes dans les ruses & les intrigues proportionnées à leur état, que leurs supérieures, soit par la qualité ou par la fortune. La plus petite Ville a ses prudes, ses coquettes, ses *modes*, ses lor-

gneries, ſes rivalités, ſes tracaſſeries, ſes ſcandales.

Puiſſans du ſiécle! laiſſez tomber un œil moins dédaigneux ſur la prétendue ignorance de vos inférieurs; & vous, Vulgaire! reſpectez plus les vices de vos maîtres.

Moly avoit pris place dans l'Egliſe, long-tems avant qu'aucun des Paroiſſiens l'eût reconnue. Chacun ſe demandoit, tout bas, quelle étoit cette Dame? mais, dès qu'on fut bien aſſuré que c'étoit elle, le ricannement, le chuchetage, & enfin les éclats de rire, devinrent tout-à-coup ſi bruyants dans le quartier des femmes, que M. *Alworthy* fut obligé d'interpoſer ſon autorité pour y rétablir la décence.

CHAPITRE V.

Combat.

MOnsieur *Western* avoit une terre dans cette Paroisse ; & comme son Château étoit moins éloigné de cette Eglise, que de la sienne, il venoit souvent au service à la nôtre. Il y étoit justement, avec la charmante *Sophie*, lorsque ce scandale arriva.

Sophie, qui, trouva la fille aimable, eut pitié de la simplicité qu'elle avoit eüe de se vêtir ainsi, & de ce que son imprudence lui eut attiré si hautement l'envie de ses égales. A peine fut-elle de retour chez son pere, qu'elle envoya chercher le Garde-chasse, auquel elle ordonna de lui amener sa fille, avec promesse d'en avoir soin, & de la prendre peut-être à son service, lorsque sa femme de chambre, à qui elle avoir donné son congé, seroit partie.

George, qui n'étoit déja que trop instruit de la situation de sa fille, fut frapé de la foudre à cette proposition. Il répondit, en balbutiant, qu'il craignoit que sa fille ne fut trop maladroite pour servir une si grande Dame. Peu importe, repartit *Sophie* : elle apprendra bien-tôt; je l'aime, envoyez-la moi.

George, qui n'avoit plus le mot à dire, revint au plutôt chez lui pour consulter sa femme sur les moyens de sortir d'un si grand embarras. Mais le diable avoit travaillé pendant son absence à lui en susciter bien d'autres.

La belle robbe de sa fille avoit irrité l'envie & la jalousie des femmes. A peine M. *Alworthy* & la Noblesse des environs avoit quitté l'Eglise, que cette rage, long-tems retenue, avoit éclatée en injures, de la part de l'escadron féminin. *Moly*, qui avoit du courage, n'avoit pas crû devoir les supporter; des injures, on en étoit venu aux voyes de fait: on avoit eu l'indignité d'éclabousser & de gâter sa

robbe. La vivacité de ſon reſſentiment avoit achevé d'en faire une Héroïne, qui après avoir mis hors de combat la moitié de ſes ennemies, alloit être accablée par l'autre, ſi *Tom Jones* qui par haſard paſſoit à cheval, avec *Square* & *Blifil*, n'avoit à coups de fouet diſperſé toutes ces furies, & fait porter la triſte *Moly* chez ſon pere.

La douleur de *Tom*, eſt plus aiſée à imaginer qu'à décrire. Après lui avoir fait donner tous les ſecours poſſibles, il fut pourtant obligé de la quitter pour aller rejoindre ſa compagnie, après lui avoir dit à l'oreille, en l'embraſſant, qu'il comptoit la revoir le ſoir. Les ſœurs de *Moly* eurent beau champ pour la déſeſpérer, après le départ de *Jones* ! la mere même, quoique premiere cauſe du malheur de ſa fille ; fit *chorus* avec elles. *Moly* paroit, & ripoſtoit à tout ; & toutes crioient enſemble à tuë tête, lorſque *George* arriva chez lui, chargé & très-embarraſſé des propoſitions de *Sophie*.

Il épuiſa vainement ſes poulmons, ſans pouvoir obtenir un petit inſtant d'audience. Le pauvre homme, étourdi du bruit, ainſi que des reproches de ſa femme & de ſes filles (à cauſe de ſon attachement pour *Jones*, d'où diſoit-on, provenoit le deshonneur de la famille) ne ſçavoit plus à quel Saint ſe voüer. Il n'étoit naturellement méchant, ni colérique : mais ſa femme avoit ſi ſouvent abuſé de ſa patience, qu'après avoir long-tems cherché de bonne foi un remede propre à calmer la fougueuſe aigreur de ſa bile, il étoit depuis peu parvenu à en trouver un, violent il eſt vrai, & peu uſité dans ce qu'on appelle un *certain monde ;* mais ſûr, mais efficace, & dont l'effet n'avoit jamais manqué.

Le bon Maître *George* avoit la recette tout juſtement au bout du bras : il en fit uſage ; & le calme ſubit, qui ſuccéda à la tempête, le convainquit, plus que jamais, de la vertu de ce puiſſant *Topique.* Un grand conſeil fut enſuite tenu ; *Mo-*

ly acheva la guérison de sa mere ; en lui montrant quelques *guinées* qu'elle avoit reçûes de *Jones*, & en lui en donnant une ; & il fut enfin décidé, que l'état actuel de cette fille ne permettant pas de l'exposer au service de Mademoiselle *Sophie*, il falloit faire ensorte de trouver quelque prétexte pour procurer cette place à l'une de ses sœurs.

CHAPITRE VI.

Nouvelles racontées par le Ministre S U P P L E. *Effets qu'elles produisent.*

LE lendemain, *Tom*, après avoir chassé le matin avec M. *Western*, fut retenu à dîner chez lui.

L'aimable *Sophie* étoit plus gaie, & plus brillante encore que de coûtume : *Jones*, probablement, avoit quelque part au soin qu'elle avoit pris de sa parure. Si son dessein étoit de le charmer, sa réussite fut complette.

M. *Supple*, Ministre de la Paroisse, vint augmenter le nombre des convives. C'étoit à tous égards, un très-bon homme, singulierement taciturne à table, quoique sa bouche n'y fût jamais oisive ; mais, qui avoit pour coûtume, au dessert, d'indemniser la Compagnie de son silence.

La nappe, à peine étoit-elle levée, qu'adressant la parole à M. *Western*, il lui apprit que M. *Alworthy* avoit le matin même condamné une fille du Village, à *Bridwel.* *

Cette nouvelle, vû le caractére doux & pacifique du Juge, étonna beaucoup l'assemblée ; qui fut bien plus surprise encore, en apprenant que la coupable étoit *Moly*, dont la foiblesse pour un homme, qu'elle n'avoit jamais voulu nommer, n'étoit maintenant que trop publique dans la Paroisse. M. *Alworthy*,

* On a déja dit, que c'est une fameuse maison de correction.

informé de la bagarre ſcandeleuſe de la veille, en plein cimetiere, & qui avoit mandé *Moly* pour en ſçavoir tout le détail, s'étoit d'abord apperçû de l'état de cette fille, qui, forcée d'avouer ſa faute, étoit peut-être déja en chemin pour le lieu deſtiné à ſa pénitence.

Le Miniſtre n'avoit pas achevé ces derniers mots; que *Tom* quittant tout à coup la table, étoit parti comme un éclair.

Un long éclat de rire, de la part de M. *Weſtern*, rendit le Miniſtre muet; *Sophie*, rouge juſqu'au blanc des yeux, les tenoit fixés ſur la table, & ne quitta cette attitude, que lorſque M. *Weſtern* redoublant ſes éclats, affirma par un très gros *juron*, qu'il connoiſſoit le pere de l'Enfant; qu'il venoit de boire avec lui, & qu'il ne lui en vouloit pas plus de mal.

A ces mots, *Sophie* prenant prétexte de ce que ſon pere alloit entrer en belle humeur, ſe retira dans ſon appartement, où l'intérêt ſenſible qu'elle prit à la nou-

velle du Miniſtre, lui prouva que ſon cœur étoit bien plus engagé qu'elle n'avoit encore oſé le croire.

Quand le Miniſtre fut parti, & que M. *Weſtern* eut fait ſa *méridienne* ordinaire, il fit envain appeller ſa fille pour jouer du clavecin : un violent mal de tête lui ſervit d'excuſe, & la diſpenſa même de deſcendre pour ſouper : ce qui mit le bon Gentilhomme, qui n'aimoit pas à manger, encore moins à boire ſeul, dans la néceſſité de faire appeller un Fermier voiſin, pour avoir du moins un vis-à-vis à qui parler.

CHAPITRE VII.

C'eſt fort bien fait ! dira quelqu'un.

TOm *Jones* avoit couru le matin ſur les chevaux de M. *Weſtern*; de façon, que n'en ayant point

à

à lui dans l'écurie, & ne jugeant pas à propos de perdre le tems à en faire seller un, il prit le parti de retourner au Château à pied; & ce voyage, qui étoit de plus d'une lieue, fut fait en moins d'une demi-heure.

En arrivant à la premiere avenue de M. *Alworthy*, il rencontra le Connétable,* avec son monde, conduisant *Moly* à sa destination. *Tom* outré de ce spectacle, la prit dans ses bras, & jura en l'embrassant tendrement, qu'il tuëroit le premier d'ent'eux assez hardi pour approcher de cette fille. Console-toi, disoit-il ma chere *Moly !* je ne t'abandonnerai jamais.

Le Connétable, tremblant, & chapeau bas, ouvroit de grands yeux, & ne sçavoit quel parti prendre. *Jones*, le pria poliment de revenir avec lui chez son pere, (c'est ainsi qu'il crut alors devoir

---

* Officier de Police, dont les fonctions sont à peu près celles de nos Commissaires.

appeller M. *Alworthy*) je ſuis certain, dit-il, qu'il n'a beſoin que de m'entendre, pour pardonner à cette pauvre fille.

Cet Officier, qui de bon cœur eût composé à moins, ne ſe fit pas prier deux fois.

M. *Alworthy* étoit à la promenade : *Tom* laiſſa ſon monde dans la ſalle publique, & courut le chercher. Dès qu'il l'eut rencontré, il ſe jetta à ſes pieds, lui avoua ſa faute, & le ſupplia, les larmes aux yeux, d'avoir pitié d'une infortunée beaucoup moins coupable que lui.

M. *Alworthy*, quoique touché de la douleur & ſurtout de la ſincerité de *Jones*, étoit ennemi du vice : la clémence, & la juſtice qui combattoient à la fois dans ſon cœur, le laiſſoient indécis & embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre. *Jones* étoit toujours à ſes pieds, écoutant avec humilité les pieuſes & vives remontrances de ſon bienfaiĉteur, qui enfin attendri par le repentir du pécheur, conſentit que *Moly* fût renvoyée chez

ſon pere, pour y pleurer ſa faute; & vivre mieux à l'avenir.

Cet événement laiſſa pourtant dans l'eſprit de M. *Alworthy* quelques impreſſions peu favorables pour *Jones ;* mais, après avoir longtems réfléchi ſur le fond du caractére de ce jeune homme, il commença à en avoir la même opinion que le Lecteur en a déja ſans doute. En péſant ſes vertus & ſes vices, la balance lui parut pancher du bon côté.

Auſſi, *Tuakum* perdit-il ſon tems, lorſqu'inſtruit de cette hiſtoire par le religieux *Bliſil*, il vint pour dénigrer *Tom* dans l'eſprit de ſon bienfaiteur. Tout le venin de ſes pieuſes invectives, ne fut payé que de cette froide réponſe : je ſçai que les jeunes gens du tempérament de *Tom*, ne ſont que trop ſujets au vice que vous avez raiſon de condamner ; mais j'ai vu le fond de ſon cœur, & la vérité de ſon repentir, ainſi comptez qu'il ſe corrigera.

Square, tout auſſi violent, mais

plus artificieux, s'y prit plus finement pour tirer parti de cette avanture, au gré de sa haine pour *Tom*.

Le Lecteur n'a pas oublié les petits incidens de la Perdrix tuée, du Cheval vendu, ni des autres faits également graves, rapportés dans notre second Livre : tous événemens, qui bien loin d'avoir altéré l'affection de M. *Alworthy* pour l'orphélin, n'avoient fait que la fortifier. Les ames fortes & généreuses, pardonnent volontiers aux foibles ; & la pitié les y attache d'autant plus.

Square lui-même, n'étoit pas à sentir les effets qu'avoient pu produire ces différentes bonnes actions de *Jones*, dans une ame de la trempe de celle de M. *Alworthy*. Notre Philosophe sçavoit très-bien ce que c'étoit que la vertu ; quoiqu'il ne l'eût peut-être pas toujours cultivée de bonne foi. A l'égard de *Tuakum*, je ne vous dirai pas précisément pourquoi, mais ces idées n'étoient jamais entrées dans

ſa tête. Il voyoit *Tom* dans un faux jour, & croyoit que tous les autres devoient le voir de même. Si M. *Alworthy* paroiſſoit agir autrement, c'étoit ſuivant lui, l'orgueil d'un amour-propre mal entendu, qui ne vouloit pas avouer s'être trompé dans le choix d'un ſujet qu'il avoit d'abord cru digne de ſon affection.

L'occaſion de perdre *Tom*, en prenant M, *Alworthy* par l'endroit ſenſible, parut donc très-favorable à M. *Square*. Après lui avoir rappellé toutes les petites fredaines de ce jeune homme, voici ce qu'il ajouta d'un ton fait pour paroître celui de la vérité.... Je ſuis véritablement fâché, dit-il, d'être obligé d'avouër que cet enfant nous a trompés tous deux. Je n'ai pû, je le confeſſe, m'empêcher d'être ſéduit par des procédés, qui, quoique vicieux en apparence, paroiſſoient cependant avoir *l'amitié* pour motif. Sa jeuneſſe, me faiſoit excuſer ce qu'ils pouvoient avoir d'irrégulier. Aurois-je imaginé,

eussiez-vous cru vous-même, que ces sacrifices de la vérité, dont la cause nous paroissoit si excusable, n'eussent d'autre objet, qu'une passion aussi vive que criminelle? Nous ne voyons maintenant que trop à découvert d'où procedoit la fausse générosité de ce jeune homme envers le Garde-chasse & sa famille! Il protegeoit le pere, pour séduire plus aisément la fille; il nourrissoit la famille entiere, pour parvenir plus aisément à opérer la honte & l'infamie d'une de celles qui la composent. Telle est donc l'*amitié!* Telle est donc la générosité de *Tom!*.... Oui, Monsieur, cet exemple me fait jurer en ce moment, de ne plus rien excuser des foiblesses de la nature; de ne plus rien penser de vertueux, que ce qui quadrera dans la derniere exactitude, avec *la régle inaltérable du Droit.*

Ces idées s'étoient déja offertes, dans le lointain, à M. *Alworthy*, & son bon cœur les avoit rejettées. Mais, ainsi présentées par un tiers,

& dans un point de vûe si plausible, elles ne pouvoient manquer de produire tout l'effet que *Square* en avoit attendu.

CHAPITRE VIII.

Plus de choses, & plus claires, mais partant de la même source.

LE Lecteur ne sera, je crois, pas fâché de revenir avec nous chez *Sophie*. Elle avoit passé la nuit du soir où nous l'avions quittée, assez désagréablement. Le sommeil l'avoit peu favorisée; les songes encore moins. Quand Mademoiselle *Honora*, sa femme-de-chambre, étoit entrée dans son appartement, à l'heure ordinaire, *Sophie* étoit déja debout & habillée.

A la campagne, pour peu qu'on ne demeure qu'à une lieue les uns des autres, on est censé voisins; & les nouvelles volent avec la même vîtesse, que si l'on vivoit

porte à porte. Mademoiselle *Honora* sçavoit déja toutes les circonstances de l'aventure de *Moly*, & débuta par en régaler sa maîtresse, en jettant tout le blâme du fait sur l'imprudence de la fille, & en plaignant extrémement le pauvre *Tom*, qu'elle avoit, disoit-on, séduit; & qui, par cette faute, que les circonstances rendoient pourtant excusable dans un jeune homme, étoit tombé dans la disgrace de M. *Alworthy*.

Honora n'auroit de long-tems épuisé un si beau texte, si *Sophie*, impatientée de son verbiage, ne l'avoit pas interrompue, avec quelque sorte d'aigreur, pour lui dire d'aller voir si M. *Western* ne l'attendoit pas à déjeuner. *Honora* obéit, en murmurant: nous en dirons la cause une autre fois; & pour en indemniser le Lecteur, nous lui ferons part de ce qui se passoit alors dans la tête de *Sophie*.

On sçait déja, qu'elle s'étoit senti quelque penchant pour M. *Jones*; & que ce penchant s'étoit beau-

coup accru, avant qu'elle s'en fût doutée. Lorſqu'elle en avoit reconnu les premiers indices, ſon cœur s'étoit trouvé rempli d'un ſentiment ſi délicieux, & ſi nouveau pour elle, qu'à peine avoit-on penſé à le combattre : moyennant quoi, la tendre *Sophie* avoit laiſſé croître inſenſiblement des feux, dont ſon peu d'expérience ne lui avoit pas même laiſſé entrevoir ce qu'elle avoit à craindre.

L'avantute de *Moly*, lui deſſilla les yeux. Elle connut, & ſe reprocha ſa foibleſſe ; elle en fut effrayée. Ce coup d'œil ſubit ſur l'état de ſon cœur, quoique bien douloureux pour elle, produiſit pourtant l'effet d'un reméde auſſi violent que déſagréable, & ſuſpendit pour le moment le cours du mal.

L'opération fut ſi prompte, que dans le peu de tems que dura l'abſence de la femme de chambre, *Sophie* ſe crut entierement guérie, & fut déjeuner avec ſon pere, d'un air auſſi libre, & le cœur auſſi dégagé que ſi *Tom* lui eût toujours été indifférent.

Il en eſt des maladies de l'eſprit, comme de celles du corps; elles ſont ſujettes aux rechûtes. *Sophie*, hélas! ne l'éprouva que trop. A peine eut-elle revû *Jones*, que les premiers *ſymptômes* reparurent; & qu'à datter de ce jour, ſon cœur ne reſſentit plus que des mouvemens intermittens.

Sa ſituation devint bien différente de ce qu'elle étoit d'abord: cette paſſion, quelques jours auparavant ſi délicieuſe, ne lui parut plus qu'un poiſon dans ſon cœur. Elle s'arma de toute ſa raiſon, fit des efforts au deſſus de ſon âge, pour triompher de ſa foibleſſe, & pour en extirper juſqu'aux moindres racines. Son ſuccès fut ſi rapide, qu'elle ſe crut bientôt en état d'eſpérer ſa guériſon du tems, ou de l'abſence. Elle réſolut d'éviter, autant qu'il lui ſeroit poſſible, la rencontre de *Tom*, en attendant qu'elle pût obtenir de ſon pere la permiſſion d'aller paſſer quelques mois chez ſa Tante, qui demeuroit à quelques lieuës de là.

Mais la fortune, qui avoit d'autres vûes, mit un obstacle invincible à ce projet, en faisant naître l'incident que nous allons raconter.

CHAPITRE IX.

A quelque chose, malheur est bon.

LA tendresse de M. *Western*, pour sa fille, augmentoit chaque jour avec les bonnes qualités qu'il découvroit en elle; ses chiens, même les plus chéris, se voyoient quelquefois forcés de céder à *Sophie* les tendres caresses de leur Maître. Mais, comme il ne lui étoit pas possible de gagner assez sur lui-même pour les abandonner, il trouva enfin, après y avoir réfléchi mûrement, un moyen capable de concilier de si chers intérêts. Ce fut, d'engager sa fille à apprendre à monter à cheval, & à

venir à la chasse avec lui.

Sophie, pour qui les désirs de son pere étoient des Loix, quoiqu'elle n'eût aucun goût pour un exercice qu'elle croyoit trop violent pour elle, souscrivit pourtant à sa volonté. Il est vrai qu'un autre motif, indépendamment de celui de l'obéissance, concouroit à la déterminer sans peine : elle espéroit que sa présence & ses insinuations, en calmant l'impétuosité du vieux Chasseur, préviendroient peut être les accidens qui la faisoient trembler chaque jour pour la vie de son pere.

Ce qui pouvoit la retenir le plus, étoit la crainte de se rencontrer trop souvent avec *Jones*, qu'elle avoit résolu de fuir. Mais, comme la saison de la chasse commençoit à tirer à sa fin, elle se flattoit qu'une absence de quelque tems chez sa Tante, la délivreroit entierement d'une passion qui la gênoit encore. Que dis-je ? elle se flattoit même alors d'être assez forte, pour pouvoir se retrouver

à la saison prochaine avec *Tom*, sans le moindre danger pour elle.

Au retour de sa seconde chasse, au moment que précédant son pere, elle alloit arriver au Château, le cheval fringant de *Sophie*, qui avoit besoin d'un Cavalier plus ferme, s'avisa tout à coup de se câbrer, & de la secouër si vivement, qu'elle étoit prête à perdre les arçons, lorsque *Jones*, qui la suivoit toujours des yeux, accourut à son secours. Le fougueux animal, se sentant arrêté par la bride, après s'être câbré de plus belle, fit sauter la pauvre *Sophie* de dessus son dos, avec tant de violence, que c'étoit sans doute fait d'elle, si *Tom*, au risque de tout ce qui pouvoit en arriver, ne l'eût heureusement reçue dans ses bras.

Sophie étoit si effrayée, qu'elle fut long tems sans pouvoir répondre à *Jones*, qui mouroit d'inquiétude qu'elle ne fût blessée. Elle l'assura, en reprenant ses sens, qu'elle ne ressentoit aucun mal; & le remercia du zéle qu'il avoit té-

moigné pour elle, dans un péril aussi pressant. Je suis donc bien récompensé, Madame, répondit *Jones* : Dût-il m'être arrivé de plus grands malheurs encore, je les aurois de bon cœur affrontés, pour vous préserver de la moindre blessure.

Quel malheur, répliqua *Sophie*, avec vivacité, vous est il donc arrivé ! quoi, seriez vous blessé ?

Ne vous effrayez point, Madame, repartit *Jones*, Dieu soit loué, je vous ai secourue à tems ! après ce que j'ai craint pour vous, pouvoit-il m'en coûter moins qu'un bras.

Un bras ? s'écria *Sophie*, Ciel ! seroit-il cassé ?

Je le crois, Madame, répondit froidement *Tom*, mais souffrez que je vous reméne au Château ; votre pâleur me fait trembler : la main qui me reste encore, est à votre service.

Sophie, voyant pendiller son bras gauche, tandis qu'on la] soûtenoit de l'autre, ne douta plus de la vé-

rité. Elle devint plus pâle, & plus saisie de l'accident de *Tom*, qu'elle ne l'avoit été du sien même. Le frissonnement qui s'empara d'elle, étoit si violent, qu'il avoit peine à la soutenir ; & peut-être que *Jones* eût bientôt succombé lui-même, si ses yeux fixés sur *Sophie*, n'eussent pas lû dans la tendre langueur de ses regards, combien le cœur de cette aimable fille étoit sensiblement touché de tout ce qu'il souffroit pour elle.

M. *Western*, arrivant alors avec son monde, fut informé par *Sophie* de tout ce qui venoit d'arriver. Il embrassa, & remercia mille fois, les larmes aux yeux, le sauveur de sa fille.

Cet événement produisit un effet bien favorable pour *Tom*, dans l'ame de *Sophie*; elle aimoit le courage : elle en trouva dans la façon dont il s'etoit exposé pour la garantir d'une chute aussi dangereuse, que certaine. La qualité d'homme courageux, eut toûjours droit de plaire au séxe : on en

dit plus d'une raison ; mais, je m'en tiens au sentiment de *Bayle*, qui attribue cette prédilection des femmes, pour les gens braves, au violent amour qu'elles ont généralement pour la gloire ; souvent, à l'envie de dominer sur ceux qui dominent, ou sont dans le cas de dominer sur les autres : & presque toujours, au sentiment intérieur de leur propre foiblesse.

Quoiqu'il en soit, cet événement fit grande impression sur *Sophie;* & après nne très-exacte recherche, j'ai tout lieu de penser que cette belle n'en fit pas moins alors sur le cœur de *Jones*; qui, dit-on, avoit commencé depuis quelques jours, à devenir sensible au pouvoir vainqueur de ses charmes.



CHAPITRE X.

Suite du précédent. Converſation de SOPHIE, *avec ſa femme de chambre.*

EN arrivant chez ſon pere, *Sophie*, qui s'étoit traînée juſques-là avec peine, tomba évanouie dans un fauteuil. A force de ſecours, elle revenoit à elle-même, lorſque le Chirurgien que l'on avoit fait appeller pour *Tom*, entra dans l'appartement, & dit qu'il falloit abſolument la ſaigner. M. *Weſtern* fut du même avis; & *Sophie*, toujours obéiſſante, quoique très ennemie de la ſaignée, abandonna ſon beau bras au diſciple de *S. Côme*.

Dès que l'opération fut faite, elle ſe retira dans ſon appartement, pour ne pas retarder plus long-tems celle qu'il falloit faire à *Tom*; & de là ſeul naiſſoit peut-être ſa ré-

pugnance à se laisser saigner. Mais M. *Western*, lorsqu'il s'agissoit de sa fille, ne connoissoit personne, & n'avoit des yeux que pour elle. Quant au pauvre *Jones*, il ressembloit alors à la Statue de la *Patience*, assise sur un monument, & souriant à la douleur. Le sang, qu'il croyoit encore voir sortir du beau bras de *Sophie*, lui faisoit presque oublier tous ses maux.

Son tour vint cependant ; & après avoir soutenu en héros, l'opération la plus douloureuse, il fut mis au lit chez M. *Western*, qui ne voulut jamais permettre qu'on le portât chez M. *Alworthy*.

Mademoiselle *Honora* avoit assisté à son suplice. Elle fut bientôt mandée par sa maîtresse, qui brûloit d'être instruite de l'état du malade.

La femme de chambre, enchantée du courage de *Jones*, ne tarissoit point sur ses louanges : la bonté de son caractére, les graces de sa figure, la blancheur même de

ſa peau, rien ne fut oublié.

Toute autre que Mademoiſelle *Honora*, ſe ſeroit apperçuë de l'effet que produiſoit ce diſcours ſur ſa jeune maîtreſſe; mais, ayant heureuſement rencontré ſa propre figure dans un miroir de l'appartement, la bonne femme de chambre n'avoit pû ſe perdre de vûe pendant tout le cours de ſa harangue, ni par conſéquent ſonger à l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur le viſage d'autrui.

Sophie eut donc le tems de ſe remettre, & de dire en ſouriant à *Honora*: en verité je te crois amoureuſe de ce jeune homme?..... moi, Madame! répondit-elle; moi amoureuſe de lui? je vous jure ſur mon ame, ſur mon honneur même, qu'il n'en eſt rien. Qu'il ſoit aimable tant qu'on voudra, qu'il plaiſe même à M. *Alworthy* d'en faire un Gentilhomme; je ſuis ce que je ſuis: mes parens étoient du moins mariés; & mon grand pere étoit bien membre du Clergé. Non, non, Ma-

dame : tout beau, tout courageux qu'il eſt, je crois que mes parens ne me verroient pas, de bon œil, prendre les reſtes d'une *Moly Seagrim*.

J'admire votre impertinence, interrompit *Sophie*, avec un ſang froid, qu'on eut cru naturel, d'oſer parler avec auſſi peu de ménagement d'un ami de mon pere ! .... quant à la fille que je viens de nommer, je vous défens de jamais prononcer ſon nom, du moins en ma préſence.

Honora, étourdie de la mercuriale, chercha à réparer ſa ſotiſe. Ce n'étoit, s'écria-t-elle, que l'indignation qu'elle avoit conçue contre *Moly* pour avoir ſéduit *Jones*, qui l'avoit outrée contre cette fille. A l'égard de M. *Tom*, elle n'avoit que mille biens à en dire ; elle avoit toujours ſoutenu ſon parti, envers & contre tous ceux qui parloient de ſa bâtardiſe. Il n'étoit pas poſſible, ajouta-t-elle, qu'avec un ſi bon cœur, un air ſi noble, une main auſſi blanche, il ne fût pas né vé-

ritablement Gentilhomme. Il mérite d'être aimé, ſans doute, s'écria-t'elle ; auſſi, tout le monde l'aime, & Dieu permettra que tout ſe découvre un jour.

Sophie rioit de tems en tems, ſous cappe, à certains traits de cette Palinodie ; ce qui étant interprété favorablement par Mademoiſelle *Honora*, l'encouragea bientôt à s'écrier, ah ! j'en dirois bien d'autres, ſi je ne craignois pas de vous offenſer....

Que me dirois-tu donc ? repondit *Sophie* toute émue ; parle, je te l'ordonne, & je t'en prie.

Ah, Madame ! quoiqu'il n'y penſât point à mal ... Ce récit vous offenſeroit peut-être ; & j'en ſerois au déſeſpoir.

Finis donc ; je le veux, répartit vivement *Sophie*, je ne veux pas que l'on me cache rien.

Eh bien, Madame, je vous dirai donc, puiſque vous le voulez, que M. *Jones*, étant un jour entré dans une chambre où j'étois à travailler, & ayant apperçu votre man-

chon ſur une chaiſe, ce même manchon que vous me donnâtes avant hier..... le prit, mit ſes mains dedans, & le baiſa..... ah, Madame! je ne vis jamais de baiſer ſemblable.... j'imagine, interrompit *Sophie*, qu'il ignoroit que ce manchon fût à moi?

Ecoutez, Madame, vous ſaurez tout. Il continuoit à baiſer ce manchon, avec une ardeur que je ne puis vous peindre, en répétant à chaque fois, que c'étoit le plus joli manchon du monde.... mais, dis-je, qu'a-t'il donc aujourd'hui de ſi diſtingué? vous l'avez déja vû cent fois dans les mains de *Sophie*... hélas! oui, s'écria-t-il, mais quand on eſt près de *Sophie*, eſt-il rien de beau qu'elle même?..... ce n'eſt pas tout encore, Madame; mais daignez ne pas vous fâcher, car, encore un coup, le pauvre garçon n'y penſoit point à mal!

Un jour, que vous étiez au clavecin, pour amuſer M. *Weſtern*, M. *Tom* etoit aſſis dans la chambre voiſine, & paroiſſoit mélancoli-

que. Qu'avez-vous donc , lui dis-je ? pourquoi cet air rêveur ? gageons que je lis dans votre pensée ?....hélas, dit-il, en se réveillant tout-à-coup , comme d'un songe , à quoi puis-je penser en écoutant & en contemplant ta belle maîtresse ?.... O ma chere *Honora !* heureux , & mille fois heureux, le fortuné mortel ! .... un soupir arrêta le reste, & son haleine étoit plus douce qu'une rose ... mais ne vous fâchez pas au moins, Madame ! car le pauvre garçon n'y pensoit point à mal ; & je me flatte que vous tiendrez ceci secret. Je vous dirai même , qu'il m'a donné un bel écu , pour n'en jamais ouvrir la bouche ; & qu'il me l'a fait jurer sur un livre : mais je suis presque sûre que ce n'étoit pas la *Bible* ; ainsi je puis parler.

Jusqu'à ce que les Peintres ayent imaginé un plus beau rouge que le vermillon, je ne dirai rien des couleurs de *Sophie* , pendant le discours de la femme de chambre.

Ho... nora, dit-elle, si vous me pro.... mettez, de ne me plus parler de tout ceci.... & de n'en jamais rien dire à personne, je ne vous trahirai point..... je veux dire, que je ne serai plus fâchée contre vous..... mais, je crains votre langue : prenez-y garde, ma fille, vous lui donnez souvent trop de liberté.... Ceci peut venir aux oreilles de mon pere, & le fâcher contre M. *Jones*, qui comme vous le dites fort bien, n'y pense sans doute pas à mal; car je serois fâchée moi-même, si je soupçonnois qu'il osât.... ah, Madame! s'écria la femme de chambre, vous lui rendez justice ; il est incapable d'oublier tout ce qu'il vous doit ; comme moi, de révéler jamais de pareils secrets.... hélas ! le pauvre garçon, étoit si transporté, qu'il y auroit bien de l'injustice à lui en vouloir..... mais, pardon, encore une fois, Madame ? j'aimerois mieux perdre ma langue, que de vous offenser!... Acheve, repliqua

répliqua *Sophie*, après ce que tu m'as déja dit, je puis tout entendre ſans être plus émue.

Eh bien, chere *Honora*, dit-il, tu connois l'état de mon cœur, (c'étoit quelques jours après m'avoir donné l'écu, ajouta la Duëgne) mais ne crois pas que je ſois aſſez lâche, aſſez téméraire pour jamais regarder *Sophie*, que comme une Déeſſe, comme l'objet d'un culte auſſi reſpectueux que ſecret, juſqu'au dernier jour de ma vie !...

Voilà tout, Madame ; voilà du moins tout ce que ma mémoire me rapelle quant à préſent ; & ce qui m'intéreſſe le plus pour lui, en vous en rendant compte, c'eſt la certitude où je ſuis que ce tendre jeune homme n'y penſe point à mal.

Je vois enfin, chere *Honora*, dit *Miſs Weſtern*, en ſe levant, que tu m'es véritablement attachée : Tu m'avois miſe en colere l'autre jour, quand je te donnai ton congé ; ſi tu veux reſter avec moi, tu le peux, & tu feras bien. *Honora*, charmée d'être rentrée en grace, remercioit

Sophie, & lui promettoit une fidélité inviolable, lorſque la cloche annonça le diner, & força *Sophie* de ſe rendre auprès de ſon pere.

Fin du quatriéme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'espace d'un peu plus de six mois.

CHAPITRE PREMIER.

Visites faites à J O N E S. *Pâture pour ceux qui ont un cœur.*

NOtre Héros malade, reçut nombre de visites, qui ne l'amuserent pas également. M. *Alworthy* ne passoit pas un jour sans le voir ; mais, quoiqu'il le plaignît, & qu'il fût très-content de la galanterie courageuse qui avoit occasionné sa blessure, il crut pourtant cette occasion favorable pour rap-

peller *Tom* à une conduite plus réguliére que cy-devant. Auſſi le bon Seigneur ne perdit-il jamais l'inſtant, ſurtout quand *Jones* ſouffroit moins, de lui répreſenter tendrement combien de torts il s'agiſſoit de réparer ; & de lui faire entendre, qu'il ne pouvoit trop s'attacher à diſſiper les impreſſions que ſes égaremens avoient fait naître dans l'ame d'un bienfaicteur, qui gémiroit d'être forcé d'abandonner ce titre.

Tuakum lui même, le venoit voir aſſez aſſidûment, & penſoit qu'un malade étoit bien plus propre à être Chapitré, qu'un autre. Auſſi aſſommoit-il le pauvre *Tom* des ſermons les plus durs, les plus ennuyeux ; & dont la concluſion étoit toujours, que la rupture de ſon bras étoit un juſte châtiment du Ciel pour tous les crimes qu'il avoit commis ; & que, ſans un prompt repentir (ſi tant eſt que *Jones* en fût ſuſceptible,) il le voyoit menacé, dès ce monde, des ſupplices reſervés aux plus grands ſcélérats.

M. *Square*, parloit ſur un tout autre ton. Un bras, diſoit-il, ou quelqu'autre membre de moins, n'étoit pas digne de l'attention d'un homme ſage : il ſuffiſoit, pour ſa conſolation, de réfléchir ſur les miſéres adhérentes à l'humanité;de ſonger, que le plus juſte des hommes étoit expoſé aux accidens de la vie, comme le plus pervers ; que c'étoit enfin abuſer des termes, que d'appeller maux, ou peines, tout ce qui ne troubloit pas *l'ordre* général & éternel des choſes.

M. *Blifil*, voyoit rarement *Tom*, & jamais ſeul. Ce vertueux jeune homme paroiſſoit cependant s'intéreſſer à ſon infortune : mais, avoit ſoin de faire entendre, qu'il craignoit l'intimité avec un ſujet d'un auſſi dangereux commerce ; & citoit, auſſi modeſtement qu'à propos, le proverbe de *Salomon* ſur la mauvaiſe compagnie. Il n'étoit pourtant pas ſi rigoureux que *Tuakum* : il oſoit même concevoir quelque eſpérance de converſion de la part de *Jones*.

L'inexprimable bonté de M. *Alworthy*, devoit, disoit-il, toucher le cœur de *Tom*, s'il n'étoit pas endurci dans le vice, & absolument indigne que quelqu'un, à l'avenir, s'intéressât pour lui.

Pour M. *Western*, il passoit dans la chambre de *Jones* tous les momens qu'il déroboit à la chasse, & à la bouteille, & combloit le malade de tendresse & d'amitié.

Dès que *Tom* fut en état de se lever, il lui amena sa fille : & la vuë de cet aimable objet hâta si fort la convalescence du malade, qu'il fut bientôt en état de descendre dans la salle, & de passer quelquefois jusqu'à deux heures entieres près du Clavecin de *Sophie*, qui se plaisoit à l'amuser avec les plus beaux airs modernes : à moins qu'il ne plût à M. *Western*, de les interrompre tout à coup, pour faire jouer *le vieux Sir Simon*, ou quelque autre piece de cette force.

Il est vrai que *Sophie* avoit un soin extrême de s'observer auprès de

Tom : mais , quelque ſcrupuleuſe que fût ſon attention , il lui échapoit quelquefois des marques de tendreſſe , qui quoiqu'imperceptibles aux yeux indifférens , n'étoient jamais totalement perduës pour *Jones*. L'interêt qu'il avoit d'étudier tous les mouvemens de *Sophie* , le rendoit ſi attentif , qu'il fut bientôt dans le cas de ne pouvoir ſe diſſimuler à lui-même que *Miſſ Weſtern* , avoit quelque penchant pour lui.

Lorſqu'il fût bien affermi dans cette penſée , *Tom* ſe trouva dans un état ſi violent , que tout autre tempérament que le ſien (ſurtout dans ſa ſituation) en eût ſans doute éprouvé de funeſtes ſuites. Il étoit pénétré de tout le mérite de *Sophie*, il aimoit éperduëment ſa perſonne , il admiroit ſes bonnes qualités , il chériſſoit tendrement la bonté de ſon cœur. Mais , n'ayant réellement jamais conçu la moindre idée de la poſſéder un jour , ni jamais accordé l'ombre de l'indulgence à ſon in-

clination, la paſſion dont il ſe trouva tout à coup rempli, étoit beaucoup plus forte qu'il n'avoit pû l'imaginer. Son cœur enfin, ne lui révéla tout ſon ſecret, qu'au moment même où *Tom* ſe crut aſſuré que ſa charmante Maîtreſſe avoit en effet quelque retour pour lui.

CHAPITRE II.

Second ſervice, pour les mêmes gens.

L'Extrême émotion où ſe trouva *Jones*, après cette découverte, s'augmentoit encore par les réfléxions douloureuſes qui ſe préſentoient en foule à ſon eſprit. Il étoit fort éloigné de croire que le penchant de *Sophie* pût jamais aſſez prévaloir ſur le cœur de cette fille, pour l'aveugler juſqu'au point de conſentir à faire le bonheur d'un amant ſi peu digne d'elle. En ſuppoſant même, que ſon eſpoir dût ne

point trouver d'obſtacles de la part de la fille, n'étoit-il pas certain d'en rencontrer d'inſurmontables de la part du pere? Ce pere, quoique Gentilhomme très-campagnard dans ſes amuſemens ſe retrouvoit homme du monde dans tous les cas où la fortune exigeoit qu'il le fut. Il aimoit paſſionnément ſa fille; il lui avoit dit mille fois, à table, que ſa plus chere ambition étoit de la voir un jour l'épouſe du plus riche Seigneur de la Province. *Tom* auroit-il été aſſez vain, aſſez ſtupidement fat, pour ſe flatter, quelque amitié que ce pere montrât pour lui, de le voir conſentir à ſacrifier tant de brillantes eſpérances à la paſſion ridicule d'un jeune homme ſans naiſſance, & ſans biens? Et ſi ce conſentement ne pouvoit être eſpéré, ſans extravagance, n'étoit-ce pas être bien ingrat, n'étoit-ce pas violer bien baſſement les loix de l'hoſpitalité, que de nourrir la paſſion d'une fille adorable à l'inſçu de ſon pere? & de riſquer ſans doute, à faire le

malheur de tous les deux.

Si *Tom* envisageoit ces conséquences, avec une espece d'horreur, à quel point ne frémit-il pas, en songeant aux nouveaux reproches qu'il alloit s'attirer de la part de M. *Alworthy* ! Ignoroit-il, combien l'apparence même de la trahison, ou de la lâcheté, étoit capable de blesser l'ame de ce Seigneur ? & de rendre pour jamais le coupable odieux à ses yeux ?

Tant d'obstacles invincibles l'eussent jetté dans le désespoir, si le souvenir d'une autre femme ne s'étoit pas offert à sa pensée.

Qu'avoit fait la tendre *Moly* ? avoit elle mérité son sort ? Il avoit juré de lui être fidele ; elle avoit juré mille fois de ne pas survivre à l'infidélité de son Amant ! *Tom* la voyoit dans les bras de la mort ; il étoit l'auteur de sa perte !

Il se peignoit tout ce qu'elle avoit dû souffrir, depuis que son accident le retenoit chez M. *Western* : il ne pouvoit se pardonner, d'avoir payé

tant d'amour de tant d'ingratitude ! La pitié exagére tout : *Moly*, aux yeux de son cœur, se présenta mille fois plus aimable, plus fidéle, & plus tendre que jamais. Ce tourbillon d'idées échauffa tellement la tête du désolé *Tom*, qu'il ne dormit pas de la nuit. Le résultat de ses réfléxions fut, de retourner à *Moly*, & d'oublier totalement *Miss Wéstern*.

Cette résolution tint tout le lendemain, jusqu'au soir : il travailla de la meilleure foi du monde à déraciner *Sophie* de son cœur. Il y seroit peut-être même parvenu, si Mlle *Honora*, qui le sçavoit seul dans sa chambre, n'étoit venu lui faire une visite.

Devinez, dit-elle, en entrant, d'où je reviens dans la minute ? je vous le donne en mille.

Tom devina long-tems en vain, la discrette *Honora* vouloit être pressée ; la chose étoit très-importante : *Tom* fut pressant ; & cette fille, enfin, après s'être assurée de sa pa-

role, voulut bien lui livrer ſon ſecret.

Apprenez donc, lui dit-elle, myſtérieuſement, que ma maîtreſſe m'a envoyée chez *Moly Seagrim*, pour ſçavoir par moi-même ſi cette fille ne manquoit de rien : la commiſſion n'étoit pas trop de mon goût; mais que faire ? les domeſtiques ſont faits pour obéir... Ah ! mon cher M. *Jones*, comment avez-vous pû vous encanailler ainſi ?... ma Maîtreſſe à pourtant voulu que j'y allaſſe; que je lui portaſſe du linge & quelques autres nippes !... elle eſt en vérité trop bonne : Un pareil bagage ſeroit bien mieux à *Bridwel*..... quoi ? (interrompit *Jones*) ma *Sophie* eſt aſſez généreuſe !.... oui, oui, votre *Sophie* reprit *Honora*, oui votre *Sophie* elle-même; mais ſi vous ſçaviez tout, vous ſeriez bien plus étonné...... ſi je ſçavois tout, répliqua *Tom*; ah daignez vous expliquer !... j'entends ce que j'entends, répondit *Honora*.... en vérité, ſi j'étois ce qu'eſt M. *Jones*, je leverois les

yeux un peut plus haut, que ſur une gredine telle que ſa *Moly Seagrim*... vous ſouvient-il du jour que vous careſſâtes le manchon de ma Maîtreſſe avec tant de plaiſir ?.... quoi ! le lui auriez-vous dit ? s'écria *Jones* en rougiſſant.... ſi je l'ai dit, répondit *Honora*, il ne vous reſte qu'à m'en remercier. Le plus puiſſant *Lord* d'Angleterre ſe croiroit trop heureux, s'il ſçavoit.... mais j'ai grande envie de ne pas vous le dire.

Tom redoubla la vivacité de ſes inſtances ; & *Honora* qui avoit autant d'envie de parler, que l'autre d'entendre, continua ainſi.

Sçachez donc, puiſqu'il faut vous le dire, que ma Maîtreſſe m'avoit donné ce même manchon que vous aimiez tant. Elle en avoit un autre beaucoup plus beau : mais, deux jours après que je lui eus raconté toute votre hiſtoire, *Honora*, m'a-t'elle dit, *mon nouveau manchon me déplaît..... il eſt ſi gros.... ſi mauſſade, que je ne puis le voir...... juſqu'à ce que*

j'en trouve un autre qui me plaiſe, rends-moi le vieux, prends celui-ci... Car elle eſt ſi bonne Demoiſelle! qu'elle rougiroit de donner pour reprendre : oh ! c'eſt de quoi je puis vous répondre.... Ce manchon, enfin, puiſque j'en ai tant dit, n'eſt jamais ſorti de ſon bras; & je gagerois ma tête, qu'il a été baiſé mille & mille fois en ſecret !.... La converſation fut ici interrompuë par M. *Weſtern*, qui venoit lui-même inviter *Jones* à deſcendre au clavecin.

Sophie, aux yeux de *Tom*, parut ce ſoir beaucoup plus belle que jamais : il eſt vrai que le cher manchon étoit paſſé dans ſon bras droit.

Elle jouoit l'air le plus chéri de ſon pere, qui étoit appuyé derriere ſa chaiſe, & ravi de l'entendre, lorſque le manchon retombant tout-à-coup ſur les doigts de *Sophie*, la mit hors de meſure. Le fougueux Gentilhomme fut ſi piqué de cet accident, que le manchon arraché du bras de ſa

fille, & régalé d'une Epithété de campagne, fut à l'instant jetté au feu. *Sophie*, épouvantée, ne fit qu'un saut du Clavecin à la cheminée, & le sauva des flammes.

Cet incident paroîtra peut-être de peu d'importance à plus d'un Lecteur : cependant, l'effet qu'il produisit sur l'ame de notre Héros, ne nous a pas permis de le supprimer. Un Historien judicieux n'obmet jamais les moindres circonstances; ce sont souvent d'elles que naissent les plus grands événemens. Il sçait, que le monde, n'est en effet qu'une vaste machine, dont les grandes roues ne reçoivent leur mouvement que des petites; & qu'il en est de cette mince espece, qui ne sont pas faites pour être vuës par tous les yeux.

Ainsi, ce que tous les attraits de l'incomparable *Sophie*, ce que la douceur de ses yeux, l'harmonie de sa voix, les graces de sa personne, la beauté de son ame, & ses tendres dispositions n'avoient pû

faire pour conquérir abſolument le cœur de *Jones*...... fut operé par un manchon !

Ce cœur, ainſi que certaine forteresſe, fut en cet inſtant enlevé par ſurpriſe. Toutes ces conſidérations d'honneur & de prudence, que M. *Jones*, ainſi qu'un militaire habile, avoit placées en avant pour défendre les avenues de ce même cœur, déſerterent leurs poſtes ; & l'Amour vainqueur, entra triomphant dans la place.



CHAPITRE III.

Grand incident.

AMour ! Amour ! qui peut te réſiſter ?.... Il reſtoit pourtant encore dans l'ame de *Tom Jones* des ſentimens de pitié pour *Moly*, qu'il ne cherchoit point à combattre, mais qui ne troubloient pas moins ſon repos : il avoit encore pour cette fille une ſorte d'amour de reconnoiſſance, qui ne lui permettoit pas de l'abandonner dans la ſituation où lui-même croyoit l'avoir miſe ; & la délicateſſe de ſes ſentimens pour *Sophie* ne lui permettoit pas non plus de manquer à ce qu'il croyoit lui devoir. Comment faire ?

A force d'y rêver, il crut enfin qu'il pourroit peut-être s'acquitter envers *Moly*, au moyen de quelque argent. Du caractere violent & tendre dont il connoiſſoit cette fille, il s'attendoit bien à voir ſa propoſi-

tion rejettée, de prime abord, avec, tout l'appareil du déſeſpoir. Mais, attendu qu'elle étoit vaine, il eſpéra que l'offre d'une petite fortune capable de la mettre tout d'un coup au-deſſus de ſes égales, pourroit, en flattant ſon ambition, la rendre moins ſenſible à la perte de ſon Amant

Fondé ſur cet eſpoir, un jour que M. *Weſtern* étoit à la chaſſe, *Tom*, le bras en écharpe, ſortit du Château ſans être vû, & s'achemina chez *Moly*. La mere & les ſœurs, qu'il trouva prenant leur thé, lui dirent d'abord, qu'elle étoit ſortie. Mais la ſœur aînée, quelques inſtans après, lui fit ſigne, en ſouriant malicieuſement, que *Moly* étoit en haut, & couchée. Il y monta.... La porte étoit fermée en dedans ; on le fit attendre : on ouvrit enfin, en s'excuſant, ſur ce qu'on étoit profondément endormie.

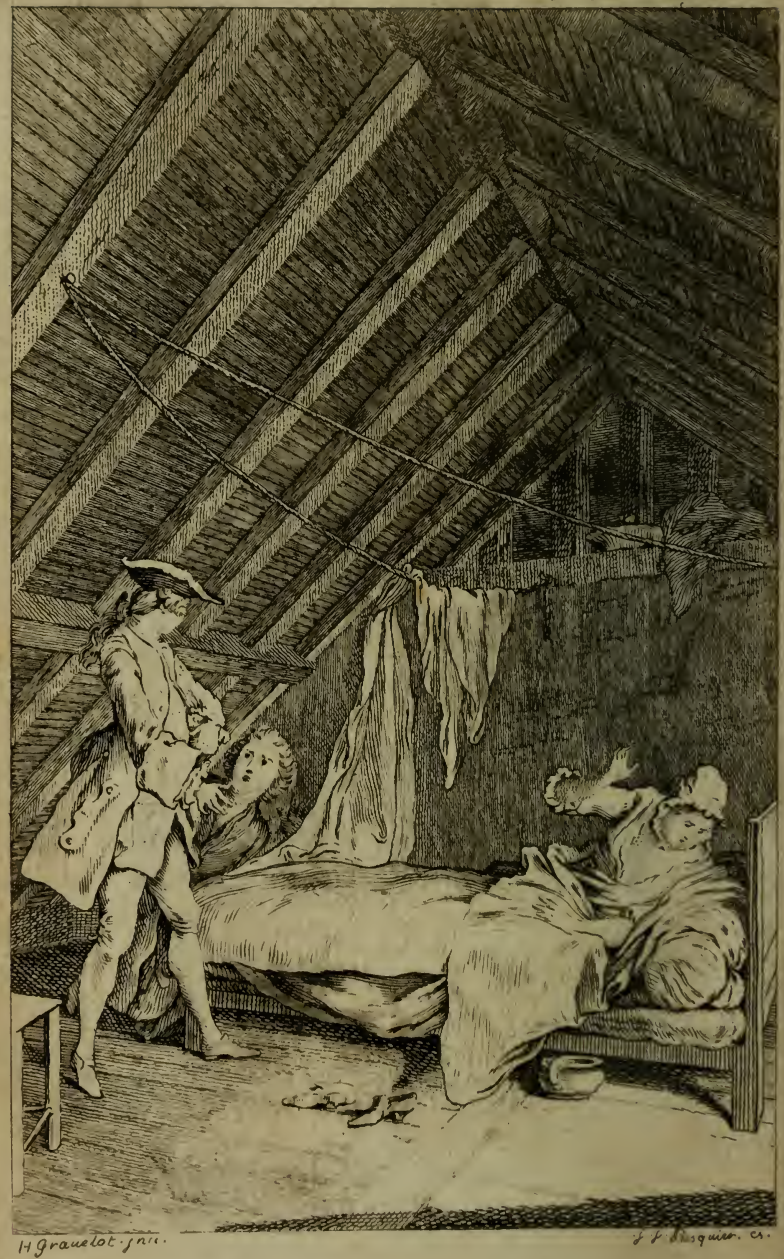
Moly fut long-tems à pouvoir exprimer les ſentimens que la vûe inespérée de *Tom* produiſoit en elle, après une ſi longue abſence.

Quand les premiers tranſports furent calmés, *Tom* fit tomber par dégrés la converſation ſur les conſéquences fatales d'un plus long commerce entr'eux. Il rappella à *Moly* le couroux, les défenſes réïtérées de M. *Alworthy*, & les malheurs certains qui les mênaçoient tous deux, ſi ce Seigneur venoit à ſçavoir qu'ils ſe viſſent encore. Il lui peignit toute la douleur qu'il avoit de la perdre; & termina ſon diſcours, en lui offrant de quoi ſe former un établiſſement ſolide avec quelqu'un de ſes égaux, qui, à l'aſpect de ſa fortune, ſe croiroit encore trop heureux de l'avoir pour femme.

Moly, frappée d'étonnement, reſta quelques inſtans muette; bientôt, elle fondit en larmes.... Quel coup pour une amante! Ses ſanglots redoublés lui laiſſoient à peine l'uſage de la voix: Ses regards étoient attachés ſur *Tom*; l'amour & le déſeſpoir y étoient peints; ceux de *Tom*, fixés ſur le lit, n'oſoient ſe relever juſques ſur elle.... Cette

ſituation trop pénible pour tous les deux, ſurtout pour *Moly*, ne pouvoit durer long-tems. Cette Amante irritée, éclata bientôt en reproches : rien de tout ce que la rage & l'amour trahi peut inſpirer à une femme, contre l'indigne objet de ſa tendreſſe, ne fut oublié pour accabler le malheureux *Tom*. Cet Amant, trop foible contre un tel orage, & déja preſſé par les remords, alloit peut-être tomber aux pieds de ſon infortunée *Moly*, lorſqu'un mouvement impétueux de cette fille (qui par parenthéſe étoit toujours couchée) fit tomber un morceau de tapiſſerie, qui montra à *Tom* un ſpectacle auquel il n'étoit pas plus préparé que le Lecteur.

Ce morceau de tapiſſerie, mal attaché au haut du plancher, ſervoit de rideau au pied du lit de *Moly*, & cachoit un petit reduit, où cette fille ſerroit ſes hardes. Soit que ſes pieds ſe fuſſent embaraſſés dans ce rideau, ſoit que *Jones*, ſans y penſer, l'eût un peu trop



H Gravelot inv. J. J. Pasquier. sc.

tiré, jugez de ſa ſurpriſe, lorſque la chûte de ce même rideau, offrit à ſes regards, qui?.... le lira-t-on ſans douleur, & puis-je l'écrire ſans honte?... Le Philoſophe *Square*! & dans la poſition la plus ridicule (à cauſe de la petiteſſe du lieu) qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

La ſituation de nos trois perſonnages exige un pinceau plus énergique que le mien. *Square*, dans un deshabillé très-libre, tapi dans ſon trou, fixant de grands yeux effarés ſur *Jones*; *Moly* tremblante, & la tête à demie cachée dans ſes couvertures; *Jones* le bras levé, la bouche ouverte, voulant parler, & ne ſçachant que dire, ne préſentent qu'une foible eſquiſſe de ce tableau

Tom rompit enfin le ſilence : mais par un long éclat de rire. Il ſe leva enſuite, & préſenta très-poliment la main à *Square* pour l'aider à ſortir de ſa retraite.

Ce dernier, rappellant alors ſa vertu, plus forte encore que ſa confuſion, regarda *Jones* d'un air gra-

ve, & lui dit, vous triomphez, Monſieur!.... vous jouiſſez déja de tout l'avantage que cet événement vous offre, pour me noircir à votre gré dans l'eſprit du Public? Je n'ai pourtant point corrompu l'innocence; mais les apparences ſont contre moi, & je ſens tout ce que je puis craindre. Si vous aviez moins droit de me haïr, j'oſerois peut-être.... arrêtez! (s'écria *Jones*) laiſſez-moi du moins le mérite de prévenir votre demande, & de vous prouver combien la vengeance a peu d'attraits pour moi. Ce n'eſt pas vous qui m'offenſez ici le plus; ne craignez pourtant rien, ni l'un, ni l'autre: Agiſſez-en bien avec cette fille, & ſoyez ſûr de mon ſilence. Vous, *Moly*, ſoyez, s'il ſe peut, fidelle à votre Amant: j'oublirai, en ce cas, votre inconſtance; & vous pouvez même compter ſur tout le bien que je pourrai vous faire.

Ces mots ſont à peine achevés, que *Tom*, trop généreux pour attendre des remercimens, part &

revole au plutôt chez M. *Western.*

Square, assez content du tour qu'avoit pris cette avanture, ne songea plus qu'à consoler *Moly*, qui ne pouvoit lui pardonner d'avoir trop profité de la longue absence de *Jones.* Cependant les caresses, & mieux encore l'argent de *Square*, aiderent bientôt à la consoler de ce petit malheur.

CHAPITRE IV.

Premieres approches.

TOm, bien guéri de la foiblesse qu'il avoit eue pour *Moly*, tant par ce qu'il avoit vû lui-même; que par ce qu'il apprit encore quelques jours après sur le compte de cette fille de la part de sa sœur, n'en étoit pas plus tranquile par rapport à ses sentimens pour *Sophie.* Son cœur, affranchi de tous autres liens, étoit totalement à

elle ; il étoit même aſſuré de n'être point haï. Mais cette certitude n'adouciſſoit pas ſon déſeſpoir, quand il réfléchiſſoit ſur le peu d'apparence d'obtenir jamais le conſentement de M. *Weſtern*, pour une alliance auſſi diſproportionnéee. Cette penſée accablante, qui le tourmentoit nuit & jour, influa bientôt ſur ſon tempérament : il perdit toute ſa gayeté, n'aima plus que la ſolitude, & s'abandonna entiérement à la ſombre mélancolie de ſes idées. Il chercha même à fuir *Sophie*; & lorſque le haſard le rapprochoit d'elle, il affectoit une reſerve ſi ſevére, dans ſes diſcours & dans ſes démarches, que *Sophie* eût pû le croire abſolument guéri de ſa paſſion, ſi les tendres régards & les ſoupirs contraints de *Jones* n'euſſent à chaque inſtant démenti l'extérieur de ſa conduite.

Sophie eut d'autant moins de peine à démêler tout ce qui ſe paſſoit dans la cœur de ſon Amant, que le ſien propre étoit en proye aux mêmes agitations. Cette découverte fut

encore

encore favorable à *Tom* ; elle ajouta la plus haute eſtime à l'amour qu'elle avoit déja pour lui ; & ce dernier ſentiment, preſque toujours ſuivi de la pitié, acheva d'enflamer ſon cœur de la tendreſſe la plus vive.

Ces deux Amans ſe promenoient un jour dans le jardin, chacun dans une allée aboutiſſant au canal où *Tom* avoit jadis riſqué de ſe noyer, pour ſauver l'oiſeau de *Sophie* : elle aimoit cet endroit, & alloit ſouvent y rêver ſeule. Ils ſe rencontrerent; & ils étoient déja face à face, avant qu'aucun des deux ſe fût apperçu de l'approche de l'autre.

Après les politeſſes d'uſage, & quelques propos vagues, auſquels le trouble & la confuſion des Parties ne permettoit pas plus de ſuite, *Sophie* jettant les yeux ſur le canal, ne put s'empêcher de rappeller à *Jones* le riſque qu'il avoit autrefois couru, pour lui rendre un leger ſervice.

Hélas, Madame, répondit-il, j'euſſe été trop heureux, ſi le canal

eût été plus profond : cet inſtant m'eût affranchi de tous les maux que me préparoit la ſuite de ma vie ! .... Ah, que me dites-vous ? répliqua *Sophie*, ſe peut-il que vous le penſiez ? Ce mépris affecté de la vie n'eſt, ſans doute, qu'un excès de votre complaiſance pour moi : vous voulez que je vous ſois moins obligée d'avoir, à mon ſujet, déja deux fois haſardé vos jours. Craignez, hélas, craignez plutôt pour la troiſiéme ! ....

Ces derniers mots, étoient accompagnés d'un ſourire & d'un regard ſi tendre, que *Jones* en fut pénétré. Il répondit, en ſouriant, que cette crainte ne pouvoit plus rien prévenir. De-là, jettant ſur elle un coup d'œil fixe & languiſſant : ah, *Sophie*, s'écria-t-il ! pouvez-vous ſouhaiter que je vive ? Pouvez-vous me haïr à ce point ?... *Sophie*, les yeux baiſſés, répondit, après avoir héſité quelque tems.... non, M. *Jones*, non, je ne vous hais pas.... ah ! s'écria *Tom*, ai-je, pu méconnoitre un cœur auſſi cé-

leſte que le votre? ai-je pu me dé-fier des ſentimens de l'incomparable *Sophie* ?... Ciel ! quel bonheur, de pouvoir me flater... arrêtez, Monſieur, lui dit *Sophie* interdite, je ne vous entends pas...... je ne puis reſter ici plus long-tems... vous ne m'entendez pas ? vous aurois-je donc offenſée !.. (interrompit *Tom*, les yeux en pleurs, & hors de lui-même) moi, je vous aurois offenſée ! hélas, auriez-vous pû le croire?...... votre rencontre imprévûe....... le trouble de mon cœur....... au nom du Ciel, pardonnez-moi ! pardon, pardon, Madame ! la ſeule idée d'avoir pu vous déplaire...... ſuffit pour m'arracher la vie.... vous me ſurprenez de plus en plus, lui dit *Sophie* : ſur quoi donc penſez-vous m'avoir offenſée?....... Hélas, reprit *Tom*, la crainte produit ſouvent l'extravagance ; & je ne connois d'autre crainte, que celle de vous voir irritée contre moi ! que puis-je donc vous dire encore?.... ah ! détournez, adouciſſez, du moins ce re-

gard févére : il fuffit pour m'anéantir... condamnez mes yeux...... condamnez vos charmes....... ce font eux feuls qui m'ont perdu..... qui m'ont fait oublier ce que je fuis. ..., vous en ferez bientôt vengée.

Le tranfport de *Jones* l'avoit précipité aux pieds de *Sophie*, dont la fituation n'étoit pas plus tranquille..... M. *Jones*, lui dit-elle, d'une voix entre-coupée, j'affecterois vainement de ne pas vous entendre : je ne vous entends que trop bien ! mais, au nom du Ciel , fi vous avez quelque amitié pour moi , fouffrez que je retourne au Château...... puiffai-je être en état d'y arriver !

Jones, qui pouvoit à peine fe foutenir lui-même, lui offrit fon bras, qu'elle confentit d'accepter, pourvû qu'il lui promît de ne plus continuer cette converfation. Il fe foumit à tout , pourvû que *Sophie* promît auffi d'oublier ce que la violence de fon amour avoit fait éclater malgré lui. *Sophie* n'attacha ce pardon qu'à la conduite que tien-

droit *Tom*, à l'avenir ; & c'eſt ainſi que nos jeunes Amans, tous deux tremblans, & tous deux charmés l'un de l'autre, arriverent au Château.

Sophie ſe retira dans ſon appartement, où le ſecours de Mlle *Honora*, & quelques heures de repos, calmérent par degrés ſes ſens. Le pauvre *Jones*, au contraire, étoit attendu par une mauvaiſe nouvelle, qui va changer toute la ſcene de cette Hiſtoire ; & qui par conſéquent, mérite un Chapitre particulier.

CHAPITRE V.

Maladie de M. Alworthy.

MOnſieur *Alworthy*, depuis l'accident de *Jones*, avoit négligé un rhume, qui ayant dégéneré en fluxion de poitrine, l'avoit enfin forcé de ſe mettre au lit, & d'appeller un Medecin.

Soit par haſard, ou autrement, le danger s'étant accrû de jour en jour depuis l'arrivée de ſon Eſculape, ce bon Seigneur, toujours prêt à tout événement, avoit jugé à propos de faire raſſembler ſa famille. On avoit dépêché un exprès à Madame *Blifil*, qui étoit depuis quelque tems à Londre; & un autre, avec une voiture, pour *Jones*, convaleſcent chez M. *Weſtern*.

Jones, en arrivant au Château, trouva toute la famille, à l'exception de Madame *Blifil*, autour du lit de ſon bienfaicteur. Il venoit de leur faire part de ſon teſtament, par lequel il avoit inſtitué M. *Blifil* pour ſon héritier, à charge de quelques legs aſſez conſidérables pour *Tuakum*, pour *Squa-re*, & pour ſes principaux domeſtiques. Quant à *Tom Jones*, M. *Alworthy* lui avoit fait un aſſignat particulier, de 500 livres ſterlin de revenu annuel, & de mille livres une fois payées.

Les cris & les pleurs de *Blifil*,

prosterné aux pieds du lit de son oncle, étoient si bruyans que la voix de *Tom*, encore plus affligé du danger de M. *Alworthy*, que sensible à la fortune qu'il recevoit de lui, eut peine à percer jusqu'au malade. La foiblesse de M. *Alworthy*, & les représentations du Medecin, ne lui permettoient pas de leur parler long tems. Un domestique vint alors annoncer un Procureur, arrivé en toute diligence de *Salisbury*, & qui avoit disoit-il, à parler en particulier à M. *Alworthy*, d'une affaire très-importante. Ce Seigneur chargea son neveu de l'entendre, n'étant plus en état de se mêler d'affaires; & congédia la compagnie, dans l'espoir de pouvoir prendre quelques instans de repos.

En sortant de son appartement, *Tuakum* & *Square* également peu satisfaits du legs que leur avoit laissé M. *Alworthy*, se prirent de querelle. Mille livres sterlin, une fois payées, n'offroient aux yeux du Pédagogue qu'une récompense très-

mince, pour les ſoins qu'il avoit daigné prendre de l'éducation de deux enfans. *Square* trouvoit ce legs exhorbitant pour un petit répétiteur tel que *Tuakum*, déja aux gages de M. *Alworthy* : tandis que lui-même, homme de condition, & qui n'étoit chez ce Seigneur qu'à titre d'ami ; ne ſe voyoit gratifié que d'un legs égal à celui d'un pédant !

Les paroles commençoient à s'élever entre ces deux perſonnages, lorſque M. *Blifil*, arrivant avec un air conſterné, leur apprit, que l'Exprès envoyé de *Saliſbury*, venoit de lui annoncer la mort de ſa mere. A ces mots, les deux Docteurs ſe réunirent pour conſoler leur cher diſciple, l'un par les motifs de la vertu, l'autre par ceux de la Religion.

Ils délibérerent enſuite, s'il étoit à propos, ou non, d'inſtruire M. *Alworthy* de cet événement. Le Médecin, qui parut alors, fut pour la négative : c'étoit riſquer, ſans néceſſité, d'accabler le malade ; il ne

pouvoit y consentir. M. *Blifil* objectoit une promesse solemnelle faite à son oncle, de n'avoir jamais rien de caché pour lui, quelque chagrin que M. *Alworthy* dût en recevoir. Ce seroit, disoit-il, manquer essentiellement à ma promesse, & m'exposer à encourir la juste indignation de mon oncle, au cas que le Ciel le guérisse, comme j'ose encore m'en flatter. La crainte d'un mal, quel qu'il soit, ne doit jamais faire celer la vérité.

Tuakum & *Square*, enchantés des sentimens de leur disciple, ne pouvoient manquer d'être de cet avis. Ils l'appuyerent si fortement, que le Médecin se vit forcé d'y souscrire, & de passer avec M. *Blifil* dans la chambre du malade, à qui ce dernier, les yeux en pleurs, fit part de sa nouvelle.

M. *Alworthy* la reçut avec constance & résignation. Il laissa pourtant tomber quelques larmes, & demanda à parler au Messager : mais *Blifil* l'assura qu'il n'avoit pas été possible de l'arrêter un instant, à

cauſe des affaires preſſantes dont il diſoit être chargé.

CHAPITRE VI.

Fête interrompue.

LE Lecteur s'étonne, ſans doute, de nous voir perdre ſi long-tems de vûe M. *Jones*. Il étoit reſté dans la chambre de M. *Alworthy*, qu'il n'avoit pû ſe réſoudre à laiſſer ſeul avec ſa garde. Il avoit été témoin, & indigné de la cruelle indiſcrétion de *Blifil*, lorſqu'il étoit venu annoncer à ce bon Seigneur la mort de ſa mere; & très-peu s'en étoit falu, qu'il n'eût bruſqué ſon grave condiſciple.

Cependant, M. *Alworthy*, après avoir été condamné par la Faculté, ſe préparoit à ſubir ſon arrêt avec cette conſtance qui dans ces derniers momens caractériſe toujours la vertu, lorſqu'une criſe favorable donna tout à coup quelque

eſpérance au Médecin. La joie de *Tom* en fut extrême; il eût donné ſa vie pour ſauver celle de ſon bienfaiteur : ſes vœux furent remplis; & le malade, dès le jour ſuivant, fut déclaré hors de danger.

Cette guériſon ineſpérée, en répandant l'allégreſſe dans tous les environs du Château, prouva combien M. *Alworthy* étoit véritablement aimé. Le Médecin, qui ne manqua pas de s'attribuer toute la gloire de l'événement, fut à l'envi complimenté & fêté par tout. *Tom* l'accabloit d'embraſſemens, & le regardoit comme un Dieu Tutélaire.

Le lendemain du jour que cette bonne nouvelle avoit été annoncée par le Médecin, *Jones* voulut le régaler de quelques bouteilles de vin, dans ſa chambre : *Blifil*, *Tuakum*, *& Square*, y furent invités. Les deux derniers furent exacts au rendez-vous; l'autre ſe fit long-tems attendre : on commença ſans lui.

On buvoit, depuis deux heures,

à la ſanté du malade ; le vin & la joie échauffoient déja la tête de *Jones*, lorſque le froid *Blifil* parut. Sa ſageſſe, offenſée de l'air de débauche qui paroiſſoit régner dans cette petite fête, le fit d'abord éclater en reproches contre *Tom*. Ce n'eſt pas, diſoit-il, qu'il trouvât mauvais que l'on ſe réjouit de la convaleſcence de ſon oncle : mais la joie doit avoir ſes bornes, & la décence doit toujours les fixer, ſurtout dans une maiſon où la mort récente de ſa mere rendoit de tels excès d'une indécence, & d'un ſcandale inexcuſables.

Malgré l'aigreur de ces reproches, *Jones* fut déſarmé par les derniers mots de *Blifil*. Il convenoit, que la ſenſibilité d'un fils pouvoit être excuſable en pareil cas : auſſi s'empreſſa-t-il, après quelques excuſes à *Blifil*, de lui préſenter la main, & de lui demander la ſienne en ſigne de réconciliation.

Mais, *Blifil* ne pardonnoit pas ſi vîte. Il rejetta avec mépris la main de *Jones*, en ajoutant, d'un ton

indigné, il n'eſt pas étonnant que le ſpectacle le plus triſte ne faſſe aucune impreſſion ſur un aveugle ; quant à moi, qui ai eu le bonheur de connoître mes parens, il ſeroit un peu ſurprenant que je fuſſe inſenſible à leur perte.

Quoi, traître (s'écria *Tom*, en lui ſautant au colet, (tu as la lâcheté de me reprocher le malheur de ma naiſſance?.... Cet éclair alloit être ſuivi d'un terrible orage, ſi les ſpectateurs ne s'étoient point hâtés d'en prévenir l'effet. On ſépara les adverſaires ; on les réconcilia, du moins en apparence; on acheva triſtement la fête ; & chacun tira de ſon côté.



CHAPITRE VII.

Que de maux le vin cause !

TOm, en quittant la compagnie, avoit ſenti que le grand air, pouvoit ne lui pas être inutile, avant que de ſe hazarder dans la chambre de M. *Alworthy*. La ſoirée étoit belle ; & il ſe promenoit ſeul dans un petit bois voiſin, en rêvant aux charmes de ſa chere *Sophie*, lorſque ſes réflexions amoureuſes furent interrompuës par l'apparition d'une femme, qui après l'avoir regardé fixement, ſe ſauva dans le plus épais du bois. Les Héros ſont rarement peureux ; le nôtre ne craignoit pas même les *eſprits* : il ne balança pas à ſuivre les pas de celui-ci. Il faut pourtant tout dire, il avoit cru le reconnoître.

Quand elle favoriſe ou perſécute quelqu'un, la fortune ne fait jamais rien à demi.

Tuakum & *Blifil* étoient en promenade ſérieuſe ; ils avoient vû paſſer, & très bien reconnu la revenante. Tous les deux, auſſi ſoupçonneux l'un que l'autre, & préſumant du myſtére dans cette avanture, étoient entrés dans l'allée aboutiſſant au petit bois, au moment même où *Tom* s'y étoit enfoncé à la pourſuite du phantôme.

Ç'en fut aſſez pour les convaincre de la réalité *d'un rendez-vous ;* & nos dévots, charmés d'une recidive, qui ne pouvoit manquer de perdre l'objet de leur haine auprès de M. *Alworthy*, projettent, en ſurprenant les coupables, de les mettre hors d'état de nier leur crime.

Heureuſement pour *Tom*, le chemin qui les conduiſoit juſqu'à lui étoit difficile & très-abondant en broſſailles. Quelques précautions qu'ils priſſent, il entendit du bruit, leva la tête, & les reconnut. Son parti fut bientôt pris : il vint fiérement à eux, très-réſolu de leur diſputer le paſſage.

Tuakum, outré de l'audace de son ancien Ecolier,& qui se croyoit encore en droit de lui parler en Maître, lui cria, qu'il prétendoit en vain leur cacher son infâme *Moly*; que M. *Blifil*, ainsi que lui, l'avoit très-bien reconnnuë; que rien enfin ne les empêcheroit de la conduire au Château, pour en faire un exemple capable d'épouvanter ses pareilles.

Tom, médiocrement ému de ce discours, mais indigné de le voir confirmé par *Blifil*, (dont les insultes de l'après-midi étoient encore vivement gravées dans son cœur) ne répondit aux emportemens de *Tuakum*, qu'en l'assurant que tous les Pédans de la Province, dussent-ils être secondés par autant de *Blifils*, ne parviendroient jamais à le forcer, lui vivant, de consentir à l'ombre d'une lâcheté.

Une déclaration si précise avoit droit d'enflâmer la bile de *Tuakum* & de son disciple chéri; & fut bientôt suivie d'un des plus mémorables combats *à coups de*

poings, dont les Annales des rues de Londre ayent jamais fait mention.

Qu'il ſuffiſe au Lecteur, que le brave *Tom*, après avoir ſoutenu longtems, ſans perdre un pouce de terrain, l'effort de ſes deux aſſaillans, qu'il avoit mis alternativement hors de combat, alloit peut-être ſuccomber dans une nouvelle attaque où ils avoient réuni toutes leurs forces, lorſque deux des plus vigoureux poings de l'Angleterre parurent tout-à-coup dans la mêlée, & déciderent la victoire en ſa faveur.

Tuakum & *Bliſil* étoient déja par terre, avant que *Tom* eût eu le tems de jetter les yeux ſur le généreux guerrier qui venoit de le ſecourir. Avec quelle joie, avec quels ſentimens de reconnoiſſance, ne reconnût-il pas M. *Weſtern!*

Ce gentilhomme, qui ſe promenoit aux environs avec ſa famille, avoit entrevû de loin le combat de deux hommes contre un : il n'en avoit pas fallu davantage, pour

le faire voler au ſecours du parti le plus foible.

Le reſte de ſa compagnie ne tarda pas à arriver ſur le champ de bataille. C'étoit cet honnête Miniſtre *Supple*, que nous avons vû dernierement à la table de M. *Alworthy*, Madame *Weſtern* tante de *Sophie*, & *Sophie elle-même.*

Le ſpectacle qui s'offrit à leurs yeux, n'étoit pas amuſant pour des femmes. On voyoit, d'un côté, le déſaſtreux *Blifil* étendu ſur la terre, pâle, & preſque ſans ſentiment; non loin de là, le glorieux *Jones*, couvert de ſang, partie du ſien propre, partie de celui de *Tuakum*; plus bas, étoit le *Grand Weſtern*, jettant un œil de clémence ſur le Miniſtre reſpirant à peine à ſes pieds, & pardonnant à l'ennemi vaincu.

On s'empreſſa d'abord à ſecourir les bleſſés; & *Blifil*, le plus maltraité de tous, commençoit à reprendre ſes ſens, lorſqu'un ſpectacle bien plus touchant encore attira d'un autre côté toutes les attentions de l'aſſemblée.

L'aimable *Sophie* elle-même, étoit évanouie.

Tous les flacons ſont bientôt épuiſés, toutes les voix demandent de l'eau fraîche. Mais, tandis que chacun court, & cherche vainement, *Tom* qui ſe ſouvient d'un petit ruiſſeau voiſin, prend *Sophie* dans ſes bras, traverſe en courant un champ de bled mûr, ſe plonge dans l'eau juſqu'à mi-corps, en arroſe ſa belle malade, & parvient enfin à la rendre à la vie.

M. *Weſtern*, & les autres, ignorant le deſſein de l'impétueux *Tom*, l'avoient ſuivi à toute jambes. Ils arriverent à l'inſtant même que *Sophie* ouvroit les yeux ; & la ſcene tragique, à compter de cet inſtant, fut changée en ſcene de joie & de reconnoiſſance. M. *Weſtern*, après avoir mille fois embraſſé *Tom* & ſa fille, ne voulut pas qu'il retournât chez lui ce ſoir, & prétendit l'emmener ſur le champ à ſon Château, pour faire panſer ſes playes. Mais le bon cœur de *Tom* ne lui permettoit pas d'abandonner ainſi

les deux bleſſés, quoique ſes adverſaires. Il obtint enfin, de M. *Weſtern*, que l'on revînt à eux.

On les trouva ſur pieds, ſe conſolant mutuellement de leur diſgrace, & ſe promettant bien de s'en venger. Ils ſe hâterent même de commencer dès-lors, en faiſant part à la Compagnie du ſujet de la querelle. Mais *Weſtern* n'en fit que rire : ce qui acheva tellement de les irriter, qu'ils refuſerent conſtamment le ſouper qu'il leur offroit chez lui, dans l'intention de terminer entr'eux toutes querelles.

Quant à *Jones*, il étoit trop flaté de retourner avec *Sophie*, dans l'eſpérance de trouver l'occaſion de ſe juſtifier auprès d'elle, pour ne pas profiter des offres de M. *Weſtern*.

C'eſt ainſi que ſe termina cette avanture, & que nous mettons fin au cinquiéme Livre de cette Hiſtoire.

Fin du cinquiéme Livre.



L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRRE SIXIE'ME.

Contenant l'eſpace d'environ trois ſemaines.

CHAPITRE PREMIER.

Caractére de Madame W*ESTERN*, *Fineſſe de ſon diſcernement.*

QUoique *Jones* eût eu le tems d'entretenir ſa maîtreſſe pendant la route, elle fut triſte pendant tout le ſouper. Elle ne fut pas plus gaie le lendemain, au déjeuner, qu'elle quitta bruſquement, après avoir feint de manger un mor-

ceau, ſans que ſon pere, ni ſa tante, en ſçuſſent la raiſon.

Cette tante ſe piquoit d'expérience, & d'érudition. Elle avoit autrefois paſſé quelque tems à la Cour, où elle avoit acquis les dehors de ce qu'on appelle *le monde.* Ses connoiſſances, depuis ſa retraite, s'étoient prodigieuſement perfectionnées, par la lecture des Pieces de Théâtre, des Romans modernes, des Gazettes & de tous les papiers publics : deſorte que, dans tout le canton, *Madame Weſtern* paſſoit pour une femme auſſi conſommée dans la Littérature, que dans la Politique.

Le changement qu'elle avoit remarqué dans l'humeur de *Sophie*, lui avoit paru digne de toute ſon attention.

Après avoir raſſemblé mûrement toutes les circonſtances capables de jetter quelque jour ſur une matiere ſi digne d'être approfondie, elle étoit enfin parvenue à ſe convaincre que la taciturnité de ſa niece ne pouvoit partir que d'une paſ-

ſion ſecrette. Ce premier point trouvé, il ne s'agiſſoit plus que de découvrir quel en étoit l'objet.

A force d'y rêver, elle ſe rappella l'évanouiſſement de *Sophie* dans le bois, le ſoir du combat de *Jones* contre *Tuakum* & *Bliſil*, ainſi que la triſteſſe de cette fille pendant le ſouper du ſoir même, & dont *Bliſil* avoit refuſé d'être. Il n'en fallut pas davantage pour conclure, que M. *Bliſil* étoit l'heureux mortel qui faiſoit ſoupirer *Sophie*.

Cependant, la crainte de ſe compromettre, empêcha pendant quelques jours la tante de faire part de ſa découverte à ſon frere : elle ne s'y détermina qu'après avoir cru, par de nouvelles obſervations, tous ſes ſoupçons changés en certitudes.

M. *Weſtern* fut charmée de cette nouvelle. *Bliſil* étoit l'héritier préſomptif de M. *Alworthy*; M. *Alworthy* étoit très riche; leurs Terres ſe touchoient: rien n'étoit plus convenable que cette alliance; on

ne pouvoit trop tôt la propoſer.

J'ai déja inſinué, je crois, que M. *Weſtern* étoit de ces tempéramens ardens, toujours prêts à céder aux premieres impreſſions ſoit de la peine ou du plaiſir, & incapables d'obſerver jamais les gradations de l'une à l'autre.

A peine eut-il ſaiſi l'idée de ce mariage, d'où le bonheur de ſa fille lui paroiſſoit dépendre, qu'il envoya prier M. *Alworthy*, convaleſcent depuis quelque jours, à venir dîner chez lui. C'étoit un nouveau plaiſir pour M. *Weſtern*, que celui de ſurprendre agréablement *Sophie*, en lui annonçant quelques jours avant la nôce, qu'il lui donnoit M. *Bliſil* pour époux : car il s'en falloit de cent lieuës qu'il prévît le moindre obſtacle à ce mariage, ſoit de la part de M. *Alworthy*, ſoit de celle de ſon neveu.

Le dîné où les deux familles ſe trouvoient raſſemblées, fut trés-gai. Il ne fut pas plûtôt fini, que M. *Weſtern*,

Weſtern attira l'oncle de *Bliſil*, dans une allée écartée du jardin, & ſans autre préambule, lui propoſa ce mariage.

M. *Alworthy*, quel que fût le brillant extérieur des objets, étoit toujours en garde contre le premier coup d'œil. Quoique flatté de la propoſition, il la reçut ſans tranſport, & même ſans émotion apparente : il ſe contenta de témoigner combien il étoit flatté de cette alliance. Il fit l'éloge de *Sophie*, remercia M. *Weſtern* de la bonne opinion qu'il vouloit bien avoir de ſon neveu; & l'aſſura, que ſi les deux jeunes gens avoient quelque inclination l'un pour l'autre, il ne ſouhaitoit rien plus ſincérement que d'accomplir au plûtot cette affaire.

La réponſe de M. *Alworthy* déconcerta un peu le bouillant *Weſtern*, qui s'attendoit à trouver plus de chaleur dans ſon voiſin. Le doute de ſçavoir, ſi les jeunes gens auroient de l'inclination l'un pour l'autre, lui parut ſurtout extrêmement ridicule. Les parens, dit-

il avec vivacité, ſont les meilleurs juges de ce qui convient à leurs enfans. Quant à moi, je prétends que ma fille m'obéiſſe ; & ſi quelqu'un avoit aſſez peu de goût pour balancer à prendre une épouſe telle que *Sophie*, je ſuis ſon humble ſerviteur, n'en parlons plus.

M. Alworthy eſſaya vainement de le calmer, en l'aſſurant qu'il ne doutoit pas que ſon neveu ne fût enchanté de ſes offres, & très-prompt à les accepter ; tout ce qu'il put tirer de l'impétueux Gentilhomme, fut une répétition cent fois réitérée de ſes dernieres paroles.

Le caractére de M. *Weſtern* étoit trop bien connu, pour que M. *Alworthy* s'offençât de ſes emportemens. Il étoit sûr, d'ailleurs, que la réflexion & la nuit le rameneroient à la raiſon. On parla d'autre choſe ; & l'on ſe quitta le ſoir, ſans que perſonne ſe doutât de ce qui s'étoit paſſé entr'eux.

CHAPITRE II

Matiéres curieuſes.

DÈS que M. *Alworthy* fut arrivé chez lui, il appella ſon neveu dans ſon cabinet ; & lui fit part des propoſitions de M. *Weſtern*, en lui marquant toute la ſatisfaction qu'il auroit de ce mariage.
Bliſil, ſur qui les charmes de *Sophie* n'avoient fait aucune impreſſion, avoit pourtant ſongé quelques fois qu'un parti auſſi conſidérable pourroit lui convenir, & n'avoit été arrêté dans les idées qu'il avoit déja euës ſur elle, que par la crainte que *M. Weſtern* venant un jour à ſe remarier, ne diminuât peut-être la fortune de ſa fille.

Dans ce cas-ci, cette crainte diſparoiſſoit. C'étoit M. *Weſtern* lui-même qui propoſoit le mariage : on pouvoit le lier. Ainſi, le grave

Blifil parut se prêter avec plaisir aux désirs de son oncle, en se réservant de lui faire insinuer par autrui ce que son ambition, & plus encore son avarice, n'osoit mettre au jour, par rapport aux précautions utiles qu'il convenoit de prendre contre le beau-pere futur, dans les clauses du contrat.

M. *Alworthy*, écrivit dès le lendemain à M. *Western*, pour lui apprendre combien son neveu étoit reconnoissant des propositions qu'il avoit daigné faire; & pour l'assurer, que M. *Blifil* n'attendoit que l'heureux moment où il lui seroit permis de s'aller jetter aux pieds de l'aimable *Sophie*.

M. *Western*, au comble de ses vœux & sans en dire un seul mot à sa fille, fixa l'après-dîné du jour même pour la premiere entrevuë des deux Amans.

Très-content de lui-même, après cette belle expédition, il courut à l'appartement de Madame *Western*, pour lui en faire part. Elle étoit occupée à lire, & à interpréter la

gazette au Ministre *Supple*. M. *Western*, qui sçavoit combien il étoit dangereux d'interrompre sa sœur dans une occupation aussi sérieuse, fut malgré sa vivacité naturelle, obligé d'attendre plus d'un quart d'heure avant qu'il lui fût permis de parler. Il annonça enfin, qu'il avoit une affaire importante à traiter : sur quoi, Madame *Western* ayant répondu, qu'elle étoit entierement aux ordres de son frere, ajouta qu'elle étoit si contènte de la situation des affaires du *Nord*, qu'il n'étoit pas possible qu'on lui parlât dans un quart d'heure plus favorable.

Le Ministre parti, M. *Western* apprit à sa sœur tout ce qu'il avoit fait, en la priant de porter cette bonne nouvelle à *Sophie* : commission dont la tante se chargea volontiers, & sans rien objecter à son frere. Graces, sans doute, à l'aspect favorable du *Nord*, sans quoi la conduite précipitée de Mr. *Western* eût servie de matiére à plus d'un commentaire politique.

Sophie liſoit, lorſque ſa tante entra chez elle. Debout, debout, ma niéce, (s'écria Madame *Weſtern*, d'un ton & d'un air ſemillant] il eſt bien queſtion maintenant de lecture ! Allons, dis-je, que l'on ſe coeffe, que l'on s'habille au plutôt de ſon mieux.... oh ! j'ai tout découvert ; je vous ai bien ſervie : nous le verrons dès cette après-midi ; jugez ſi je vous aime !....

Eh qui, Madame ? répondit *Sophie* interdite, la rougeur ſur le front, & pouvant à peine parler.

Pauvre innocente ! repliqua Madame *Weſtern*, Eh qui ?... c'eſt donc à votre tante que vous comptiez en impoſer ? c'eſt donc à moi, que vous imaginiez pouvoir cacher votre paſſion ? à votre pere, paſſe : mais à moi ! à moi !... j'ai trop vêcu, ma pauvre niéce ; ne diſſimulons plus. J'ai lû, je lis encore juſqu'au fond de votre penſée. Dès le jour même de mon arrivée, j'ai connu la carte de votre ame ; j'ai ſuivi, j'ai déchiffré ſes moindres

mouvemens ? j'ai vu votre vainqueur !... n'en rougiſſez pas : j'approuve votre choix ; j'en ai fait part à votre pere, qui l'approuve auſſi ; & M. *Alworthy*, d'accord avec nous, conſent aux vœux des deux jeunes Amans, que nous jugeons tous très-dignes l'un de l'autre.... Eh bien, vous rougiſſez encore ! vous ne répondez pas ?... Aux armes, dis-je encore un coup ! il vient dès cette après-midi : c'eſt M. *Alworthy*, c'eſt votre pere qui l'envoye.

Cette après-midi ! s'écria *Sophie*, en ſoupirant. Oui, oui, cette après midi même, dit la tante. Pourquoi donc ce tremblement ? pourquoi ce trouble, & cet air abatu ? Pour moi, je le trouve très-bien ! & j'euſſe preſque été de votre goût, ſi mon âge....

Je conviens, interrompit *Sophie*, en bégayant, qu'il eſt aimable ; & que j'en connois peu qui ſoient plus dignes d'inſpirer de tendres ſentimens.... courageux, & compâtiſſant ; plein d'eſprit, ſans mé-

chanceté ; humain, poli.... en un mot, fait pour plaire... Eh, qu'importe le défaut de la naiſſance, lorſqu'il eſt compenſé par tant de vertus !

Qu'appellez-vous défaut de la naiſſance ? repartit Madame *Weſtern* ; où prenez-vous cela ? qui peut vous avoir fait de tels contes ?

Hélas, Madame, répondit *Sophie* les yeux baiſſés, puis-je ignorer un fait public ? puis-je ne pas ſçavoir combien le pauvre M. *Jones* a dû ſouffrir, & ſouffre encore peut-être, d'un malheur, dont il n'eſt pas coupable.

M. *Jones !* s'écria tout-à-coup la tante. M. *Jones !* .... Ciel, qu'entens-je ?... ce n'eſt donc pas M. *Bliſil ?* quoi, malheureuſe, c'eſt M. *Jones* que vous aimez !..... le ſilence & la pâleur de *Sophie* plus morte alors que vive, ne pouvoient laiſſer plus long-tems la tante incertaine ſur l'objet des vœux de la niéce.

Ce que la ſurpriſe, le mépris,

là rage, tout enfin ce qui peut inſpirer une femme ambitieuſe qui ſe voit cruellement trompée dans ſes eſpérances, fut ici raſſemblé pour accabler la triſte *Sophie*, & le malheureux *Jones*.

La niéce, preſque inanimée, étoit aux pieds de l'implacable tante, qui rugiſſant de fureur, vouloit ſortir pour aller tout apprendre à ſon frere; rien ne pouvoit appaiſer le feu de ſa colère; & *Sophie* frémiſſoit à chaque inſtant que les éclats n'en fuſſent entendus!

A force de ſoupirs, de pleurs & de ſupplications, la tante un peu moins irritée promit enfin, de ne point trahir le ſecret de *Sophie*: mais, ce ne fut qu'après avoir promis, à ſon tour, de travailler à étouffer ſon indigne paſſion pour *Jones*, & de recevoir la viſite de M. *Blifil*, avec toute la politeſſe & les égards que la tante prétendoit être dûs à l'héritier de M. *Alworthy*.

CHAPITRE III.

Plus intéressant encore.

DÈS que Madame *Western* fut sortie de l'appartement de *Sophie* ; *Honora* y entra, & trouva sa jeune maîtresse dans un état digne de compassion. *Honora*, qui n'avoit pas quitté l'anti-chambre pendant la sçene qui venoit de se passer entre la tante & la niéce, avoit prêté l'oreille au trou de la serrure, & n'en avoit pas perdu un mot. Nouveau surcroit de confusion pour *Sophie !* qui se voyant à la merci de sa femme de chambre, fut obligée de lui dévoiler un secret qu'*Honora* sçavoit aussi-bien qu'elle.

Cette fille, quoique bavarde, étoit sensible ; elle aimoit sa maîtresse, & nous avons déja vû qu'elle ne haïssoit point *Jones*. Elle déclama longtems contre les peres assez injustes pour prétendre forcer l'inclination

de leurs Enfans ; plus vivement encore, contre les gens qui ſe mêlent ſans miſſion des affaires d'autrui : Chapitre, où Madame *Weſtern* ne fut point oubliée : elle exhorta *Sophie*, à céder pour un tems à l'orage, en feignant de recevoir ſans trop de répugnance les viſites de M. *Bliſil ;* promit enfin à ſa Maîtreſſe, de lui être fidelle, & de al ſervir au riſque même de ſa vie.

L'après-midi, M. *Weſtern*, pour la premiere fois, déclara ſes volontés à ſa fille, en lui faiſant valoir l'ardeur avec laquelle il avoit travaillé à la rendre heureuſe, dès l'inſtant qu'il avoit été inſtruit de ſes inclinations par Madame *Weſtern*.

Sophie, encouragée par les careſſes de ſon pere, & par ſa bonne humeur, alloit riſquer de lui apprendre combien ſa tante s'étoit trompée dans ſes conjectures, lorſque l'on annonça M. *Bliſil*.

M. *Weſtern* après avoir embraſſé fortement ſon gendre futur, ſe crut de trop dans cette premiere

entrevuë, & laissa les Amans ensemble.

Son départ fut suivi d'un bon quart-d'heure de silence : le jeune Gentilhomme, parmi toutes ses bonnes qualités, étoit encore doué de cette embarrassante défiance de soi-même, que l'on traite assez vulgairement de modestie, & qui naît communément d'un fond d'orgueil, mêlé avec le sentiment intérieur de notre insuffisance.

Ce n'est pas qu'il crût parler mal : mais, il vouloit ici parler mieux ; & les mots se croisoient sur ses lévres. Il gagna pourtant enfin assez sur lui-même pour articuler quelques lieux communs tournés en complimens guindés, auxquels on répondit, en regardant ailleurs, par quelques demie-réverences, & par autant de monosyllabes polies.

M. *Blifil*, fondé sur l'expérience qu'il croyoit avoir des femmes, & sur la bonne opinion de soi-même, interpréta favorablement le trouble de *Sophie*, qu'il regarda com-

me un aveu tacite des sentimens qu'il avoit inspirés. Lors même que *Sophie*, excédée de la longueur de sa visite, se leva pour passer dans une autre chambre, il ne manqua pas d'attribuer cette démarche à l'excès de sa pudeur, & de s'en consoler, dans l'espoir d'être bientôt dans le cas de pouvoir la corriger de ce défaut.

Quant à l'amour, son cœur n'en avoit pas la moindre idée : très-digne fils de feu son pere, la fortune de *Sophie* le flattoit bien plus que ses charmes. Ainsi, sûr de l'aveu & de la protection du pere ; également certain de la soumission d'une fille bien née aux volontés de ses parens, M. *Blifil* sortit très-satisfait de sa visite.

M. *Western*, qui l'attendoit au bas de l'escalier, le trouva si content de la réception qu'il en avoit euë, que ce vieux Gentilhomme, qui de sa vie n'avoit sçu commander à ses passions, pensa danser de joye, & étouffer son futur gendre à force de caresses.

Il courut enſuite à l'appartement de ſa fille, où ſes tranports furent encore moins ménagés. Ordre à elle de choiſir tout ce qui pouvoit lui plaire, tant en habits, qu'en bijoux : ſa fortune nétoit pas à lui, tout étoit à *Sophie*, il vouloit qu'elle ſeule en diſpoſât.

Sophie, qui n'imaginoit pas que *Bliſil* eut lieu d'être ſi content d'elle, ne concevoit pas trop d'où partoit cette effuſion de cœur de la part de ſon pere. Elle crut pourtant ne devoir pas laiſſer échapper cette occaſion de lui ouvrir le ſien propre : *Bliſil* étoit homme à preſſer le mariage ; la vivacité de M. *Weſtern* ne manqueroit pas de ſeconder l'impatience de cet odieux Amant : la haine qu'elle avoit pour lui, auſſi forte que ſa tendreſſe pour *Jones*, ne pouvoient plus être long-tems cachées...... Tant de motifs réunis, la jetterent aux pieds de M. *Weſtern*, & lui donnerent aſſez de force pour ſupplier ſon pere, de ne pas la contraindre à recevoir pour époux

l'homme du monde pour lequel elle se sentoit le plus d'aversion.

Quelle surprise ! quel coup de foudre, pour M. *Western* !.... Cette *Sophie*, cette fille l'instant auparavant si chere à ses yeux, n'est plus pour lui qu'un objet de mépris & de haine : rien ne peut appaiser un couroux, d'autant plus terrible, qu'il le croit légitime. Sa fille gémit, & l'implore envain, il s'arrache brusquement de ses bras ; & lui annonce, en jurant à l'Angloise, qu'il faut se résoudre à épouser *Blifil*, ou à être chassée de la maison paternelle, pour n'y rentrer jamais.

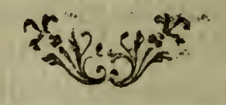
L'emportement de M. *Western* étoit monté au point, qu'il étoit sorti sans s'appercevoir que la pauvre *Sophie*, après avoir en vain prétendu le retenir par son habit, étoit tombée la face contre terre, & nageoit dans son sang.

Tom étoit dans l'appartement de M. *Western*, quand celui-ci revint de chez sa fille. Le vieux Gentilhomme, encore tout fumant de colére, ne se fit point presser pour

faire part à *Jones* de ce qui l'avoit allumée.

Tom, qui n'avoit pas eu le moindre vent de ce qui s'étoit passé en faveur de *Blifil*, pensa tomber à la renverse, en apprenant ces étranges nouvelles. Cependant, ayant par dégrés recouvré ses esprits, le désespoir lui inspira assez d'audace pour demander à M. *Western* la permission d'aller voir sa fille, sous prétexte de hasarder ses conseils pour l'engager à se soumettre aux désirs de son pere.

L'extrême agitation de M. *Western*, ne lui permettoit pas de remarquer celle de *Jones*. Ce dernier obtint sans peine la permission qu'il demandoit.



CHAPITRE IV.

Scène touchante.

SOphie, que son pere avoit laissée évanouie, en sortant de chez elle, se relevoit avec peine, lorsque *Tom* y entra : les larmes, & le sang, couvroient le visage de cette belle fille. Quel spectacle pour lui ! Ah, M. *Jones*, dit elle, vous voyez la plus malheureuse des créatures ! Hélas, qui vous améne ici ?... Vous ignorez sans doute toute l'horreur de ma situation ; & votre présence en ces lieux, peut l'augmenter encore ! Füyez, fuyez au plutôt : c'est moi qui vous en prie !

Dispensez-moi, dit-il, d'obéir à cet ordre cruel.... Mon cœur saigne du sang que je vois couler.... Ah, *Sophie* ! Que ne puis-je épuiser mes veines, pour épargner la moindre goutte de ce sang précieux !... Je ne

vous dois déja que trop, interrompit-elle, en le regardant tendrement..... Hélas, pourquoi m'avoir ſauver la vie ?... Nous ſerions tous deux moins infortunés !

Tous deux ! O Ciel que dites-vous ? repartit *Jones* : eſt-il quelque ſupplice plus horrible pour moi, que les ſouffrances de *Sophie* ? Puis-je reſpirer que pour elle ?

Sa voix & ſes regards, en prononçant ces mots, étoient embraſés du feu de ſa paſſion. Il ſe ſaiſit de la main de *Sophie*, que cette fille trop occupée de ſa douleur, ne ſongea guéres à retirer.... Tous deux obſervoient un profond ſilence, tandis que leurs yeux mouillés de pleurs, & fixés l'un ſur l'autre, liſoient mutuellement dans leur ame.

Sophie, enfin, revint aſſez à elle-même pour preſſer de nouveau ſon Amant de ſortir au plutôt de ſa chambre, en lui faiſant entendre, qu'elle étoit perduë ſi on les y trouvoit enſemble.

Tom la tranquilisa, & la surprit encore davantage, en l'assurant, que c'étoit par ordre de son pere, qui lui avoit appris toute l'avanture de l'après-diné, qu'il étoit maintenant auprès d'elle.

C'est en faveur d'un odieux rival, s'écria-t'il, c'est en faveur de *Blifil*, qu'il croit que je viens vous parler..... Mais, que n'eussai-je point promis, pour pouvoir pénétrer jusqu'à vous ?... Parlez, parlez-moi donc, chere *Sophie*, consolez mon cœur affligé... Quelqu'un aima-t'il jamais si tendrement que moi!.... Quoi, vous êtes assez barbare, pour m'envier cette main adorable ? Tandis que ce moment fatal va peut-être me priver pour jamais de vous !... Hélas ! Il ne falloit pas moins qu'une occasion aussi cruelle, pour surmonter tout le respect que vous aviez sçu m'inspirer !...

Sophie, alors, levant sur lui des yeux où toute l'énergie du sentiment étoit peinte. Hélas ! que veut donc M. *Jones* ? dit-elle, que prétend-t'il que je lui dise ?

Promettez, promettez ſeulement, s'écria-t'il en ſouriant, que vous n'épouſerez jamais *Bliſil.*

Arrêtez, répondit *Sophie* : le ſon même de ce nom déteſté eſt mortel pour mon cœur ! ſoyez certain, qu'il n'obtiendra jamais rien de tout ce que je pourai lui refuſer... Achevez, adorable *Sophie*, ajouta *Jones*, en lui baiſant la main ; mettez le comble à mon bonheur, en me permettant d'eſpérer !

Hélas ! lui dit *Sophie* ; à quoi prétendez-vous que je m'engage ? quel eſpoir puis-je vous donner?..... Ignorez-vous tout ce que je dois à mon pere ? Ignorez-vous ſes intentions ?

Non, répliqua-t'il, mais je ſçai qu'il ne peut vous forcer de vous jetter aveuglément dans les bras du malheur.

Ce n'eſt pas mon malheur qui me touche, répartit *Sophie*, C'eſt plus encore la crainte de troubler le repos de ſes jours. C'eſt plus encore celle de rendre votre perte auſſi certaine que la mienne, ſi je ſuis aſ-

ſez foible pour ne pas réſiſter à vos feux... C'eſt cette idée ſeule qui m'affermit aſſez pour vous ordonner d'éviter votre perte, en vous ſéparant de moi pour jamais.

Révoquez cette horrible Sentence ! s'écria *Jones*, je ne crains rien, que de perdre *Sophie* ..... Ciel ! prononce ma mort, avant que de nous ſéparer.

Les deux Amans, fondans en larmes, s'attendriſſoient ainſi mutuellement, l'orſqu'un bruit mille fois plus effrayant pour eux, dans cette circonſtance, que celui du tonnerre, annonça l'arrivée du redoutable *Weſtern*.

Sa ſœur, qu'il avoit inſtruite de la déſobéiſſance de ſa fille, s'étoit cruë affranchie de la promeſſe qu'elle avoit faite à *Sophie*; & n'avoit pas balancé à révéler tout ce qu'elle ſçavoit des ſentimens ſecrets de ſa niéce en faveur de *Tom Jones*.

Outré contre ſa fille, autant que contre ſon téméraire Amant, M. *Weſtern* n'avoit fait qu'un ſaut, de

l'appartement de ſa ſœur, à celui de *Sophie*, dont il avoit preſque enfoncé la porte.

Mais un ſpectacle, auquel il ne s'attendoit pas, ſuſpendit en entrant ſa rage : *Sophie*, pale, ſanglante, & preſque ſans mouvement, étoit tombée dans les bras de *Jones* ! ... Le premier ſoin de M. *Weſtern* fut de courir à ſa fille, qu'il croyoit morte ; de-là, à la porte de la chambre, pour apeller du ſecours ; de revenir enſuite à elle, ſans faire attention dans les bras de qui elle étoit, pour la prendre dans les ſiens propres, & tâcher de la rappeller à la vie.

Madame *Weſtern*, ſuivie de toute la maiſon, fut bientôt dans la chambre de *Sophie*, qu'on eut grand-peine à faire revenir ; & que l'on mit au lit, après avoir congédié tous les hommes.

M. *Weſtern*, un peu raſſuré ſur la ſanté de ſa fille, reprit toute ſa fureur en jettant enfin les yeux ſur *Tom Jones*. Heureuſement, peut-être pour tous deux, que le Miniſ-

Tome I.er Page 238



tre *Supple*, homme robuste & pacifique, s'opposa aux premiers transports du vieux Gentilhomme.

Le désolé *Tom*, tandis que son adversaire étoit retenu dans les bras du Ministre, employoit vainement tout ce que l'amour & la douleur ont de plus patétique pour appaiser le ressentiment du pere de *Sophie*. Il n'en reçut que des injures, & des menaces emportées, au cas qu'il osât jamais reparoître au Château; & il se vit enfin forcé, en cédant aux conseils du Ministre, de se soustraire à la présence du furieux vieillard, pour retourner dès l'instant même au Château de M. *Alworthy*.



CHAPITRE V.

Visite de M. Western à M. Alworthy. Effets qu'elle produit.

LE lendemain de cette scéne, M. *Alworthy* étoit à déjeûner tranquillement avec son neveu *Blifil*, lo que M. *Western* encore tout échauffé de la veille, entra sans se faire annoncer ; & leur fit, tout d'une haleine, le récit de ce qui s'étoit passé chez lui. C'étoit du nouveau pour les deux Auditeurs ; on peut juger de leur étonnement.

M. *Alworthy*, véritablement touché de ce contretems imprévû, & déja prévenu contre *Tom*, s'en remit à M. *Western* de la punition du coupable, & des mésures à prendre pour prévenir les suites d'une passion ridicule, qui dérangeoit tous leurs projets.

Il fut arrêté, que le Château de M. *Western*, & les environs mêmes, seroient

feroient désormais interdits à *Tom*, sur peine d'être banni pour jamais de chez son bienfaicteur ; qui se chargea de le réprimander d'une façon qui ne laisseroit rien à craindre de sa conduite à l'avenir.

M. *Western*, content de M. *Alworthy*, envisageant le triste *Blifil*, que la surprise & la rage avoient jusques-là rendu muet, lui jura dix fois, en l'embrassant, qu'il n'auroit jamais d'autre gendre ; & retourna chez lui, plus vîte encore qu'il n'en étoit venu, dans la crainte de ce qui pouvoit s'y passer pendant son absence.

Après le départ de M. *Western*, M. *Alworthy* qui voyoit son neveu rêveur, & soupirant profondément, lui demanda avec bonté à quoi il se déterminoit.

Hélas, Monsieur, lui répondit *Blifil*, peut-on douter du parti que pourra prendre un Amant, quand la raison & la passion lui montrent chacune un chemin contraire, La raison, veut que je quitte une femme dont le cœur est épris pour un

autre : & la paſſion me flatte, que le tems & mes ſoins pourront la diſpoſer en ma faveur. Je ſens, d'un autre côté, l'injuſtice de vouloir ſupplanter quelqu'un dans un cœur qu'il paroît poſſéder : mais la réſolution déterminée de M. *Weſtern* me fait en même tems ſentir, qu'en diſputant ce cœur, je puis faire le bien de toutes les parties : non ſeulement celui des parens, mais encore celui des Amans mêmes, dont la perte eſt infaillible, s'ils ſont jamais époux. La fille, & j'en ſuis bien certain, eſt perduë ſans reſſource ; puiſqu'indépendament de la ruine de ſa fortune, & d'une alliance ſans doute deshonorante, elle aura encore la douleur de voir diſſiper le peu de bien que M. *Weſtern* n'aura pû ſe diſpenſer de lui donner... Ah, mon cher oncle ! ſi comme moi, vous connoiſſiez bien *Tom* ? ſi vous ſçaviez ce que j'ai crû devoir vous taire ?... Quoi donc ? (interrompit M. *Alworthy*) qu'a-t'il encore fait de nouveau ? parlez, je vous l'ordonne. Non, Monſieur, répliqua *Bliſil*,

oublions le passé; il peut s'en être repenti.

Je vous ordonne, encore un coup, dit M. *Alworthy*, de ne me rien cacher.

Vous sçavez, Monsieur, que vos ordres furent toujours sacrés pour moi: je suis pourtant fâché d'avoir parlé; vous pourriez, dans la circonstance présente, me soupçonner de quelque animosité contre *Tom*: le Ciel m'est cependant témoin, qu'un motif aussi bas n'entrera jamais dans mon cœur! daignez donc me dispenser d'en dire davantage; ou si vous m'y forcez, souffrez que dès à présent j'ose vous demander sa grace!

Je ne vous promets rien, répliqua M. *Alworthy*; je n'ai montré, je crois, que trop de foiblesse pour lui; & beaucoup plus peut-être que vous n'avez lieu de m'en sçavoir gré. Plus qu'il ne méritoit, sans doute! s'écria *Blifil*, puisque le jour où l'on désespéroit le plus de votre vie, quand toute la famille, à mon exemple, étoit en larmes, il faisoit reten-

tir la maison des chants que lui inspiroient son mauvais cœur, & son yvresse. Je hazardai quelques représentations, sur l'indécence de sa conduite : mais l'état où le vin l'avoit mis, lui permettoit peu de m'entendre : il poussa l'insolence, après m'avoir accablé d'un torrent d'injures, jusqu'à porter la main sur moi.... Qu'entens-je ! interrompit M. *Alworthy* : le traître osa-t-il vous frapper ?

Je l'avois oublié, Monsieur, continua *Blifil* : Puisse-t'il aussi bien oublier son ingratitude envers le plus digne & le plus généreux des bienfaicteurs !

Blifil étoit en trop beau chemin, pour s'arrêter. Après avoir mis son oncle au point où il le désiroit depuis long-tems, il acheva d'écraser *Tom*, en chargeant des plus noires couleurs l'histoire de son prétendu rendez-vous avec *Moly* dans le bois ; & la façon cruelle dont *Tuakum* & lui-même avoient été maltraités par nôtre Héros : Histoire que la charité l'avoit, disoit-il,

empêché d'apprendre à ſon cher oncle, & ſurtout dans un tems de convaleſcence.

M. *Alworthy* avoit déja prononcé, dans ſon cœur, la ſentence de *Jones.* Il fit pourtant appeller *Tuakum*; qui, après avoir confirmé tout ce qu'avoit dit *Blifil*, couronna l'ouvrage de ſon diſciple, en montrant à M. *Alworthy* ſon eſtomac encore meurtri des coups qu'il avoit reçus du coupable.

Le Lecteur eſt peut-être ſurpris que *Blifil* & *Tuakum* euſſent tardé ſi long-tems à inſtruire M. *Alworthy* des dernieres fredaines de *Jones.* Mais, il avoit fallu qu'ils attendiſſent que le rétabliſſement de la ſanté de M. *Alworthy* eût fait renvoyer le Médecin, qui auroit pû les démentir, du moins pour la premiere ſcène. Ils étoient ſûrs, d'ailleurs, que l'étourderie de *Jones* ne pouvoit manquer de leur fournir bientôt matiere à groſſir encore ſon procès : au moyen de quoi, leur ſuccès n'étoit plus douteux. Ajoutons auſſi, que *Blifil*, en paroiſſant avoir

exigé le ſilence de *Tuakum* (ſur les outrages qu'il avoit reçus) ſembloit être en effet ami de *Jones*; & que *Bliſil* étoit bien ſûr de ne pouvoir prendre ſon oncle par un endroit plus délicat.

CHAPITRE VI.

Bon, pour les cœurs ſenſibles.

MOnſieur *Alworthy* avoit pour coûtume de ne jamais punir perſonne, de ne pas même congédier un domeſtique, dans la chaleur de ſon reſſentiment. Il attendit l'après-dîner, pour mettre la ſentence de *Tom* à exécution.

Le pauvre garçon aſſiſta au dîner, à ſon ordinaire; mais ſon cœur étoit trop ſurchargé de peines, pour lui permettre de manger. Certains regards irrités qu'il vit de tems en tems tomber ſur lui, de la part de M. *Alworthy*, l'avertirent que M. *Weſtern* avoit révélé toute

ſon intrigue avec *Sophie*, & acheverent de le déconcerter. La table levée, & les domeſtiques partis, M. *Alworthy*, commença ſa harangue.

Il rappella, en détail, toutes les iniquités de *Jones*, principalement celles dont il n'avoit été informé que le jour même; & finit par lui dire, que s'il étoit hors d'état de ſe juſtifier nettement ſur chaque article, il pouvoit dès à préſent partir, pour ne jamais remettre le pied chez lui.

L'étonnement de *Jones*, déja accablé par ſes autres chagrins; le trouble qui s'empara de ſon cœur, aux accuſations imprévues d'un Juge qu'il n'avoit jamais éprouvé ſi ſévére, ne lui laiſſoient pas l'eſprit aſſez libre pour défendre ſa cauſe, avec quelque ombre d'avantage. D'ailleurs, au fond, les charges, étoient vraies: les circonſtances ſeules auroient pû l'excuſer: mais, il n'en avoit là d'autre témoin que lui-même. Il perdit la tête; & ſemblable à un criminel, réduit au dé-

ſeſpoir, il n'invoqua que la clémence de ſon Juge.

La pitié que m'inſpiroit votre jeuneſſe, lui dit M. *Alworthy*, & l'eſpoir de vous ramener à la vertu, ne m'ont déja que trop de fois ſéduit. Je ſerois plus coupable que vous, ſi je vous pardonnois encore. Que dis-je? votre coupable audace, en tentant de ſéduire une fille, à qui vous ne deviez que le reſpect le plus profond, me force à me juſtifier moi-même, en puniſſant votre attentat: on me croiroit votre complice. Vous avez dû connoître mon horreur pour tout ce qui tient de la fraude, ou de la lâcheté. Si mon humeur, & mon repos vous euſſent été chers, vous n'euſſiez penſé, qu'en frémiſſant, à l'indignité de votre entrepriſe. Eſt-il des châtimens aſſez ſévéres, pour un traître & pour un ingrat? Je me crois à peine excuſable, en ſongeant à ce que je fais encore pour vous. N'importe: je vous ai élevé comme mon fils, je ne vous enverrai pas nud dans le monde. Vous trouverez, en ou-

vrant ce papier, de quoi vous mettre en état de vivre, pour peu que vous puissiez être honnête homme. Mais, si vous abusez de ce dernier effet de ma bonté, ne vous attendez pas à recevoir jamais aucun secours de la part de quelqu'un, qui, cet instant passé, ne veut plus de commerce avec vous.... je veux bien vous dire encore, que rien de ce qu'on vous reproche, ne m'a plus vivement touché, que votre extrême ingratitude pour un ami (en montrant *Blifil*) dont les tendres sentimens, méritoient de vous un tout autre retour.

Ce dernier trait étoit d'une amertume trop cruelle, pour être supporté par *Jones*. Un torrent de pleurs ruisséla de ses yeux; toutes les facultés de la parole & du mouvement, lui furent interdites. Il se sentit, pendant quelques instans, incapable d'obéir à l'ordre terrible qu'il avoit reçu de quitter la maison. Il s'y résolut enfin, après avoir baisé à diverses reprises les mains de M. *Alworthy*, avec des transports

aussi difficiles à feindre, qu'à d'écrire.

CHAPITRE VII.

Lettres tendres.

TOm, duëment averti qu'il n'y avoit aucun retour pour lui dans le Château, fut en même-tems, informé, que ses habillemens, ainsi que tout ce qui pouvoit lui appartenir, lui seroit remis partout où il trouveroit bon.

Il partit, en recevant cet avis; & fit environ un quart de lieuë sans se retourner, ni sans sçavoir vers quel endroit il dirigeoit ses pas.

Il se vit enfin arrêté par un petit ruisseau, qui croisoit son passage; & bien plus fatigué de sa douleur, que de sa lassitude, l'infortuné *Tom* se reposa quelques instans dans la prairie, dont ce ruisseau baignoit les bords. Mon pere, s'écria-t'il, d'un air d'indignation, ne

m'enviera peut-être pas la consolation de gémir ici !

C'est-là, qu'il s'abandonna tout entier aux violens transports de sa douleur ; & qu'après avoir longtems pleuré sur son sort, il se trouva insensiblement en état de réfléchir sur sa passion, & sur le parti qu'il avoit à prendre, dans la situation déplorable où son malheur le réduisoit.

Son plus grand embarras, étoit de sçavoir comment agir envers *Sophie*. L'idée de se détacher d'elle, lui portoit la mort dans le cœur ; mais celle de causer la perte de cette aimable fille, s'il persistoit dans un espoir trop chimérique, étoit un autre supplice, bien plus cruel encore !

Déchiré tour à tour par ces accablantes idées, le malheureux *Jones* se relevoit & retomboit à chaque instant dans le désespoir. Mais le ressentiment de M. *Alworthy*, l'amertume de ses reproches, l'impossibilité probable de toute espece de succès, & surtout la gloire de sa-

crifier sa passion au repos de sa maîtresse, le déterminerent enfin à fermer l'oreille à la voix de l'amour, pour se livrer entierement à celle de l'honneur.

Son amour propre, flatté de la grandeur du sacrifice, l'aveugla sur ce qu'il pourroit lui coûter. Une maison s'offrit à ses regards : il y courut, & se hâta de tracer cette Lettre.

MADAME,

Si vous daignez réfléchir sur l'horreur de ma situation, je presume assez de l'excellence de votre ame, pour me flatter que les expressions de ma lettre, sans doute mal conçuës, trouveront grace devant vous. Hélas! c'est le cœur seul qui me les dicte, & nul langage ne peut rendre tout ce qu'il sent.

Je vais vous obeir, Madame, je me prive de votre présence; & je m'en prive pour jamais..... que cet ordre est cruel pour moi! mais j'en accuse la fortune, bien plus que ma Sophie. *Et tel est mon malheur, qu'il devient né-*

ceſſaire pour elle ; & que la félicité de ce que j'aime eſt attachée à la néceſſité d'oublier qu'il exiſta jamais un infortuné tel que moi !

Croyez, croyez, belle Sophie, *que je vous cacherois mon malheur même, ſi je pouvois probablement imaginer que la voix publique ne dût pas vous le révéler. Je connois la bonté, la ſenſibilité de votre cœur ; je voudrois lui ſauver les peines que les malheurs d'autrui lui cauſent. Puiſſent les miens ne point troubler votre repos ! Après vous avoir perduë, tous les maux que me prépare l'avenir ne pouront me trouver ſenſible.*

O *ma* Sophie, *qu'il eſt affreux de vous quitter ! Qu'il eſt bien plus affreux encore, de ſouhaiter d'être oublié de vous ! Cependant, l'amour le plus pur, l'amour le plus tendre, l'amour enfin que j'ai pour vous, exige l'un & l'autre.*

Pardonnez-moi d'oſer penſer, que le reſſouvenir d'un malheureux ſoit capable de jamais altérer votre repos. Mais, ſi la choſe étoit poſſible, immolez, ſacrifiez juſques à ma mémoire à

la tranquilité de votre cœur. Croyez, s'il le faut, que je ne vous aimai jamais ; pensez, combien je vous meritois peu ; ecoutez la voix de la gloire ; & méprisez un enfant de la Terre, dont la témérité ne sçauroit être trop punie..... La plume tombe de ma main.... Grand Dieu ! veillez toujours sur ma Sophie....

Jones, cherchant dans ses poches de quoi cachetter cette Lettre, fut fort étonné de les trouver vuides. La vérité du fait est, que notre Héros, dans un des accès des fureurs douloureuses qu'il avoit eû l'instant auparavant dans la prairie, s'étoit défait de tout ce qu'il avoit sur lui : le porte-feuille, qu'il avoit reçu de M. *Alworthy*, & qu'il n'avoit pas encore ouvert, quoiqu'il renfermât un billet de la Banque de 500 livres sterlin, avoit été jetté au vent avec le reste ; & le pauvre *Tom* ne s'en ressouvenoit qu'alors.

Il trouva, dans la maison où il étoit, ce qu'il falloit pour fermer sa Lettre ; & il n'eut rien de plus pressé, que de retourner sur les

bords du ruiſſeau, dans l'eſpoir d'y retrouver ce qu'il avoit perdu.

A peine étoit-il en chemin, qu'il rencontra ſon ancien ami *George*, le Garde Chaſſe, qui après l'avoir très tendrement complimenté ſur ſon infortune, (déja connuë dans le canton) s'étoit hâté de ſuivre ſes pas, pour lui préſenter ſes ſervices.

Il accompagna *Tom* dans la prairie, où tous deux chercherent longtems ce qu'ils ne devoient point trouver; & la raiſon en étoit ſimple : c'eſt que le porte-feuille, & le reſte, étoit dans la poche de *George*, qui l'ayant trouvé ſous ſes pieds, croyoit le tout de bonne priſe.

Tom n'ayant plus d'eſpoir de recouvrer ſes effets perdus, & beaucoup moins touché de cette nouvelle diſgrace, que bien des gens ne le croiront peut-être, ſe retourna tout-à-coup vers ſon ancien ami. Puis-je eſpérer de vous, lui dit-il, mon cher *George*, le ſervice le plus ſignalé que vous puiſſiez me rendre, dans l'état où je ſuis?

L'honnête *George*, qui avoit amassé quelque argent au service de M. *Western*, au sçu de son ami *Tom*, craignant qu'il ne fut ici question d'en prêter une partie, ne répondit qu'en hésitant plus d'une fois, *que M. Tom pouvoit en toute occasion compter sur ses services*. Mais son inquiétude s'évanouit, en aprênant qu'il ne s'agissoit que de porter une Lettre à *Sophie*. Il s'en chargea de tout son cœur : car, à l'argent près, *Tom Jones* étoit au monde, ce qu'il aimoit le plus.

Mlle *Honora* fut regardée par tous les deux comme le seul canal par où la Lettre pouvoit passer jusquà *Sophie*. *George* partit au moment même ; & *Tom* fut attendre le retour de son Messager dans une Hôtellerie, à un quart de lieue de là.

George, en arrivant chez M. *Western*, rencontra Mlle *Honora*, à qui, après l'avoir sondée par quelques questions préliminaires, il remit la Lettre pour sa Maîtresse ; & de qui il en reçut une autre, qu'on

avoit portée tout le jour dans son sein, & qu'on désespéroit déja de pouvoir faire tenir à M. *Jones.*

Le Garde-chasse, charmé d'avoir si bien rempli sa commission, revint à toutes jambes au cabaret où étoit *Jones*, qui saisissant, sans lui parler, la Lettre de *Sophie*, y trouva ce qui suit.

MONSIEUR,

Il ne m'est pas possible de vous exprimer tout ce que j'ai souffert depuis que je ne vous ai vu. La patience avec laquelle vous avez supporté, par rapport à moi, les mauvais procedés de mon pere, fait naître dans mon cœur des sentimens de reconnoissance que je ne croirai jamais assez dignement acquitter. Vous connoissez son caractére; daignez, à ma priere, éviter partout sa rencontre. Je voudrois bien pouvoir vous consoler.... Croyez pourtant, que la plus grande violence pourra seule forcer le sacrifice de ma main en faveur de quelqu'un qui ne vous sera point agréable.

Jones lut, relut, & baisa cent fois

cette Lettre ; elle ralluma tous ſes feux. Il ſe repentit de la façon dont il avoit écrit à *Miſſ Weſtern ;* mais, il ſe reprocha bien plus d'avoir fait partir une autre Lettre, pendant l'abſence de ſon Meſſager, par laquelle il promettoit ſolemnellement à M. *Alworthy*, d'étouffer juſqu'aux moindres lueurs de ſa paſſion pour *Sophie.*

Cependant, dès qu'il fut un peu de ſang froid, il ſentit que le billet de *Sophie* n'adouciſſoit ni ne changeoit ſa ſituation, qu'en lui laiſſant l'eſpoir que la conſtance de cette fille pouvoit être aſſez ferme pour que le tems pût amener quelque événement favorable à deux Amans auſſi fidéles.

Cette derniere idée confirma ſes premieres réſolutions ; & après avoir pris congé de *George*, il ſe mit en chemin vers une petite ville voiſine, où il avoit prié M. *Alworthy*, (au cas qu'il lui plût de ne pas révoquer ſa ſentence,) de faire tenir ſon porte-manteau.

CHAPITRE VIII.

Conduite de Sophie, *qui ſera approuvée par celles de ſon ſéxe capables de penſer comme elle.*

SOphie, depuis vingt-quatre heures, n'avoit point paſſé le tems agréablement. Elle avoit eſſuyé de longues converſations, & de trés-ennuyeuſes lectures de la part de ſa tante, dont le but étoit de lui prouver que l'amour, dans le monde poli, n'étoit plus enviſagé que comme une paſſion ridicule. Le mariage, diſoit-elle, n'eſt aujourd'hui conſidéré de la part des femmes, que comme une charge ou un office de judicature l'eſt par les hommes: proportionnément aux avantages quon en retire, ſoit pour la fortune, ou pour s'avancer dans le monde. Ces maximes ſolides, appuyées par nombre d'exemples illuſtres, & très-prolixement commentés par

la ſcientifique tante, avoient tellement excedé la pauvre *Sophie*, qu'elle s'etoit enfin déterminée à ſe mettre au lit; où elle étoit encore, au retour de ſon pere, de chez M. *Alworthy*.

Il étoit environ dix heures du matin, lorſque M. *Weſtern* entra précipitamment dans l'appartement de ſa fille. Je ſuis charmé de vous trouver ici, lui dit-il; tout eſt en ſureté : je vais faire enſorte qu'il en ſoit toujours de même.

A ces mots, il ferma la porte; & en donna la clef à *Honora*, après avoir joint, aux ordres les plus précis, les plus brillantes promeſſes au cas qu'elle lui fût fidelle, & les menaces les plus terribles, au cas qu'elle trahît ſa confiance.

Les inſtructions d'*Honora*, étoient, de ne pas ſouffrir que *Sophie* mît le pied hors de ſa chambre, à moins qu'il ne jugeât à propos de la faire appeller; & de n'en permettre l'entrée, qu'à ſa tante ſeule. Ordre pourtant à la Duégne, de faire toutes les volontés de ſa maîtreſſe, en lui inter-

disant seulement l'encre, les plumes & le papier, dont l'usage étoit défendu à *Sophie*.

A l'henre du dîner, le vieux Gentilhomme fit descendre sa fille, qui fut contrainte d'obéir. Tout se passa à l'ordinaire, on ne parla de rien; & la table levée, on la remit dans sa prison.

Le soir, la Geoliere *Honora* lui glissa la lettre qu'elle avoit reçuë des mains du Garde-Chasse. *Sophie* la lut très-attentivement deux ou trois fois de suite, & se jetta sur son lit, en versant un torrent de larmes.

Honora, aussi affligée que surprise des nouvelles douleurs de sa maîtresse, s'empressa de lui en demander la cause.... O ma chere *Honora!* je suis perduë, s'écria la tendre *Sophie;* je suis convaincuë que tu m'aimes : c'est trop long-tems te cacher mon secret.... j'ai laissé surprendre mon cœut par un ingrat, qui n'en étoit pas digne.... hélas, il m'abandonne, il me trahit!

Ciel! répondit la femme-de-

chambre, ſe peut-il que M. *Tom* ſoit un perfide ? il l'eſt, il l'eſt ſans doute ! vois cette lettre, répliqua *Sophie*, m'abandonneroit-il, me prieroit-il d'oublier juſqu'à ſon nom même, s'il m'eût jamais aimée ! l'auroit-il pû penſer ? auroit-il pû me l'écrire à moi-même ?....

Eh bien, Madame, il faut le mépriſer, interrompit *Honora* : il faut vous en vanger, en vous donnant à M. *Bliſil.* Il convient fort à un drôle, tel que M. *Jones*, à un miſérable bâtard, dont le pere même n'eſt pas encore trop bien connu, d'oſer manquer à ma maîtreſſe ! lui qui n'étoit pas digne.... Arrête, lui dit *Sophie*, avec aigreur, arrête tes blaſphêmes, & garde-toi de jamais prononcer ſon nom devant moi, qu'avec reſpect..... lui me manquer jamais ? juſte Ciel, que je ſuis injuſte ! ſon cœur, ſon triſte cœur a plus ſouffert, eu écrivant ces mots cruels, que je ne ſouffre moi-même en les liſant.... Tout eſt vertu, tout eſt généroſité, tout eſt nobleſſe en lui ! ah ! que je dois rougir de ma foi-

bleſſe, quand je condamne ainſi ce que je devrois admirer !.... Chere *Honora*, le croiras-tu ? c'eſt mon ſeul intérêt qui le guide ! c'eſt à moi qu'il ſe ſacrifie, qu'il s'immole lui-même !..... la crainte d'être un obſtacle à mon bonheur, l'a jetté dans le déſeſpoir !....

Je ſuis charmée, dit *Honora*, qu'il ait ſenti, & que vous ſentiez enfin combien cette crainte eſt juſte. N'auroit-il pas été bien triſte, n'auroit-il pas été cruel de vous voir riſquer de vous perdre, pour un jeune Avanturier chaſſé de chez ſon bienfaiſteur, & chaſſé, dit-on ſans un ſol ?

Chaſſé ? s'écria *Sophie*, en frémiſſant.... Qu'entens-je ? explique-toi.

Honora, lui apprit alors ce qu'elle avoit ſçû, par le bruit du Village, du banniſſement de *Tom Jones*, fondé ſur la hardieſſe qu'il avoit euë de porter ſes vœux juſqu'à la fille unique de M. *Weſtern* : ce qui avoit tellement fâché M. *Alworthy*, qu'il avoit mis *Jones* à la portée,

ſans lui faire préſent d'un denier.

C'eſt donc moi ? dit *Sophie* en ſanglottant ; C'eſt moi qui cauſe ſa ruine !.... Chaſſé, ſans un denier!... Hâte-toi, ma chere *Honora*, prens tout ce que je poſſéde : ôte ces bagues de mes doigts..... Tien, voilà ma montre : porte lui tout.... Cours, vole, tâche au plutôt de le trouver.

Honora, qui craignoit que M. *Weſtern* ne lui demandât compte des bijoux de ſa fille, ſe jetta aux genoux de *Sophie*, pour lui repréſenter les conſéquences de ſa libéralité, & le danger certain qui les ménaçoit toutes deux, peut-être même ſon Amant, au cas qu'elle fût ſourde à de ſi juſtes remontrances.

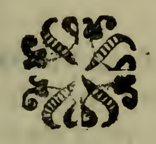
Eh bien, prens donc tout mon argent, lui dit *Sophie*, n'en reſerve pas une obole ; fais enſorte de trouver cet infortuné, & de le lui remettre.... Cours, cours, te dis-je ; ne perds pas un moment.

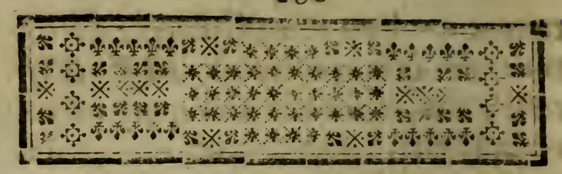
La tendre Amante fut obéie ; *Honora* retrouva *George* dans le Château, & lui remit une bourſe contenant

tenant environ ſeize *Guinées :* c'étoit tout ce que poſſédoit *Miſſ Weſtern ;* car, quoique ſon pere ne lui refusât rien, *Sophie* étoit trop généreuſe pour beaucoup amaſſer.

George ſe ſentit encore tenté de garder cet argent : mais la crainte que ſon larcin, dont il ſubſiſtoit ici deux témoins, ne fût un jour découvert ; ou peut-être (prenons le parti le plus honorable pour l'humanité) un mouvement de compaſſion pour l'état actuel de *Jones*, l'emporta ſur la violence de la tentation. Il s'acquitta fidélement de ſon meſſage, & remit la bourſe bien compléte à ſon ami.

Fin du ſixiéme Livre.





L'ENFANT TROUVÉ,

LIVRE SEPTIEME.

Concernant l'eſpace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

Monologue de Jones.

JOnes reçut ſes effets le lendemain matin, de chez M. *Alworthy*, avec cette réponſe à la lettre qu'il lui avoit écrite.

Mon Oncle m'ordonne de vous dire, Monſieur, que le parti qu'il a pris de ſe défaire d'un hôte, tel que vous, n'ayant été fondé que ſur une réſolution bien réfléchie, & ſur l'évidence même du peu que vous valiez,

vous avez tort d'imaginer que votre éloquence puisse jamais changer ses dispositions à votre égard. La présomption avec laquelle vous osez lui mander, que vous renoncez à toutes vos prétentions sur certaine personne, lui paroît aussi admirable que rare: vous avez apparamment oublié ce que vous êtes, ainsi que ce qu'elle est. Quoiqu'il en soit, j'ai ordre exprès de vous dire, que mon Oncle n'exige d'autre preuve de complaisance de votre part, que celle de quitter le Pays au reçu de la présente.

Je ne puis finir cette lettre, sans faire des vœux sincéres pour votre amendement, dans l'espoir de pouvoir me dire votre Serviteur,

BLIFIL.

La lecture de cette Lettre éleva dans le cœur de *Jones* mille sentimens aussi impétueux qu'opposés: celui de la douleur prévalut enfin sur celui de l'indignation & de la rage; les larmes vinrent à propos à son secours; & détournérent le

danger qui menaçoit ſa tête.

Il rougit pourtant bientôt du remède ; & ſe relevant tout à coup, eh bien, s'écria-t'il, donnons donc à M. *Alworthy* la ſeule preuve qu'il exige de mon obéiſſance : Partons, dès ce moment...... Mais où aller ? De quel côté tourner mes pas ?.... Laiſſons ce ſoin à la fortune : puiſque nul Etre ſur la terre, ne s'intéreſſe pour un malheureux tel que moi, tout m'eſt également indifférent.... Nul ne s'intéreſſe à ton ſort ? Ingrat ? tu ſais trop le contraire ! Les vœux que quelqu'un fait pour toi, ne te ſont-ils pas plus précieux que ceux de l'Univers entier ?.... Je veux, je dois penſer, que mon deſtin n'eſt pas indifférent à ma *Sophie*.... Faut-il donc abandonner le ſeul ami, le ſeul bien qui me reſte ? & quel ami, grand Dieu ! ....Mais, puis-je reſter auprès de *Sophie* ? dût-elle le ſouhaiter auſſi ardemment que moi, ai-je quelque eſpérance de pouvoir l'aborder, ſans l'expoſer à la vengeance de ſon pere ? Puis-je la faire con-

sentir à sa perte ? & dût-elle y consentir, oserai-je me prévaloir de sa foiblesse.... comme un méprisable brigand, roderai-je autour du Château de son pere, en nourrissant un si coupable espoir ?.... Non, j'en déteste jusqu'à la pensée. Adieu, *Sophie !* adieu la plus aimée & la plus aimable des femmes !.....

Il s'agissoit pourtant enfin de sçavoir où aller, & que faire ? Le monde, suivant l'expression de *Milton*, étoit *ouvert devant ses yeux ;* & *Tom*, ainsi qu'*Adam*, ne voyoit, ne connoissoit aucun mortel de qui pouvoir attendre du secours.

Quel genre de vie choisir ? Quel état embrasser ? L'univers n'offroit à ses regards effrayés, qu'un vuide affreux !

Toutes les professions, tous les métiers éxigeoient un long apprentissage ; & pour comble de disgrace, il se trouvoit à peu près sans argent. L'*Océan* enfin, cet ami secourable des malheureux, vint s'offrir à sa pensée, & parut lui tendre les bras : *Tom* se décida

dans l'inſtant ; &, pour parler moins figurément, ſe détermina à ſe faire marin.

Mais, avant que de le ſuivre ſur la route de *Briſtol*, où il projette de s'aller embarquer, nous rameneron le Lecteur chez M. *Weſtern*, pour voir ce que fait la charmante *Sophie*.

CHAPITRE II.

Querelles de famille.

LE jour que M. *Weſtern* avoit tenu ſa fille priſonniere, la tante de *Sophie* étoit abſente du Château. Le ſoir, à ſon retour, elle avoit trouvé la conduite du pere d'autant plus mauvaiſe, qu'il avoit agi ſans la conſulter ; & , que pour ſe tirer d'embarras, il s'étoit abſolument repoſé ſur ſa ſœur de la converſion de ſa fille.

Le matin même du départ de M.

Jones, Madame *Weſtern* fit appeller *Sophie* dans ſon appartement ; où, après lui avoir appris qu'elle avoit obtenu ſa liberté, cette femme Philoſophe déploya toute ſon éloquence pour prouver à ſa niéce, quele choix d'un époux devoit être indifférent pour une fille raiſonnable, pourvû qu'il fût bien riche, & pût lui donner un rang dans le monde. Elle déclama fortement contre l'amour, qui, ſuivant elle, n'étoit qu'une paſſion romaneſque, depuis longtems proſcrite par les perſonnes ſenſées, & réléguée dans l'obſcurité des Provinces; & conclud enfin, après un pompeux éloge des biens & des qualités de M. *Blifil*, par exhorter ſa niéce à conſentir de recevoir ſes vœux.

J'épargne au Lecteur toutes les ſentences, toutes les citations, toutes les maximes & les raiſonnemens politiques, dont Madame *Weſtern* avoir fortifié divers endroits ſaillans de ſa harangue. Je crois devoir auſſi paſſer ſous ſilence, les réponſes de *Sophie*, & les repliques de la tante.

Il ſuffit de ſçavoir, que notre Héroïne ſe défendit bien ; & que Madame *Weſtern*, outrée de n'avoir encore pû remporter, ſur une petite Provinciale, une victoire qu'elle croyoit certaine, & dont elle avoit flatté ſon frere, après avoir paſſé rapidement du ton de la perſuaſion à celui de la menace, inſultoit *Sophie* ſur la baſſeſſe de ſes ſentimens, & croyoit déja lire dans les yeux effrayés de ſa niéce l'inſtant de ſa défaite, lorſque M. *Weſtern*, qui avoit tout écouté a la porte, vint bruſquement l'interrompre, pour joindre ſa voix à celle de ſa ſœur.

Madame *Weſtern* étoit en colére ; cette imprudence de ſon frere, qu'elle interpréta comme naiſſant de la défiance qu'il oſoit concevoir de la ſublimité de ſes lumieres, la rendit furieuſe. Sa médiation mépriſée à ce point, ne lui permettoit plus de ſe mêler d'une négociation, que l'intérêt d'un frere ingrat lui avoit fait entreprendre, & qu'il venoit faire echouër au moment de

la réussite. Ce manque de respect de la part d'un homme sans teintures, sans notions des premiers principes du monde & de la politique, ne permettoit pas a une femme comme elle de rester plus long-tems chez lui. A ces mots, elle sort, en lui lançant un regard indigné, demande son carosse, & déja se dispose à partir.

Autre scéne pour *Sophie!....*: son pere, resté seul avec elle, quoiqu'humilié par les reproches de sa sœur, reprend bientôt assez de forces pour accuser sa fille d'une rupture, qui va peut-être lui coûter l'opulente succession de Madame *Western*. Il gronde, il éclatte, il menace, & jure de se venger d'elle, en la forçant d'épouser *Blifil* avant qu'il soit deux jours.

L'état de la pauvre *Sophie*, pendant tout cet orage, étoit digne de compassion. La tante, quoique vive & emportée par tempérament, étoit pourtant au fond plus raisonnable que le pere; l'autorité qu'elle s'étoit acquise sur l'esprit du vieux

Gentilhomme avoit été plus d'une fois utile à *Sophie :* il ne s'agissoit que de flatter l'amour propre de Madame *Western*, en paroissant quelquefois céder à la force de ses raisonnemens, pour tout obtenir d'elle. Cette reflexion, qui vint fraper *Sophie*, la fit dans le moment précipiter aux pieds de son pere, pour le supplier, puisqu'elle étoit la cause infortunée de leur rupture, de courir après Madame *Western*, d'empêcher son départ, ou de le retarder du moins, jusqu'à ce que sa colére fut appaisée.

M. *Western*, ébranlé par les pleurs de sa fille, & peut-être bien plus encore par la crainte de perdre la succession de sa sœur, consentit enfin, mais non pas sans lâcher plus d'une apostrophe contre le sexe, à s'humilier jusqu'à faire, ce qu'il appelloit, *une bassesse*.

Madame *Western* montoit en carosse, lorsque son cher frere arriva, qui d'abord lui sautant au col, & s'excusant sur l'aveu de ses torts, parvint enfin à l'appaiser. Nous

avons déja insinué qu'elle n'étoit pas méchante ; ajoutons, qu'elle aimoit son frere, quoiqu'elle eût un souverain mépris pour son ignorance sur ce qu'elle appelloit le *bon ton*, & la connoissance du monde.

Sophie, qui avoit de si bonne foi causé cette réconciliation, en fut la victime. Les parties réunies, concourant également à condamner sa conduite, & à chercher les moyens de la mettre à la raison, la prompte conclusion de son mariage avec *Blifil* fut résoluë, sinon par la force, du moins par la surprise

Ce projet, conçû par Madame *Western*, & adopté par son frere, venoit d'être arrêté, lorsqu'on leur annonça *Blifil*.

Le Pere de *Sophie*, par l'avis de sa sœur, part à l'instant & signifie, en jurant à sa fille, qu'il faut se disposer à recevoir dans le moment la visite de *Blifil*, ou s'exposer à tous les traits de la vengeance d'un pere justement indigné contre elle.

Sophie, comme sa tante l'avoit

très-ſagement prévû, étoit dans un état d'accablement qui ne lui laiſſoit guéres la force de réſiſter à un pere qu'elle aimoit, & auquel jamais elle n'avoit déſobéi : ſon ſilence, ſon trouble, furent interprétés comme un aveu; on fit entrer *Bliſil*. Le détail de cette entrevuë n'interreſſeroit que peu de Lecteurs: ſuivons donc la régle d'*Horace*, qui conſeille aux Ecrivains ſenſés, de ſupprimer toutes les ſituations qu'ils ne pourront placer dans un beau jour.

L'art avec lequel *Bliſil* ſe conduiſit dans cette ſeconde viſite, auroit pû engager toute autre que *Sophie* à l'eſtimer aſſez pour lui confier l'état de ſon cœur : mais elle avoit conçü des idées ſi odieuſes du caractére de ce jeune homme, qu'elle aima mieux ſe contraindre avec lui, que de riſquer en de pareilles mains le plus mince de ſes ſecrets.

Elle n'en fut pourtant pas plus heureuſe. *Bliſil*, guidé par l'intérêt, pouſſé par la vengeance, & brûlant d'enlever à *Tom* une maîtreſſe ai-

mable, interpréta tout en sa faveur: les mépris mêmes de *Sophie* n'étoient, selon lui, que les effets de la pudeur ordinaire aux personnes bien nées, à la vûe d'un futur époux.

C'est du moins ce qu'il fit entendre à M. *Western*, à la sœur de ce Gentilhomme, & à M. *Alworthy* même, au sortir de cette visite, dont il feignit d'être content.

L'inclination que *Sophie* avoit paruë avoir pour *Jones*, n'étoit à l'entendre, qu'un feu passager dont elle rougissoit maintenant au fond de l'ame, & d'où naissoit son embarras & sa contrainte aux yeux de son nouvel Amant.

M. *Western*, & sa sœur, quoique un peu mieux instruits, étoient trop intéressés à le confirmer dans cette opinion pour n'y pas employer tous leurs efforts, & pour ne le pas seconder auprès de son oncle, dans l'esprit duquel il subsistoit encore quelques restes de défiance.

Bref, la vivacité de M. *Western*, excitée par celle de son futur gen-

dre, ſecondée par la tante de *Sophie*, ne trouvant & ne prévoyant plus d'obſtacles, fixa, avec le conſentement de M. *Alworthy*, le mariage au ſur-lendemain.

CHAPITRE III.

Etrange réſolution de SOPHIE. *Stratagême de Mlle* HONORA.

ON s'étoit bien gardé de confier ce projet à *Sophie*, qui après avoir relu plus d'une fois la Lettre de *Tom Jones*, & l'avoir baignée de ſes larmes, ainſi que le manchon qu'elle avoit retiré des mains de ſa femme de chambre, étoit entierement abſorbée dans ſes triſtes idées, lorſque cette fille entra tout-à-coup dans ſa chambre, en s'écriant, tout eſt perdu, Mademoiſelle! je viens d'entendre M. votre pere, ordonner au Miniſtre *Supple* d'obtenir aujourd'hui des diſpenſes : on veut, probablement,

vous marier, dès demain matin.
Dès demain ! s'écria *Sophie*, en pâlissant, & d'un air indigné....
Oui, Madame, répliqua la fidelle femme de chambre, c'est ainsi, je vous le jure, que je crois l'avoir entendu ! *Honora*, lui dit *Sophie*, tu viens de me surprendre, de m'effrayer au point, qu'il me reste à peine la force de parler !.... dis-moi, chere *Honora*, que ferois-tu, dans le cas où je suis ? moi, Madame ? dit elle, j'épouserois M. *Blifil.* Il est jeune, il est riche, il vous aime ; & vous pourriez l'aimer un jour. L'autre, est mieux fait, & plus aimable, j'en conviens : mais voilà tout ; & c'est vouloir vous perdre, que..... *Honora*, fiére d'être consultée par sa maîtresse, alloit donner carriere à la prolixité de ses avis, lorsque *Sophie*, lui coupant la parole, j'aimerois mieux, dit-elle, me plonger un poignard dans le sein, que d'épouser ce monstre....... Tais-toi ; laisse-moi réfléchir un moment...... c'en est fait....... j'y suis déterminée : je pars dès cette nuit ;

je fuis, je quitte pour jamais la maiſon de mon pere : Si tu m'aimes, tu me ſuivras.

Doutez-vous de mon zéle ? s'écria la Duégne, que le moment préſent avoit toujours droit de ſubjuguer. Doutez-vous, que je ne ſois prête à vous ſuivre, au bout du monde même ?.... mais, daignez réfléchir aux ſuites d'une telle entrepriſe ! qu'allez-vous devenir ? quel eſt votre but ? où voulez-vous aller ?

J'ai une parente à Londre, répliqua *Sophie*, femme du plus haut rang, qui a paſſé quelques mois à la campagne de ma tante, & qui dès-lors m'aimoit aſſez pour l'avoir fortement priée de permettre que j'allaſſe paſſer quelques tems chez elle. J'y ſerai certainement bien reçue...... je ne m'y fierois pas, interrompit la femme de chambre ma premiere maîtreſſe: avoit la maniere d'inviter ainſi toutes les Dames campagnardes à la venir voir en Ville : mais, à leur arrivée, elle n'étoit jamais chez elle. D'ailleurs,

quand celle-ci sçaura que vous vous êtes sauvée de la maison paternelle....

Tu te trompes encore, lui dit *Sophie*, l'autorité d'un pere est d'un foible poids à ses yeux. Quand je la lui objectois, pour me dispenser de la suivre à Londre, sans le consentement de M. *Western*, j'étois l'objet de ses railleries perpétuelles. Ainsi, j'ai tout lieu d'espérer un azile, & la protection de cette Dame, jusqu'à ce que mon pere, me voyant hors de sa puissance, consente enfin de revenir à la raison.

Honora, satisfaite de ce côté, se retrancha sur nombre d'autres objections. Comment sortir du Château, sans être vûes? quels chevaux, quels domestiques avoir? Comment affronter seules, nuitament, les rigueurs de la saison, les voleurs, & les autres dangers d'un pareil voyage?

Sophie, affermie dans son dessein, trouva réponse à tout. Nous partirons la nuit, dit-elle; nous trouverons des chevaux dans la Ville

voiſine ; & ce ſeroit un grand hazard, que nous fuſſions attaquées, dans le peu de chemin que nous avons à faire d'ici là. En un mot, ſi tu veux me ſuivre, je te promets une récompenſe qui ſurpaſſera ton eſpoir.

Ce dernier argument prévalut. Il ne fut plus queſtion que de s'arranger ſur la façon de ſortir du Château, & d'un obſtacle très difficile à ſurmonter : c'étoit, comment emporter leur bagage ? Cet article n'intéreſſoit guéres *Sophie* : une fille réſolue à ſuivre, ou à fuir un Amant, s'embarraſſe peu de ce qu'elle laiſſe derriere elle. *Honora*, n'étoit pas dans le cas de penſer ainſi : l'amour n'inſpiroit à ſon cœur ni eſpoir, ni craintes ; & la valeur réelle de ſes nippes, qui faiſoient toute ſa fortune, l'occupoit fortement.

La néceſſité, mere de l'envention, lui ſuggéra enfin le moyen de ſauver ſa chere garde-robbe. Ce fut de ſe faire chaſſer par *Sophie*, dès le ſoir même. L'expédient fut approuvé ; & la femme de chambre, après avoir promis à *Miſs Weſtern*, de

lui donner, dans la journée, matiere plus que suffisante pour être mise à la porte, se chargea d'emporter dans son paquet tout ce qui pourroit leur être nécessaire pour le voyage.

CHAPITRE IV.

Altercations.

Honora n'eut pas plutôt quitté *Sophie*, pour se disposer, à jouër son rôle, que quelque chose lui suggéra, qu'en sacrifiant & sa maîtresse, & son secret à M. *Western*, elle feroit infailliblement sa fortune. Plus d'une considération la pressoit de faire cette découverte. La perspective séduisante d'une récompense égale à un si grand service, flattoit son amour pour l'argent; les dangers de l'entreprise à laquelle elle avoit eu la foiblesse de consentir, l'incertitude du succès, la nuit, le froid, les voleurs, les

ravisseurs mêmes, tous ces objets ajoutoient à ses craintes !

D'autre part, un voyage à Londre, après lequel elle aspiroit depuis longtems ; les délices vantés, & mille fois exagérés dans son esprit, qu'elle croyoit aller goûter dans cette grande Ville ; la récompense promise par *Sophie*, beaucoup plus libérale que son pere ; les remords anticipés d'une si noire trahison, & surtout l'amitié sincere qu'elle avoit pour sa maîtresse, faisoient pancher la balance en faveur de *Sophie*. Mais, une idée d'un tout autre poids, pensa tout perdre. *Sophie* étoit mineure, ses promesses ne pouvoient de longtems être remplies, quoiqu'héritiere de sa mere, quoique Légataire d'une somme considérable de la part d'un de ses oncles mort depuis peu, elle ne pouvoit encore disposer de rien ; mille accidens imprévus pouvoient, dans la suite, mettre obstacle à sa générosité : tandis que la récompense, qu'on espéroit de M. *Western*, pouvoit être acquise, & acquittée dans le moment !

Ces différentes réfléxions troubloient étrangement Mlle *Honora*, & peut-être eussent été fatales à *Sophie*, si le hazard n'avoit produit un incident qui leva les obstacles, & préserva la fidélité de la femme de chambre.

Madame *Western* en avoit une, beaucoup moins âgée, & beaucoup plus fiere. *Honora*, qui supportoit impatiemment ses airs de hauteurs, avoit déja eu plus d'une querelle avec elle, & ne pouvoit la souffrir. J'ignore, non, mais il importe peu de connoître quel sujet amena Madame *Western* dans la chambre de Mlle *Honora*, au moment où cette derniere étoit toute entiere à ses réfléxions : il suffit de sçavoir, que ces deux femmes, par les mêmes motifs, également *contradictoires* en tout, n'avoient pas été un quart-d'heure ensemble, sans faire retentir le Château de leurs clameurs & de leurs cris ; que Madame *Western*, qui passoit par là, étant accourue au bruit, fut, ou crut être insultée par *Honora* ; & qu'il n'en fallut pas da-

vantage à cette Dame, pour voler chez son frere, & pour lui signifier, que si *Honora* n'étoit pas mise à la porte avant la fin du jour, il ne devoit pas compter que sa sœur passât la nuit dans le Château.

M. *Western* n'étoit pas homme à refuser une si légere satisfaction à sa sœur : il crut même, ne la point assez vanger ; & prétendit (en sa qualité de *Juge de paix*) envoyer la coupable à *Bridwel.* Mais Madame *Western*, qui, comme nous l'avons déja dit, s'appaisoit aussi aisément qu'elle se mettoit en colére, intercéda pour elle, & se contenta d'un simple, mais très-prompt bannissement, hors du Domaine de son frere.

Le paquet d'*Honora* se trouva prêt avant le soir : on lui paya ses gages, & elle partit à la satisfaction de tout le monde ; surtout de *Sophie*, qui lui avoit donné rendez-vous, à minuit juste, dans un endroit convenu, & peu éloigné du Château.

Mais il falloit encore essuyer deux audiances bien pénibles : l'une de la

part de la tante, l'autre de celle du pere.

Celle de la tante fut longue & vive; & celle du pere fut terrible; & troubla tellement *Sophie* (dans la crainte que sa fuite ne rencontrât quelques obstacles) qu'il arracha d'elle une espece de promesse, de ne plus résister à sa volonté.

Le vieux Gentilhomme fut si agréablement surpris, & flatté de ce prétendu consentement de sa fille, que changeant tout à coup ses reproches en remercimens, & ses menaces en caresses, il lui fit présent d'un billet de banque de cent livres sterlin, en la priant d'en disposer pour toutes les emplettes qui pourroient lui plaire.

Sophie avoit l'ame aussi bonne que tendre: la joye de M. *Western*, sa générosité la toucha jusqu'aux larmes, & pensa produire ce que la sagacité de la tante, & toutes les menaces du pere n'avoient encore pu gagner sur elle. La reconnoissance & la tendresse filiale balancérent pendant quelques instans l'a-

mour dans ſon cœur. Mais ce combat, quoique cruel, ne pouvoit être ni long ni douteux : deux ſouvenirs, quoiqu'oppoſés, celui de l'odieux *Bliſil* & de l'aimable *Jones*, en l'affermiſſant dans ſon premier deſſein, étoufferent bientôt ſes remords.

Laiſſons-la dans cette diſpoſition, pour voir ce que fait maintenant l'ami *Tom.*

CHAPITRE V.

Matieres diverſes, peut-être aſſez naturelles, mais ignobles.

NOus avons, je crois, laiſſé notre Héros ſur la route de *Briſtol*, déterminé à chercher fortune ſur Mer, ou plutôt à fuir celle qu'il auroit pu trouver ſur Terre.

Il avoit pris des chevaux, & un guide; & par malheur, le guide étoit mauvais; il y a plus, il étoit vain. La honte de demander aux paſſans le chemin duquel il ſentoit bien

bien qu'il s'écartoit, lui fit prendre tant de détours, que la nuit le gagna; & que *Jones*, qui malgré ses rêveries, commençoit à se douter de l'avanture, voulut absolument s'arrêter au premier village, où il apprit qu'il étoit sur le chemin de *Glocestre*, directement oposé au sien.

Il exhaloit son courroux contre le guide, lorsqu'un honnête *Quaker* s'approchant, le chapeau sur la tête : ami, dit-il, à *Tom*, j'apperçois que tu t'es égaré. Si tu veux m'en croire, tu ne marcheras pas la nuit; elle est obscure, la route est difficile; & depuis quelques jours, on y rencontre des voleurs. L'Hôtellerie prochaine est bonne; crois-moi, profites-en pour tes chevaux & pour toi-même, jusqu'à demain matin.

Jones, quoique surpris de la familiarité de l'inconnu, adopta le conseil; & suivit le *Quaker* au cabaret du Village.

Tom, étoit bien vêtu, & marchoit avec deux chevaux : il fut bien accueilli par l'Hôte; qui le

pria pourtant d'excuser s'il n'étoit pas traité suivant son rang, attendu que sa femme, qui étoit absente depuis le matin, avoit disoit-il, emporté ses clefs.

Notre Héros avoit la tête trop remplie, pour faire attention à ce compliment : il ne désiroit que d'être seul, pour se livrer à toute sa mélancolie. Le *Quaker*, qui s'en apperçut, en eut pitié; & lui fit tant d'instances, que *Jones* se vit forcé de rester avec lui.

Après un assez long silence, le *Quaker*, qui croyoit n'être que charitable, & qui peut-être étoit également curieux, élevant tout à coup la voix : Je crois, dit-il, ami, que ton cœur n'est pas à son aise. Mais pourquoi te laisser abbatre ? si c'est un ami que tu pleures, tu dois songer que tout homme est né pour mourir. De quel secours lui sont tes larmes ? l'homme doit apprendre à souffrir, la peine est son partage; j'ai les miennes ainsi que toi, & peut-être plus grandes. Avec un bien de cent livres sterlin de revenu,

qui ne doit rien à perſonne, & qui ſuffit à mes beſoins; avec une conſcience, qui grace au Ciel, connoît peu les remords; avec un corps robuſte, un cœur humain & pacifique, ami, je ſuis plus malheureux que toi.

J'en ſuis ſincérement fâché, répondit *Tom*, en ſoupirant.

Ah, mon ami! répliqua le *Quaker*, c'eſt ma fille, c'eſt une fille unique qui me rend malheureux! elle ſeule faiſoit ici bas toute ma félicité: elle m'a quitté cette ſemaine, elle s'eſt enfuie de chez moi, pour épouſer un jeune Avanturier qui n'a pas un ſol!..... ah, que n'eſt-elle morte, ainſi que l'ami dont le trépas t'atriſte: je me croirois bien plus heureux!

Ce que j'entens eſt bien étrange, lui dit *Jones*. Quoi, vous aimeriez mieux la voir morte?

Sans doute, répliqua le *Quaker*; cela ne vaudroit-il pas mieux pour moi, que de la voir expoſée à demander ſon pain?.... Ne t'ai-je pas dit, que le drôle qu'elle a épouſé eſt un gueux?

Eh bien, répartit *Tom*, n'est-elle pas votre fille? en avez-vous d'autres? n'êtes-vous pas riche? l'imprudence d'un enfant, fait-elle cesser d'être pere?

Ah! s'écria le *Quaker*, puisqu'elle m'a désobéï, puisqu'elle m'a trompé, quisque l'amour seul la conduit, c'est à l'amour à la nourrir; je n'ai plus rien à lui donner. Je la verrois à ma porte, mourant de faim, & de misére, sans en être touché.

Jones, à ces mots, le regarda en frémissant, & voulut le quitter.

Allons, allons, ami, lui dit le *Quaker*, en le retenant, reste avec moi, ne t'abandonne pas à la douleur: tu vois qu'il est des maux bien plus à plaindre que les tiens..... je vois, qu'il est des insensés & des barbares, s'écria *Tom*, en s'arrachant des bras du *Quaker*.

Tu te fâches, lui dit l'autre; mets-toi donc en place: dis-moi, que ferois-tu?

Je chercherois ma fille & mon gendre, répondit *Jones*; je par-

donnerois à leur jeunesse, je les prendrois chez moi : je ne penserois pas, sans horreur, à causer le malheur de quelqu'un que je prétends aimer.

Moi, les chercher ! s'écria le *Quaker*, moi, les prendre dans ma maison !.... persuade-moi plutôt d'y appeller mes deux plus mortels ennemis !

Eh bien, vas y donc toi-même, lui dit *Tom*, outré d'indignation, & le mettant hors de la chambre par les épaules, je déteste la société d'un monstre tel que toi !....

Les propos du *Quaker* avoient fait tant d'impression sur *Jones*, que son air en étoit tout égaré : l'autre s'en étoit apperçu ; & cette observation, jointe à ce qu'il avoit déja remarqué de singulier dans le reste de sa conduite, avoit assez frappé l'honnête *Quaker* pour pouvoir juger en conscience que *Tom* étoit réellement fou.

Ainsi, bien loin d'être offensé de l'affront qu'il venoit d'en recevoir,

le bon *Broadbrim* touché de compassion pour son frere, alla faire part de sa découverte à l'Hôte, en l'exhortant à traiter avec tous les ménagemens possibles un Gentilhomme infortuné qui, disoit-il, n'étoit qu'à plaindre.

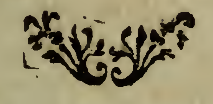
L'Hôte, qui après avoir fait jaser le guide, déja s'étoit instruit de la naissance, & des avantures de *Jones*, répondit en jurant & en riant au nez du *Quaker*, que son prétendu Gentilhomme, quoique bien galonné, n'étoit qu'un bâtard de Paroisse des environs, chassé pour ses friponneries, & dont il voudroit être déja défait, dût-il en être pour l'écot d'un tel vaurien, pouvû qu'il sauvât son argenterie de ses griffes.

Il est bon de sçavoir, que ce propos se tenoit discrettement dans la cuisine, auprès du feu, en présence de tout ce qui étoit dans l'Hôtellerie.

Le *Quaker* ne fut pas plutôt désabusé sur la noblesse de *Jones*, que

la pitié ſortit tout-à-coup de ſon cœur, & fit place à l'indignation. Il partit, auſſi outré de l'affront qu'il prétendoit avoir reçu, que le ſeroit un de nos Ducs bravé par un bon Gentilhomme.

L'Hôte, comme on la vû, n'étoit pas de meilleur humeur : *Tom* avoit beau ſonner, les domeſtiques étoient ſourds ; envain il demandoit un lit, il ne s'en trouvoit point pour lui. Il fallut prendre patience : accablé de chagrin, de fatigue, & de ſommeil, notre Héros qui ſçavoit ſe prêter au tems, ſe jetta dans un large fauteuil, & s'endormit.



CHAPITRE VI.

Réveil de JONES.

TOut étoit à peine couché dans l'Hôtellerie, lorſqu'un grand bruit ſe fit entendre à la porte de derriere, que l'on menaçoit d'enfoncer. L'Hôte, qui ne dormoit que d'un œil, depuis ce qu'il avoit appris de *Jones*, ſe hâta d'y courir ; & vit en un inſtant ſa cuiſine pleine d'hommes armés, & agiſſant chez lui comme dans une fortereſſe priſe d'aſſaut. Contraint de céder à la force, il deſcendit dans ſa cave pour chercher de quoi rafraîchir ces redoutables Hôtes ; & ne fut pas peu ſurpris, à ſon retour, de trouver *Jones* éveillé, & jaſant familierement avec eux. Pour le coup, il ſe crut perdu ! ſes idées brouillées par le ſommeil & pas la crainte, ne lui montrerent plus en *Jones* qu'un ſcélérat, qui, d'accord avec

les autres , avoit concerté le pillage de ſa maiſon.

Tandis qu'il ſe livroit à ſes terreurs, *Tom* s'entretenoit paiſiblement avec celui qui paroiſſoit commander ; & de qui il apprit, que la troupe qu'il conduiſoit étoit une compagnie de recruë pour l'Armée du Duc de *Cumberland*, deſtinée à combattre les rébelles d'Ecoſſe.

Tom étoit né courageux ; on a déja même apperçû, qu'il avoit des idées un peu romaneſques. Celle d'être utile à ſa Patrie, en s'oppoſant à ceux qu'on lui peignoit comme n'ayant d'autre but que d'en renverſer les loix & la Religion, échauffa tout-à-coup ſa tête. Le projet d'aller chercher à s'enrichir ſur mer, dans de pareilles circonſtances, ne lui parut plus qu'ignoble, & peu digne de lui : le titre de volontaire dans une expédition, d'où dépendoit le ſalut de la Patrie, lui ſembla bien plus glorieux. Ce parti pris en un inſtant, & propoſé à l'Officier, fut accepté avec ar-

deur : on loua le courage du nouveau camarade ; on but largement à la ſanté du Roi *George*, & à la ſienne ; on maudit élégament (ſuivant l'uſage) celle du Prétendant & des Rébelles ; *Jones*, pour ſa bienvenue, paya l'écot ; & l'on partit, au grand étonnement de l'Hôte, charmé d'en être quitte pour la peur.

Le Sergent, s'étant emparé de *Tom*, l'entretint pendant la route de l'hiſtoire de la Compagnie, ſurtout de la ſienne propre. En arrivant à la Dinée, *Jones* fut préſenté au Lieutenant de la Compagnie, qui y étoit arrivé avant la troupe. Cet Officier ſurpris de la bonne mine du nouveau Soldat, & de la richeſſe de ſon habillement, exalta ſon courage, l'aſſura qu'il ſeroit toujours libre dans ſon ſervice, & après l'avoir embraſſé, le retint à dîner avec les Officiers.

CHAPITRE VII.

Apprentiſſage Militaire.

LE Lieutenant, dont nous parlons, étoit un homme d'environ ſoixante ans. Il avoit ſervi, en qualité d'Enſeigne, à la bataille de *Tannieres*, où il avoit reçu deux bleſſures, & où il s'étoit ſi bien diſtingué, que le Duc de *Marlborough* l'avoit nommé Lieutenant, ſur le champ de bataille.

Il exerçoit, par conſéquent, cette commiſſion depuis environ quarante ans. Pendant cet intervalle, il avoit eu le déſagrément de ſervir d'échelon à un nombre immenſe de ſes inférieurs, & il avoit maintenant celui de ſe voir commandé par des enfans, dont les peres l'étoient eux mêmes lors de ſon entrée au ſervice.

Le malheur de cet honnête homme, ne venoit pas uniquement d'a-

voir toujours été ſans protections à la Cour : ſon Colonel, qui depuis très-long-tems conſervoit le Régiment, étoit ſon ennemi ſecret. Ce n'eſt pas non plus que le Lieutenant l'eût offenſé, ni qu'il négligeât jamais ſes moindres devoirs : mais il avoit une épouſe aimable, il en étoit aimé; & elle étoit aſſez peu politique, pour ne pas ſonger que l'avancement de ſon mari dépendoit d'un peu plus de complaiſance pour les attentions marquées que le Colonel avoit depuis longtems pour elle.

Le pauvre Lieutenant, étoit en ceci d'autant plus malheureux, que tandis qu'il ſouffroit journellement de l'inimitié de ſon Colonel, il ne ſçavoit ni ne ſoupçonnoit pas d'en être intérieurement haï : ſa femme, trop prudente pour expoſer ſon mari aux ſuites d'une confidence ſi délicate, ſe contentoit d'être vertueuſe, ſans viſer à la gloire de l'être avec éclat.

Les autres Officiers de la Compagnie, qui marchoient avec lui,

étoient au nombre de trois : un second Lieutenant, François d'origine, depuis assez long-tems hors de son pays pour en avoir oublié le langage, & trop nouveau venu en Angleterre pour avoir bien appris le nôtre ; deux Enseignes, tous deux très-jeunes, l'un, tout frais émoulu de l'Etude d'un Procureur, l'autre fils de la femme du Valet-de-chambre d'un homme de condition.

Le dîner fut gai, on y but beaucoup. Les deux Enseignes, fort sots, fort ignorans, parlant toujours, ne disant rien, jurant pourtant aussi doctement que de vieux Grenadiers, entreprirent *Tom* à frais communs. Notre Héros, très-neuf dans ce genre de conversation, y brilloit d'autant moins, que les juremens n'étoient point de son goût ; & qu'il cherchoit à répondre sensément à des propos qui lui faisoient pitié, mais que la complaisance qu'il croyoit devoir à ses chefs, en qualité de nouveau venu, ne lui permettoit pas de mépriser

ouvertement. D'ailleurs, le respect qu'il avoit pour la Religion, lui faisoit supporter impatiemment les railleries grossieres de l'un des deux Enseignes contre les gens d'Eglise; & le zéle lui inspiroit quelquefois des réponses un peu plus vives qu'il ne le croyoit.

Cet Officier (c'étoit l'Anglois, & il s'appelloit *Northerton*) ne tarda pas à s'en trouver piqué, & d'autant plus, que le Lieutenant étoit toujours de l'avis de *Jones*. Il dissimula pourtant son ressentiment, en attendant l'occasion de le faire éclater à l'ombre de quelque motif plus apparent.

Les santés vinrent, on les solemnisa à l'Angloise; & le tour de *Tom* arrivant, il balança d'autant moins à porter celle de sa chere *Sophie*, qu'il n'imaginoit pas qu'elle pût être connue d'aucun de ses Convives.

Mais le Lieutenant, en cette ocasion Maître des cérémonies, ne se trouvant pas satisfait du seul nom de *Sophie*, & ayant exigé le

furnom de cette Demoiselle, *Jones* après avoir hésité un instant, nomma *Miss Sophie Western*.

Les choses étant en régle, on alloit boire, lorsque l'Enseigne *Northerton*, déclara à haute voix qu'il s'opposoit à ce qu'une pareille santé fût buë en même ronde que celle qu'il avoit portée. Je la connois, s'écria-t'il, cette *Sophie*; nous l'avons vûe aux Eaux de *Bath*, & cent autres, que je pourrois nommer, la connoissent bien mieux encore que moi: c'est certainement la même.... Vous vous trompez, interrompit *Tom*, l'air ému & le ton menaçant: vous vous trompez, dis je; celle dont je parle, est une fille respectable, tant par son nom, que par sa fortune.

Justement! c'est elle-même, répliqua l'Enseigne: va six bouteilles du plus fin *Bourgogne*, que *Tom French*, Officier de notre Régiment, la fait venir partout où nous voudrons l'avoir? Notre homme fit ensuite le portrait de *Sophie*, & le fit très-ressemblant, attendu qu'il

l'avoit effectivement vûe à *Bath*; avec sa tante ; & finit par dire, que le pere de cette même fille avoit de très-grands biens dans le Comté de *Sommerset*.

Ce dernier point est vrai, répliqua *Jones* ; & aussi vrai, que vous êtes le plus impudent, & le plus infâme coquin que la terre ait produit.

Ces mots étoient à peine prononcés, qu'une bouteille des plus lourdes, lancée par un bras vigoureux, vole à travers la table, vient frapper *Jones* à la tête, & le renverse aux pieds du Lieutenant.

Tous les convives effrayés se levent, entourent le blessé, & cherchent à le secourir ; tandis que le féroce assaillant, à l'aspect du sang coulant abondament de la playe d'un ennemi qu'il croit mort, ou mourant, ne cherche plus qu'à s'évader.

Mais il s'en flate envain : l'honnête Lieutenant s'est déja emparé de la porte, & lui interdit la retraite. Envain *Northeton*, envisa-

geant alors toutes les ſuites de ſa brutalité, repréſente-t'il à ſon Officier ſupérieur, que l'honneur, en cette occaſion, n'éxigeoit pas moins de lui; en vain voudroit-il s'excuſer, en proteſtant que tout ce qu'il avoit dit de *Miſſ Sophie Weſtern*, n'étoit qu'un ſimple badinage, pour exercer & inquiéter *Jones* pendant quelques moments : le Lieutenant n'en eſt que d'autant plus inébranlable. Vous apprendrez, lui dit-il, M. ce que mérite un pareil badinage, & ce que la Juſtice doit à ceux qui ne rougiſſent point d'employer ces indignes armes. Vous êtes mon Priſonnier, M. & vous ne ſortirez d'ici, qu'avec une garde qui me répondra de vous.

L'aſcendant du Lieutenant ſur l'Enſeigne étoit ſi puiſſant, que tout le courage qu'il venoit de montrer, en mettant notre Héros au niveau de la terre, n'eût peut-être pas ſuffi pour lui faire mettre l'épée à la main contre le vieux Guerrier, quand même il en auroit eu une à ſon côté. Mais l'Enſeigne

François, dès le commencement de la querelle, avoit eu ſoin de les porter hors de la chambre. Ainſi M. *Northerton* fut forcé de céder, & d'attendre l'iſſuë de cette affaire.

La Garde, mandée par le Lieutenant, & le Chirurgien du Lieu, arriverent à la fois. On remit *Northerton* entre les mains de l'une, pour être conduit aux arrêts dans une chambre de l'Hôtellerie; l'autre, eut peine à rappeller *Tom* à la vie. Il viſita, ſonda, panſa ſa playe, leva dix fois les yeux au Ciel, & ordonna qu'on le mît au lit.

CHAPITRE VIII.

Grande avanture.

TAndis que le Chirurgien étoit allé faire coucher le malade, le bon Lieutenant reſta avec l'Hôteſſe, à qui il le recommanda expreſſément. Il croyoit *Tom* en grand

danger ; & le rapport du Chirurgien, après avoir fait mettre son patient au lit, ne fit que confirmer encore cette pensée. Sur quoi, le Lieutenant donna les ordres les plus précis pour la garde de M. *Northerton*, en attendant qu'il pût lui-même le faire conduire le lendemain chez un *Juge de Paix*. Son intention étoit de suivre rigoureusement cette affaire, & de confier la conduite de la Compagnie, jusqu'à *Glocestre*, à l'Enseigne François, qui, quoiqu'il ne sçût ni lire, ni écrire, ni parler intelligiblement aucune langue, étoit pourtant un très bon Officier.

Le soir, notre Commandant inquiet de l'état de *Jones*, lui fit demander si sa visite ne lui seroit point importune. *Tom* lui fit dire, qu'il seroit très bien venu. Mais quel fut l'étonnement du Lieutenant, lorsqu'en entrant avec précaution dans la chambre du prétendu malade, il le trouva levé, dans le meilleur état du monde ! Cette résurrection subite, après y avoir un peu réflé-

chi, lui parut cependant suspecte; attendu le genre de la blessure; mais les raisonnemens de *Tom*, détruisirent bientôt ces soupçons: le malade avoit dormi cinq ou six heures de suite; il ne sentoit à la tête qu'une douleur assez légere, & bien plus supportable, assuroit-il, que l'abstinence & l'eau de gruau, à laquelle son Esculape l'avoit impitoyablement condamné.

Je suis, je vous jure, enchanté, lui dit le Lieutenant en l'embrassant, de vous trouver infiniment mieux que je n'osois m'en flater, après l'état où vous m'aviez parut tantôt. Je le serois bien plus encore, de vous voir assez rétabli, pour pouvoir, sur le champ, vous faire justice à vous-même. Lorsqu'il s'agit de coups reçûs, la plus prompte vangeance est d'autant plus à désirer, que ces sortes d'affaires, parmi nous, ne sont pas susceptibles d'accommodement. Mais, encore un coup, je crains que vous ne vous flatiez sur votre état, & que votre foiblesse ne donne à votre ennemi de trop grands avantages.

C'eſt, répondit *Jones*, ce que je prétends éprouver, ſi vous daignez m'aimer aſſez pour me prêter une épée.

La mienne, & mon cœur ſont à vous, s'écria le vieux militaire, en le ſerrant de nouveau dans ſes bras: vous êtes un brave garçon, que j'eſtime, & que j'aime. Mais, je ne ſouffrirai pas que vous vous battiez dans l'état où vous êtes. Vous ſerez, dans quelques jours, en état de rejoindre la troupe: nos journées ſont courtes; & je vous jure, par l'honneur, qu'après vous avoir fait tirer raiſon de votre homme, je le ferai chaſſer du Régiment. Il n'en eſt point des bleſſures de l'honneur, comme de celles du corps: les dernieres veulent être guéries; une ſemaine de délai, n'eſt d'aucun préjudice aux autres.

Jones, prévoyant qu'il ne gagneroit rien ſur l'eſprit du Lieutenant, ſe garda d'inſiſter: il demanda à ſouper; & après avoir mangé de très-bon appetit, ſon ami charmé d'une ſi prompte convaleſcence, lui ſouhaita le bon ſoir.

Mais *Tom*, dont ce repas avoit achevé de rétablir les forces, & qui au gré de ſon courage ne pouvoit trop tôt vanger l'affront qu'il croyoit avoir reçu, rouloit bien d'autres idées dans ſa tête.

Il ſe ſouvenoit des careſſes qu'il avoit reçuës du Sergent, & des offres de ſervices que cet homme lui avoit faites dans la route: il voulut le mettre à l'épreuve, & le fit prier de paſſer dans ſa chambre. Le Sergent, qui s'alloit coucher, ſe r'habilla, & vint dans le moment. *Tom* s'apperçut bientôt que le vieux Soudart n'étoit pas à jeun; d'où il jugea qu'il n'avoit pas à prendre de grands détours pour venir à ſon but.

Après avoir témoigné au Sergent, qu'il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe rendormir ſans le voir, *Tom* fit tomber la converſation ſur le métier de la guerre qu'il venoit d'embraſſer ſous ſes auſpices, & eut bientôt le plaiſir de voir ſon homme prendre feu, & ſe repandre en éloges ſur la nobleſſe de la

profession en général, & en particulier sur le détail de ses propres exploits : c'est où notre homme l'atendoit. Dans la juste impatience de marcher à la gloire sur les traces d'un si bon guide, il marqua quelque honte de n'être point encore pourvû du meuble le plus nécessaire à un guerrier, c'est à dire d'une bonne épée ; & pria le Sergent de vouloir bien lui en procurer une de son choix, ajoutant, qu'elle lui seroit toujours chere, & qu'il ne regarderoit point au prix.

Le Sergent, qui n'ignoroit pas ce qui étoit arrivé à *Jones*, & qui avoit même oui dire que sa vie étoit en danger, conclud de tout ceci, & surtout de cette derniere demande, que le malade avoit la tête un peu troublée. Il résolut d'en faire son profit. J'ai votre affaire, lui-dit-il, d'un air important : ce n'est pourtant pas une épée de *Petit Maître*, de ces colifichets à poignées d'or ou de vermeil, si peu dignes d'un vrai Soldat : c'est une épée aussi modeste que décente ; mais la meilleure lame

de l'Europe.... C'eſt une lame qui....
c'eſt une lame enfin, dont la bonté !.... bref, vous l'allez voir ; & je me rejouis d'avance avec vous, du marché que vons allez faire.

Le Sergent ne fit que ſortir & rentrer ; & préſentant à *Tom* une longue & large rapiere à poignée de cuivre ; regardez lui dit-il, cette épée ? c'eſt celle d'un Officier Général François, que j'ai tué à *Dettingen* : la garde étoit d'or pur, je l'ai venduë à un de nos Damoiſeaux plus curieux de la poignée, que de la lame.... pliez, pliez ceci, c'eſt un arme digne d'un Roi !

Jones impatient d'avoir l'épée, & brûlant d'être délivré du Sergent, le pria d'en dire le prix. Celui-ci, qui croyoit le malade abſolument déſeſpéré, & hors de ſens, craignant que ſa poſtérite ne lui reprochât un jour d'avoir vendu ce meuble rare à trop bas prix, héſita quelque tems : il fit, de là, mille ſermens, que l'amitié ſeule l'engageoit à céder un auſſi précieux tréſor, & déclara qu'il ſe contenteroit de vingt *Guinées*. Vingt

Vingt *Guinees!* s'écria *Tom*, ſurpris comme on le peut penſer : Où vous croyez que j'extravague, ou que je ne touchai d'epée ? vingt *Guinées !* & c'eſt vous qui me les demandez ?. . . . . tenez, M. reprenez ce tréſor.... Mais non, j'y réfléchi.... je le garde. Je ferai demain part à votre Officier des bontés que vous daignez avoir pour moi.

Qui fut ſurpris, ce fut notre Sergent, à qui cette réponſe prouvoit que la tête de *Jones* étoit beaucoup meilleure qu'il n'avoit cru. Mais le matois ſçavoit ſe retourner ; & feignant une ſurpriſe extrême de la vivacité de *Tom*, je ne croyois pas, lui dit-il, vous avoir demandé un prix exhorbitant. C'eſt mon épée, au bout du compte, que l'amitié m'engage à vous céder : c'eſt la ſeule que j'aye ; & je riſque, en m'en défaiſant, de déplaire à mon Officier. Tout cela,bien conſidéré, je ne vois pas qu'il y ait tant à ſe recrier, ſur les vingt *Shellings ?* que j'en demande! ....

Vingt *Shellings* ? interrompit *Jones*, vous me demandiez à l'inſtant vingt *Guinées !*

Moi ! reprit effrontément l'autre, en vérité, vous vous trompez.... ou je ne ſuis pas bien éveillé.... non, Monſieur, cela n'eſt pas poſſible : j'ai dit vingt *shellings*, je vous jure ; l'extravagance ſeroit trop forte de ma part. Je ſçai même, que vous pourriez, pour le prix que je vous demande, trouver une plus belle épée, en apparence..... mais, je défie.....

Tom l'interrompit, en lui diſant, qu'il étoit ſi peu dans l'uſage de marchander, qu'il alloit même lui donner un *shelling* au-delà de ſa demande : ſur quoi, tirant une *guinée* de ſa bourſe, & congédiant, le Marchand, il l'aſſura qu'il rejoindroit la Compagnie avant qu'elle eût atteint *Worceſtre.*

Dès que le Sergent fut parti, *Tom* ſe hâta de s'habiller, & de ſortir de ſa chambre pour chercher ſon adverſaire. Ce n'eſt pas qu'il ne

ſentît quelques remords de l'action qu'il alloit commettre; mais la crainte de paſſer pour un lâche, ſurtout en entrant au ſervice, les rendoit ſans effet.

Il étoit minuit paſſé; tout dormoit dans l'Hôtellerie, à la réſerve de la ſentinelle qui gardoit *Northerton*, lorſque notre Héros, après avoir ouvert très doucement la porte de ſa chambre, s'achemina vers celle de ſon ennemi. Il ſeroit malaiſé d'imaginer une figure plus effrayante que celle qu'il avoit alors. Son habit, de couleur blanchâtre, étoit tout tacheté de ſang; ſon viſage, graces aux copieuſes ſaignées que le Chirurgien avoit crû néceſſaires pour dégager la tête, étoit pâle & livide; cette même tête, étoit enveloppée de plus de linges qu'il n'eût fallu pour un turban, ſa main droite étoit armée d'une épée nuë, la gauche d'une chandelle: jamais ſpectre, en un mot, celui du ſanglant *Banquo* *

* Dans *Macbeth*, Tragédie de Shakeſpeare.

même, n'eut plus droit de jette la terreur dans l'ame de quiconque croit encore aux revenans.

Dès que le Grenadier, qui gardoit la porte de *Northerton*, crut voir approcher ce phantôme, ſes cheveux ſe dreſſerent d'horreur, ſes genoux tremblans s'affoiblirent, il lâcha ſon coup de fuſil en l'air, & ſe laiſſa tomber ſur le plancher.

Jones, ſans s'emouvoir du danger qu'il venoit de courir, & ſentant d'où partoit l'épouvante du Soldat, rit un peu de ſa chûte & pénétra ſans obſtacle, juſques dans la chambre de *Northerton*, où il trouva.... des bouteilles toutes fraîchement vuides, & quelques reſtes d'un ſouper, mais nul être vivant

La crainte de s'être trompé de chambre, s'étant offerte à ſon idée, il appella hautement *Northerton*: mais ſes cris ne ſervirent qu'à redoubler l'effroi de la ſentinelle, pleinement convaincuë que le *volontaire*, mort de ſes bleſſures, étoit revenu de l'autre monde pour tourmenter ſon meurtrier.

Sûr de l'évaſion de ſon ennemi ; déſeſpérant de pouvoir ſitôt le rejoindre, craignant d'ailleurs que le bruit du coup de fuſil n'eût allarmé toute l'Auberge, *Tom*, après avoir ſoufflé ſa chandelle, crut qu'il étoit de ſa prudence de regagner tout doucement & ſa chambre & ſon lit.

Tout étoit effectivement debout dans la maiſon. *Jones* rentroit à peine dans ſa chambre, que le coridor où étoit la ſentinelle ſe trouva plein de monde, moitié nud, moitié habillé, mais également curieux de ſçavoir la cauſe du grand bruit qu'on venoit d'entendre.

Le Soldat, toujours ſaiſi de la même terreur, n'avoit point changé de poſture. Ce ne fut pas ſans peine, qu'après avoir employé la force pour le relever, on parvint à lui faire articuler quelques mots...... Je l'ai vû, s'écrioit-il, je l'ai vû !.... tout couvert de ſang.,... vomiſſant le feu par la bouche & par les narines..... oui, je le jure ſur mon ame ! j'ai vu le jeune volontaire tué

d'hier.... Il eſt entré chez *Northerton*, il l'a pris à la gorge...... Le tonnere a grondé : ils ont diſparus tous les deux !

Cette relation trouva du crédit dans un tel Auditoire. Le Grenadier, reprenant par degrés ſes ſens, répondoit à toutes les queſtions de l'aſſemblée, intérieurement auſſi épouvantée que lui, & ajoutoit, à chaque réponſe, de nouvelles ombres au Tableau, lorſque l'Hôteſſe & le Lieutenant arriverent. L'une avoit des raiſons, que nous dirons bientôt, pour révoquer l'hiſtoire en doute ; l'autre, quoique très-honnête homme, & même très-religieux, ne croyoit pas du tout aux *eſprits*. Il avoit quitté *Jones* depuis peu d'heures ; l'état où il l'avoit vû, ne laiſſoit rien à craindre pour ſa vie : matiere à deux ſoupçons également vraiſemblables ; le Grenadier s'étoit endormi, & avoit fait un mauvais rêve ; où il avoit été payé, pour laiſſer échapper le priſonnier. Dans les deux cas, la ſentinelle étoit également coupable, &



H. Gravelot . inv. J.J. Pasquier . sc

méritoit d'être punie. Le Lieutenant, affermi dans cette idée, ordonna, par provision, que cet homme fut gardé dans la même chambre d'où il avoit laissé évader l'Enseigne ; & renvoya tout le monde au lit.

CHAPITRE IX.

Conclusion.

POur ne pas laisser plus longtems soupçonner la réputation d'un bon & vaillant Soldat, hâtons-nous d'apprendre au Lecteur l'histoire de la fuite de M. *Northerton.*

Quoique assez pervers dans sa morale, cet Officier étoit d'une jolie figure ; l'Hôtesse l'avoit remarqué, & la pitié avoit parlé pour lui : elle avoir obtenu la permission de lui rendre une visite.

Les réflexions qu'il avoit faites de sang froid sur l'atrocité de son action, & sur les suites qu'elle

pouvoit avoir, lui faifoit fupporter impatiemment fa prifon : l'Hôteffe redoubla fes craintes, en lui apprenant que le Chirurgien ne répondoit pas de la vie du malade.

Le befoin qu'il avoit de cette femme, le rendit éloquent ; il acheva de l'attendrir. La cheminée de la chambre où *Northerton* étoit gardé, communiquoit à celle de la cuifine : il fut convenu entr'eux, qu'à certain fignal que feroit l'Hôteffe, le prifonnier grimperoit jufqu'au haut de la fienne, & defcendroit par l'autre, dans la cuifine, au moment où cette femme auroit trouvé le moyen d'en écarter tout le monde.

Quelques Lecteurs condamneront peut-être la charité de notre Hôteffe. Voilà le fexe, diront-ils ! voilà de ces actes de compaffion, prefque toujours déplacés, & pernicieux à la fociété !.... un inftant, s'il vous plaît. Certaine circonftance, à laquelle nous reviendrons peut-être dans le cours de cette Hiftoire, peut encore concourir à

justifier l'action de cette femme. D'ailleurs, *Northerton* étoit chargé du trésor de la Compagnie, à cause de certains débats survenus depuis quelques jours, entre le Capitaine & le Lieutenant; il avoit montré cet argent à l'Hôtesse, il l'avoit déposé dans ses mains, pour gage de son retour auprès d'elle : résiste-t'on à de tels procedés?

Quoiqu'il en soit, tout étoit calme dans l'Hôtellerie; l'Hôtesse & le Lieutenant seul, qui vouloit faire partir la Compagnie de bonne heure, vuidoient ensemble une jatte de *Punch*, * lorsqu'on entendit sonner fortement de la chambre de *Jones*. Grande surprise pour les domestiques, qui tous vouloient encore qu'il fut mort! grande dispute entre eux, à qui iroit, ou plutôt à qui n'iroit pas sçavoir ce qu'il vouloit... les cris de l'Hôtesse, les

* Sorte de boisson forte, très-usitée en Angleterre, composée d'eau de vie, d'eau commune, de sucre, de jus de citron, &c.

menaces du Lieutenant prévalurent enfin, ils y monterent tous ensemble; & ne firent pas peu de plaisir, en rapportant à l'Officier, que le deffunt qui paroissoit se porter à merveille, le supplioit de vouloir bien monter un instant chez lui, avant que de partir.

L'Officier y vola; & s'étant assis à côté du lit du malade, lui raconta tout ce qui s'étoit passé la nuit même dans la maison, & apprit à *Jones* la résolution où il étoit de faire un exemple de la sentinelle.

Tom, crut alors lui devoir découvrir la vérité des choses, en lui demandant grace pour le pauvre Grenadier, qui n'étoit coupable que d'avoir eu peur.

C'est du moins un poltron, répondit le Lieutenant; & je serois tenté de l'en punir. Mais, qui peut répondre de soi-même en ces occasions? je l'ai toujours vû brave devant l'ennemi. Allons, c'est toujours quelque chose qu'il reste à ces drôles-là quelque idée de Reli-

gion. Je vous promets, qu'il ſera libre, en partant d'ici... mais, j'entends battre la *générale*. Adieu, mon ami ; embraſſons-nous encore une fois, guériſſez-vous, ſoyez tranquile : ſi vous ne pouvez mieux faire, laiſſez votre vengeance au Ciel ; & venez nous réjoindre, dès que vous le pourrez.

A ces mots, le Lieutenant partit, & *Tom* tâcha de ſe rendormir.

Fin du Tome premier.

TABLE DES CHAPITRES

Du premier Volume

LIVRE PREMIER.

Contenant à peu près ce qu'il faut, quant à présent, pour mettre le Lecteur au fait de la naissance du Héros de l'Histoire.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

LIVRE TROISIEME.

Contenant ce qui s'est passé de remarquable chez M. *Alworthy*, dans le cours de deux années : c'est-à-dire, depuis que *Tom Jones* eut atteint l'âge de quatorze ans, jusqu'à seize.

LIVRE QUATRIEME.

Contenant l'espace d'une année.

LIVRE CINQUIEME.

Contenant l'eſpace d'un peu plus de ſix mois.

LIVRE SIXIEME.

Contenant l'epace d'environ trois semaines.

LIVRE SEPTIEME.

Contenant l'espace de trois jours.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Fin de la Table du I. Volume.





Mr Toms
From Mr
T. Homan





